Exclu du prêt

M 1995 DEA 18

1109

Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques

DEA

Sciences de l'information et de la communication

option : Evolution et conservation des supports de l'information

MEMOIRE DE DEA

INVENTION ET DIFFUSION DE L'HUMANISME : LES CONTREFACONS LYONNAISES DES EDITIONS D'ALDE MANUCE

PHILIPPE PRADEL DE LAMAZE

sous la direction de

DOMINIQUE VARRY, Maître de conférences à l'ENSSIB

1995

Université Lumière Lyon 2

Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques

Université Jean Moulin Lyon 3

Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques

DEA

Sciences de l'information et de la communication

option : Evolution et conservation des supports de l'information

MEMOIRE DE DEA

INVENTION ET DIFFUSION DE L'HUMANISME : LES CONTREFACONS LYONNAISES DES EDITIONS D'ALDE MANUCE

PHILIPPE PRADEL DE LAMAZE

sous la direction de

DOMINIQUE VARRY, Maître de conférences à l'ENSSIB

1995

Université Lumière Lyon 2

Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques

Université Jean Moulin Lyon 3

Les conseils et les fermes orientations de Monsieur Dominique Varry m'ont été précieux. Qu'il en soit ici remercié.

INVENTION ET DIFFUSION DE L'HUMANISME : LES CONTREFACONS LYONNAISES DES EDITIONS D'ALDE MANUCE

Philippe Pradel de Lamaze

sous la direction de Dominique Varry

ENSSIB

Résumé

Quelles furent les modalités des contrefaçons et des imitations des éditions *in-octavo* d'Alde Manuce par les imprimeurs lyonnais ? A les définir et à considérer les pratiques éditoriales de leurs auteurs comme celles de leur modèle, on éclaire l'histoire du livre imprimé et de ses formes, dont l'apparition procède d'un investissement intellectuel capté et répandu par des structures commerciales. A l'origine de cette mutation, l'humanisme se diffuse avec elle jusqu'à transformer les conditions de l'éducation, de la science et la vision de l'homme.

Descripteurs français : Imprimerie ; Lyon ; XVIème siècle ; Contrefaçons ; Manuce, Alde ; Humanisme et Renaissance ; Philologie.

Abstract

How the Lyonese printers did counterfeit and imitate the Aldus Manutius's *octavo* ? Defining these editions and observing the publishing practices of their authors as their model's, is lightning the story of the printed book and its forms, which apparition proceed of a cultural invest scatter by trade's structure. At the origin of this change, humanism spread with it although transforming education, science and man's vision.

English keywords : Printing history ; Manutius' counterfeit ; Humanism ; Philology history.

Introduction

En peu de temps - 1450-1500 - la technique de l'imprimerie est découverte en Allemagne, se diffuse massivement dans tout le continent européen, donne lieu à une production d'environ vingt millions d'incunables reproduisant peut-être quinze mille textes et se dégage rapidement, sans que cela soit pourtant immédiat, des codes anciens du rapport au texte pour bientôt créer et imposer ses propres normes, en atteignant presque d'emblée une sorte de perfection, formelle et intellectuelle, que la vision d'une page ordonnée par un Alde Manuce peut permettre, esthétiquement, de ressentir.

Dans toute l'Europe du temps un sentiment, qui déjà était en germe dans quelques principautés italiennes, parvient à la conscience commune et s'exprime en manifestations affirmées : c'est ce que l'on appelle humanisme et qu'il faut peut-être caractériser avant toutes choses comme l'émergence inédite d'un *tertium regnum,* pour reprendre l'expression d'André Chastel, qui déborde le monde de la culture et de l'art pour insuffler le politique et le religieux d'une emprise et d'une force telle que cette époque, qualifiée plus tard avec Michelet, par un jugement de valeur inouï, de "Renaissance" restera dans l'historiographie comme celle d'un moment rare d'équilibre, d'union et de plénitude, d'un instant jusqu'ici unique de culture sans frontières.

C'est de ce jaillissement conjoint, dont le terme d'humaniste désigne certains des acteurs, que nous voudrions examiner les raisons, en tentant de pénétrer les effets de la "révolution de l'imprimé" sur la conduite intellectuelle du temps, et réciproquement l'apport de l'esprit, voire de l'idéal, sur la production, technique, d'un objet - le livre - qui pour n'être pas nouveau apparaît néanmoins très rapidement selon des modalités et par exemple une puissance de diffusion jusqu'alors inconnues. Qu'est-ce que l'humanisme, déjà existant dans le vocabulaire des lettrés, sinon prégnant dans l'Europe émiettée des années 1400-1450, atteint et ordonne avec la diffusion de l'imprimerie ; comment au service de techniques nouvelles des hommes se réclamant d'une "idéologie" marquée par le désir de l'universalité et celui de la communication des genres, forment et informent une vision du monde en rupture avec ce qui précède tout en prétendant renouer avec une Antiquité qui aurait été déformée, oubliée ou occultée ; comment cette technique elle-même, quand elle nécessite la constitution matérielle de réseaux de communication de textes qu'il faut établir et dont il faut, imprimés, faire le commerce, impose et permet l'émergence d'une classe d'"hommes de lettres" prenant en charge la circulation des oeuvres et des idées auprès d'un "public" en voie de formation ? Nous nous efforcerons de donner des éléments de réponses à ces questions en allant auprès de ces hommes, responsables en large part des formes du livre que nous connaissons, en examinant leurs motivations, plus diverses sans doute que leurs discours et les nôtres peuvent le laisser croire, pour tenter de comprendre donc, histoire et philosophie mêlées, ce miracle

d'un temps - 1470-c. 1520 - qui, même s'il convient de se méfier des nostalgies rétrospectives, aura été, dans la surabondance du sens, la période humanistique.

Histoire des idées, histoire des techniques : ces deux disciplines ne se conçoivent pour nous, en nous plaçant volontiers sous la figure tutélaire d'un Henri-Jean Martin, que conjointes et mutuellement confrontées, pour être rassemblées dans une histoire scientifique du livre qui comprenne et montre combien cet objet est tout à la fois matériel et intellectuel, et le considère selon les protocoles de ces deux domaines conjugués. C'est pourquoi nous situerons notre étude aux premiers temps de l'imprimerie, et plus précisément pendant la période - 1501-1520 - où celle-ci se dégage véritablement des normes du savoir et de la forme manuscrits pour créer ses propres codes et ses propres modalités de la diffusion des connaissances. On sait en effet que l'imprimerie, durant les cinquante premières années de son existence où elle était dans son berceau, a commencé par reproduire, matériellement et d'une certaine façon, nous le verrons, intellectuellement, les usages du manuscrit et n'a que progressivement, grâce à l'action de certains imprimeurs, notamment humanistes, instauré ses propres modes d'existence. Aussi est-ce justement sur ce moment transitoire, sur les hommes qui l'ont rendu possible et sur les livres qu'ils ont produit que nous voudrions porter notre attention, en étudiant tout particulièrement un fait qui relève peut-être de la petite histoire de l'édition - l'existence, presque immédiate, de contrefaçons lyonnaises des éditions d'Alde Manuce - mais qui pose problème et se trouve être au centre d'enjeux qu'il peut éclairer d'une lumière nouvelle. Ce fait historique nous intéresse en effet pour ce qu'il suppose et révèle à la fois de problèmes matériels résolus, de l'existence de relations diffuses entre imprimeurs, de la présence, de l'apparition d'une clientèle aux exigences moins sourcilleuses qu'on pourrait le croire, de l'élaboration d'un droit de propriété qu'on ne peut dire seulement matérielle, soient donc certains traits caractéristiques d'une industrie naissante qu'une appréhension simplement admirative risquerait de faire négliger. Avec Alde Manuce, c'est bien l'imprimeur vénitien emblématique de l'humanisme que nous voulons considérer, mais en tentant de comprendre les raisons et les biais d'un succès que la mise en pratique d'un idéal, le soin, qu'il convient de relativiser d'ailleurs, apporté à l'établissement des éditions imprimées des textes classiques, ne suffisent certes pas seuls à expliquer. Nous intéresser à Lyon, c'est tenter de comprendre comment un milieu dans lequel en 147O, à la veille de l'installation de l'imprimerie il n'est pratiquement d'homme ni d'institution auxquels l'écrit paraisse nécessaire est transformé en peu d'années au point de devenir le troisième centre européen de production du livre, parvient à rassembler l'appareillage technique indispensable pour réaliser des contrefaçons des ouvrages qui sont les plus soignés et les plus nouveaux du temps et donne enfin naissance, à partir de 1520, à une production éditoriale et à un milieu humanistes justement célèbres.

Quel système de médiation se met donc en place dans l'Europe qui, pour sortir du chaos des années 1400-1450, sait réagir avec une vigueur splendide, comment donc se répand l'humanisme ? Sans croire que dans l'origine systématiquement se dévoile la "vérité" d'un

phénomène, c'est cependant bien là et de façon saillante que, dans l'apogée de la nouveauté, nous pouvons trouver les conditions de possibilité d'un objet, ce qui est placé en lui et ce qu'il instaure, les procédures selon lesquelles très vite il suscite ses propres modes d'existence et peut aller configurer un univers neuf. La confrontation de cet objet technique naissant qu'est le livre reproductible avec le contexte intellectuel dans lequel il apparaît, et plus particulièrement dans celui-ci cette vision du monde, cette "idéologie" en ce sens qu'elle inspire une action spécifique, qu'elle pénètre la culture européenne d'un espoir et peut-être d'une réalité unitaire, qu'elle inspire le renouvellement de l'ordre politique et religieux exténué dans les convulsions de la "crise du XIVème siècle", cet humanisme dont toutes nos représentations politiques sont depuis tributaires, n'en est pas moins une vision parmi d'autres, une idée contre d'autres, un système de valeur en concurrence avec d'autres, pris au sein de configurations complexes, et dont il convient d'examiner, matériellement, la constitution, la réception, et d'autre part et enfin les raisons pour lesquelles c'est celle-ci que nous associons spontanément au terme de Renaissance qui nous sert pour désigner cette époque. Comment, de la *Rinascita* affirmée vers 1400 dans ses *Commentarii* par Leonardo Bruni, Chancelier de la république de Florence et historien, en vient-on à la renaissance d'une culture tout entière, ce n'est qu'à confronter le discours qui invente l'humanisme aux conditions matérielles de sa diffusion que nous pourrons le comprendre.

Première partie
Les contrefaçons lyonnaises des éditions d'Alde Manuce : bibliographie matérielle

1.0. Introduction à la recherche : le *Monitum in Lugdunenses Typographos* d'Alde Manuce

Le 16 mars 1503, Alde Manuce fait paraître un "Avertissement aux imprimeurs lyonnais" par lequel il met en garde les acheteurs de ses éditions contre les contrefaçons dont ceux-ci se rendent responsables et leur donne les moyens de reconnaître celles qui sortent de son atelier. Nous donnons une traduction partielle de cette pièce, tant elle révèle nombre des aspects de la production du livre imprimé que nous allons développer.

"Alde Manuce, romain, aux lecteurs. Salut.

Depuis que j'ai commencé à offrir de bons livres aux hommes d'études, j'estimais qu'il était de mon devoir que tous les meilleurs livres, tant latins que grecs, sortissent de notre Nouvelle Académie parfaitement revus, et que par nos soins tous les esprits soient attentifs aux belles-lettres comme aux beaux arts. Il en est hélas advenu autrement. C'était une si lourde tâche en effet que d'établir la langue romaine. Outre les guerres qui, je ne sais par quelle infortune, ont commencé dans le même temps que je l'ai entrepris, et qui continuent jusqu'à aujourd'hui en sorte que depuis sept ans les lettres doivent pour ainsi dire combattre avec les armes, quatre fois déjà dans notre atelier des ouvriers et des personnes stipendiées ont conspiré contre moi, poussés par l'avarice, mère de tous les maux ; grâce à Dieu je les ai confondus au point que tous se repentent de leur perfidie. Mais il demeure que dans la ville de Lyon on édite fautivement nos livres en les publiant à ma manière ; dans ceux-ci, pour tromper l'acheteur non prévenu, ni le nom de l'éditeur, ni le lieu d'impression ne sont mentionnés. Les caractères semblables aux miens et le format portatif de l'ouvrage font penser qu'ils sont parus à Venise par nos soins. Aussi pour que ce procédé ne cause pas de tort aux hommes d'études, ni à moi un véritable déshonneur, je veux par cette lettre avertir le public pour qu'on ne l'abuse point. Les remarques suivantes vont le montrer. On imprime actuellement à Lyon (pour autant que je puisse le savoir) en caractères très semblables aux nôtres, *Virgile, Horace, Juvénal et Perse, Martial, Lucain, Catulle, Tibulle et Properce, Térence*, en ouvrages sans nom d'imprimeur, ni lieu d'impression, ni date de leur achèvement. Dans tous nos ouvrages est porté : Venise dans l'atelier d'Alde, romain, ainsi que la date. Aucune marque ne paraît dans ces ouvrages ; dans les nôtres au contraire figure le dauphin enroulé sur une ancre, comme on peut la voir ci-dessous. De plus, leur papier est inférieur et, je ne sais pourquoi, d'une odeur infecte ; leurs caractères (je puis le dire ainsi), ont une certaine allure gauloise. Les majuscules sont absolument hideuses, et les consonnes ne sont pas jointes aux voyelles, mais séparées. Dans

nos ouvrages en revanche elles sont presque toutes jointes et imitent l'écriture manuscrite, ce qui vaut d'être vu. A tout ceci, il faut ajouter des erreurs qui ne sont pas chez moi et qui permettent de les reconnaître facilement : [suivent les erreurs typographiques commises par les lyonnais pour chacun des ouvrages, à l'exception du *Térence*, non imprimé par Alde, mais dénoncé *ut emptores meum esse].*

Que l'on comprenne notre embarras en cette affaire. Elle nous occupe nuit et jour. Voilà ce que nous publions pour que l'acheteur de livres de format portatif ne soit pas trompé et qu'il reconnaisse facilement s'ils ont été imprimés dans notre atelier ou à Lyon.

Salut. Venise, 16 mars 1503."

1.1. Présentation des instruments de la recherche

Au siècle dernier et au début de celui-ci, les "contrefaçons" lyonnaises des éditions d'Alde Manuce ont fait l'objet d'études matérielles, soit spécifiques soit comprises au sein des entreprises de bibliographie lyonnaise. Deux ouvrages, dont on ne contestera pas la monumentalité, peuvent donc constituer notre base de travail et nous fournir, croisés, les premières données nécessaires à l'établissement d'un *corpus*.

Dans son entreprise de recension des éditions faites par la famille Manuce, les "*Annales de l'imprimerie des Alde*", qui couvrent un demi-siècle de travail et dont la troisième et dernière édition révisée, date de 1834, Antonin-Auguste Renouard est à même de donner une liste d'*"Editions faites en imitation de celles d'Alde"*, qui comprend 64 titres qui sont des *"éditions des contrefacteurs lyonnais"*, à laquelle il ajoute 15 *"éditions faites en imitation de celles d'Alde, par d'autres que les lyonnais"*. Cette liste est constituée d'une description matérielle plus ou moins étendue d'ouvrages vus par l'auteur ou dont il a une connaissance indirecte, d'éléments non systématisés concernant la nature de la "contrefaçon" et, pour ce qui concerne l'identification, soit de certitudes (les "contrefacteurs" pouvant "avouer" au colophon leur travail), soit de présomptions basées sur des signes distinctifs ; il peut enfin être ajouté des localisations, telles qu'indication de bibliothèques ou de ventes, des prix, et parfois quelques éléments d'histoire bibliographique.

Ce travail éminent souffre cependant de certains manques, dont le moindre n'est pas l'absence de définition de la notion de "contrefaçon" : Renouard, comme d'autres après lui, intègre dans sa liste des éditions qui ne reproduisent pas un texte établi par Alde Manuce, d'autres qui tout en copiant un texte ne se présentent pas dans les formes de la contrefaçon, certains enfin qui, sans reproduire ni recopier, peuvent contrefaire pourtant un élément d'identification important comme la marque typographique aldine. Sans entrer dans le détail, que nous ne considérerons qu'au vu des enseignements de la bibliographie matérielle, il existe entre "imitation" et "contrefaçon" une différence patente et une réalité matérielle qui doivent être définies si l'on ne veut comprendre bientôt tout ouvrage de cette époque de format *in-*

octavo, en italique et reproduisant un texte antique comme une contrefaçon aldine. Un autre défaut est celui de l'identification des auteurs de ces contrefaçons, que Renouard n'a pu, dans l'état alors embryonnaire de la science de la bibliographie lyonnaise, que proposer de façon très modeste en se basant sur les souscriptions où les imprimeurs, aussi curieux que cela puisse encore nous paraître, "avouent" leur travail.

Aussi fallait-il se reporter à l'oeuvre, tout aussi érudite, qui allait donner ses lettres de noblesse scientifique à l'histoire de l'imprimerie lyonnaise, soit la "*Bibliographie lyonnaise*" qui en douze volumes, menés de 1895 à 1915, recense au nom des imprimeurs les éditions faites en cette ville depuis 1472 jusqu'à la fin du XVIème siècle, en donne très souvent des notices biographiques et historiques, appuyées de pièces d'archives, qui présentent la vie et les métiers du livre dans la ville de Lyon. Le Président Henri-Louis Baudrier, et son fils Julien qui l'a continué et en a assuré la publication, ont collationné ces notices dans les bibliothèques françaises il y a un peu moins d'un siècle. Nous ne nous étendrons pas sur la connaissance parfois surprenante que nous avons des fonds anciens des bibliothèques en France, sans parler des bibliothèques étrangères, mais il est évident que ce travail pour être exploité nécessite d'aller aux bibliographies qui l'actualisent.

C'est le cas des deux premiers tomes parus en 1992 et 1993, dans le cadre de la *Bibliotheca bibliographica Aureliana*, d'une *Bibliographie des livres imprimés à Lyon au seizième siècle*, dont le maître d'oeuvre est Sybille von Gültlingen. S'appuyant naturellement sur le travail de Baudrier, il le complète, parfois le corrige et surtout présente ce dont il n'avait pas eu connaissance.

Nous utilisons enfin le travail récent que David J. Shaw, poursuivant et complétant ceux de Frank Isaac[1] et de Marie-Noëlle Icardo[2], a mené sur les caractères des contrefaçons lyonnaises, leurs différences et leurs évolutions internes, dans le but d'en établir une chronologie. Dans l'article intitulé *The Lyons counterfeit of Aldus's italic type : a new chronology*, l'auteur conclut à l'existence d'une seule fonte italique, en substance identique mais dont l'usage comporte de minimes variations qui permettent de distribuer en six groupes, dont certains connaissent des évolutions, l'appareil typographique des éditions lyonnaises :

- Groupe I [1502-1506] : ET en dessous de la base de la ligne, M étroit vertical, QU pleine largeur (5 mm), double trait d'union en diagonale.

---

[1] Travail interrompu par la mort de l'auteur en 1943, qui devait s'inscrire dans les *Indexes* des ouvrages possédés par la British Library ; Proctor avait réalisé celui de l'Allemagne en 1903, Isaac celui de l'Italie, publié en 1938, et laissé sous forme manuscrite celui de la France. C'est cette version que Shaw a eu la charge de continuer, ayant accès au manuscrit, dans lequel Isaac s'attache à décrire l'évolution interne de la fonte italique, distinguant trois états et supposant qu'ils sont employés par un seul imprimeur, Balthazar de Gabiano.

[2] *Cf.* ICARDO, Marie-Noëlle : *Les contrefaçons lyonnaises des éditions aldines en italique et in-8° de 1501 à 1528,* Note de synthèse, Ecole nationale supérieure des bibliothèques, 1972-73. L'auteur y distingue deux versions d'une seule fonte : X 1, utilisée par Gabiano, très probablement associé à Trot dès le début de l'entreprise de contrefaçon, qui passe dans les presses de l'imprimeur Guillaume Huyon à partir de 1512 environ, et une seconde nommée X 2, version utilisée à l'initiative de Trot par l'un de ses imprimeurs, Jacques Myt, à partir de 1518.

- Groupe I A [1502] : outre les caractéristiques citées, jambe du R en dessous de la base de la ligne, espaces blancs à la place des caractères grecs absents, signature $iiii, pas de réclame.

- Groupe I B [1502-1504] : *idem*, mais réclames au dernier verso du cahier.

- Groupe I C [1504-1505 ?] : *idem*, signatures $iiii ou $iiij, le plus souvent sans réclame.

- Groupe II : double trait d'union horizontal, M étroit, ET en dessous de la base de la ligne, barre du G torse, signatures $iiii, foliotation, signature k en caractère rond sur certaines éditions.

- Groupe II A, Gabiano [1506], 1508, 1510, 1512.

- Groupe II B, Huyon, 1520, 1521, 1523, réemploi de la fonte de Gabiano.

- Groupe III : [Trot ?], [fin 1502?-1504] : grec absent puis présent, ET en dessous de la base de la ligne, double trait d'union en diagonale, M moyen (3 mm), G bien formé, usage fréquent de haut de casse pour la première signature de l'alphabet.

- Groupe IV, 1510-1512, M moyen, ET sur la ligne, G bien formé, double trait d'union en diagonale, fleur de lys rouge de Barthélemy Trot.

- Groupe IV A : signature $iiij, réclames absentes.

- Groupe IV B : réclames au dernier verso du cahier.

- Groupe V, Trot, 1513-1518, M moyen (3 mm), ET en dessous de la base de la ligne, G bien formé, double trait d'union en diagonale, lettrines et encadrement au titre ; attribué par Isaac à Jacques Myt.

- Groupe VI, Lescuyer, 1516, M moyen (3,5 mm), ET en dessous de la base de la ligne, double trait d'union en diagonale, G bien formé ; ne concerne que deux éditions de Baptista Spagnuoli, 1516, qui n'ont pas à voir avec des textes aldins.

Ainsi sans jamais considérer que le recensement exhaustif soit atteint, nous pouvons estimer qu'en croisant les grandes entreprises bibliographiques du siècle passé avec les deux volumes de l'*Aureliana* consacrés aux premiers imprimeurs lyonnais, qui sont ceux qui nous intéressent, et l'analyse typographique de Shaw, nous pouvons réunir un *corpus* et surtout en tirer des enseignements profitables. Le dépouillement des fichiers du fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Lyon et l'examen des ouvrages qui y sont déposés ont permis de répondre à certaines questions que les bibliographes, Renouard essentiellement, n'avaient pu que poser, comme ils ont permis de découvrir des éditions inconnues de Renouard et plus particulièrement de Shaw ; les éditions non répertoriées par ceux-ci sont signalées par l'abréviation "abs." dans nos tableaux.

1.2.Présentation de la recherche

Nous ne reproduisons pas chacune des étapes de nos recherches, et par exemple les questions que les bibliographes posent ou ne posent pas, mais présenterons ses résultats successifs et les réponses que nous avons pu obtenir. Celles-ci ont été menées, en fonction des instruments dont nous disposions, de manière progressive : nous disposions avec Renouard d'une liste d'"imitations", de "contrefaçons", dont certaines relevaient de la conjecture, qu'il nous fallait décomposer pour répondre aux questions premières, celles de la nature de la "contrefaçon" et celles de leurs auteurs. La référence à la *Bibliographie lyonnaise* de Baudrier allait permettre, par son apport en matière d'identification et sa rigueur descriptive, de développer les questions posées par les contrefaçons. Aussi avons-nous constitué quatre listes, présentées sous forme de tableaux distribuant ainsi les ouvrages : - contrefaçons d'une édition aldine (textes et apparence formelle) par des auteurs non avoués, identification à partir du relevé de certains signes spécifiques ; - contrefaçons d'une édition aldine par des auteurs signant de manière explicite ; - imitations des caractéristiques extérieures (format, caractères italiques, ...) des éditions aldines, mais non des textes, par des auteurs non avoués, identifiés par des signes particuliers ; - imitations des caractéristiques extérieures des éditions aldines, mais non des textes, par des auteurs avoués.

Nos quatre premiers tableaux regroupent donc les renseignements obtenus sous forme relativement sommaire, pour ne pas reproduire des données bibliographiques qui trouveront leur place et leur sens plus avant, et laisser tout leur poids aux informations qu'ils ont permis de réunir. Nous en ferons un premier commentaire factuel, que nous développerons, au vu de la production des imprimeurs impliqués ici et d'autres contrefaçons dont nous avons eu connaissance au cours de nos recherches, en reprenant chacun des éléments qui constituent, ensembles ou séparés, la contrefaçon ou l'imitation.

1.3.Protocoles de lecture

Dans nos quatre premiers tableaux les chiffres de la première colonne sont ceux du numéro d'ordre dans la liste de Renouard ; dans la seconde sont les noms d'auteur, pris selon l'usage attesté par le Laffont-Bompiani ; la troisième est celle des titres, selon la forme qui leur est donnée au frontispice ; l'italique indique que l'ouvrage est dans ce caractère, le signe ♣ la présence d'un lys rouge au titre ; dans la quatrième est la date, présumée (entre crochets carrés) ou non si l'ouvrage est daté ; à la cinquième, pour les ouvrages signés (listes 2 et 4) le colophon, transcrit littéralement ; pour ceux qui ne le sont pas (liste 1 et 3), celle de l'éditeur tel qu'il est identifié ; dans la sixième la mention de l'édition aldine, son absence, ou celle d'une autre, contrefaite, ainsi que l'indication de réimpression ; la septième présente les caractéristiques identifiant l'édition, qu'il s'agisse du nombre de celles-ci, d'éléments décoratifs propres à tel ou tel des imprimeurs rencontrés, ou de mentions précisant son établissement ; dans la huitième est présentée, selon la classification de David J. Shaw, le type des caractères

utilisée dans l'édition ; dans la neuvième sont d'une part les localisations à la Bibliothèque municipale de Lyon ("BML"), augmentée dans les prochains tableaux de celle à la Bibliothèque nationale de France ("BNF"), et de l'autre la référence bibliographique à Baudrier ("B." pour Baudrier, comme ultérieurement "R." pour Renouard, le tome en chiffres romains et la page en chiffres arabes, et pour Renouard, les premiers chiffres romains correspondront à la page, et ceux qui figurent après la virgule au numéro d'ordre dans la liste des *"éditions faites en imitation de celles d'Alde"*.

2.1. Contrefaçons d'une édition aldine par des "auteurs" non avoués

Les renseignements bibliographiques donnés dans la septième colonne pour les premières éditions le sont grâce à l'usage qu'ont fait les contrefacteurs du *Monitum in Lugdunenses Typographos* ("M.") ; loin de cesser leur industrie à la suite de cet avertissement, ils se sont au contraire empressés de le mettre à profit en ordonnant de nouvelles impressions où les fautes signalées par Alde sont corrigées, ce qui allait permettre aux bibliographes ultérieurs d'établir leur nombre.

1	Virgile	*Vergilius*	[1502] & [1504]	Balthazar de Gabiano	ald. 1501	1 éd. avant le Monitum, 1 après, corrigée	I A ; éd. corr. abs.	B. VII, 6 & B. VII, 6
2	Juvenal ; Perse	*Iuvenalis. Persius*	[av. 1503] & [ap. 1503]	Balthazar de Gabiano [& Barthélemy Trot?]	ald. 1501	1 éd. avant le M., 2 après, corr.	I A & I C & III	B. VII, 6 & B. VII, 7 & B. VII, 7
3	Lucain ♣	*Lucanus*	[ap.1503]	Balthazar de Gabiano [& Barthélemy Trot?]	ald. 1502	1ère avec préf. d'Alde et lys rouge, 2nde sans	I B & III	B. VII, 7 & B. VII, 7
4	Horace	*Horatius*	[1502] & [ap. 1503]	Balthazar de Gabiano	ald. 1501	1 éd. avant le M., 1 après, corrigée	I B & I B	B. VII, 8 & B. VII, 8
5	Prudence ; Prosper ; Damascène, Jean ; etc.	*Prudentius . Prosper. Joannus Damascenus [...]*	[1503]	Balthazar de Gabiano	ald. 1502, partie des "Poetae Christiani"		I B	B. VII, 8 ; BML Rés. B 509 502
6	Martial	*Martialis*	[1501-2?]	Balthazar de Gabiano [& Barthélemy Trot?]	ald. 1501	2 éd. avant le M.	I B & III	B. VII, 10 & B. VII, 9 ; BML (1) : Rés. B 508 813
7	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibullus. Propetius* [sic]	[1502]	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	1ère contr., reprod. jusqu'à la faute typ. du titre d'Alde	I B	B. VII, 10 ; BML Rés. 344 037

8	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibullus. Propertius*	[1504-6?]	Balthazar de Gabiano [ou Barthélemy Trot?]	ald. 1502	réimpr. corr. de la précéd..	III	B. VII, 11
9	Dante Alighieri	*Le terze rime*	[1503]	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	selon B.seul, il en existe une réimpr. vers 1506	I A	B. VII, 11
11	Cicéron	*M.T.C. Epistolae familiares*	[1506 ?]	Balthazar de Gabiano	ald. 1502		état mixte des gr. I et II	B. VII, 17
12	Ovide	*[Opera]* 3 vol.	[1503]	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	il existerait 6 contr. pour B.	I C	B. VII, 13
13	Ovide	*[Opera]* 3 vol.	[1506]	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	2nde contr.	II A	B. VII, 14
14	Valère Maxime	*[...] Dictorum et factorum libri IX ou novem*	[1503]	Balthazar de Gabiano [ou Barthélemy Trot?]	ald. 1502		III	B. VII, 14 ; BML Rés. B 508 939
15	Valère Maxime	*[...] Dictorum et factorum libri IX*	[ap. 1503]	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	2nde contr.	I B	B. VII, 14
17	Pétrarque, François	*Le cose vulgari di Messer Francesco Petrarcha*	[1501-2?]	Balthazar de Gabiano	ald. 1501	1ère contr.	I A	B. VII, 15
18	Pétrarque, François	*Le cose vulgari di Messer Francesco Petrarcha*	[1508]	Balthazar de Gabiano	ald. 1501	réimpr. de la 1ère contr. ; caract. id. au Suétone 1508	I B	B. VII, 15
19	Aristote ; Théophraste, éd. Théodore Gaza	*[...] Arictotelis* [sic] *de natura animalium [...]*	[1505]	Balthazar de Gabiano	3 vol. copiés sur l'ald. 1504, in-f°		II A	B. VII, 15 ; BML (vol. II) Rés. B. 509 401
21	Mela, Pomponius ♣	*[...] de situ orbis [...]*	1519	Barthélemy Trot	sur ald. 1518	lys rouge	abs.	B. VIII, 435
24	Euripide	*Hecuba & Iphigenia [...] Erasmo [...] interprete*	[1508]	Balthazar de Gabiano	ald. 1507		II A	B. VII, 22
26	Valère Maxime	*[...] Dictorum et factorum memorabilium*	1508	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	3ème contr.	II A	B. VII, 23 ; BML Rés. B 509 501

31	Salluste♣	*De coniuratione Catilinae [...]*	[1510-2?]	Barthélemy Trot	ald. 1509	lys rouge	IV B	B. VIII, 420
35	Virgile♣	*Opera vergiliana*	[1511-2?]	Barthélemy Trot	ald. 1505 et Ph. Giunta 1510	lys rouge ; au colophon : "159 [sic] die vero XXX mensis Januarij"	IV B	B. VIII, 418
36	Horace♣	*Poemata [...]*	1511	Barthélemy Trot	ald. 1509	lys rouge	IV B	B. VIII, 421
38	Martial♣	*Martialis*	1512	Barthélemy Trot	ald. 1502	lys rouge	IV B	B. VIII, 424 ; BML Rés. B 488 455
40	Valère Maxime	*[...] Dictorum et factorum memorabilium [...]*	1512	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	4ème contr.	II A	B. VII, 25
61	Térence	*Terentius noviter impressus*	1523	Guillaume Huyon (?) pour Luxembourg de Gabiano	ald. 1521	pas d'encadr., mais date entre croix souvent employées par Huyon	abs.	B. VII, 167

2.2 Contrefaçons d'une édition aldine, à l'auteur avoué

42	Valère Maxime	Valerij Maximi actorum & factorum memorabilium libri novem [...]	1513	(1) :1513 : impressorum per Iacobum Marechal ; (2) : 1519 : impressorum nuperrime p. Jacobum Mareschal. au dernier f., marque de Simon Vincent	ald. 1502	il existe en fait 2 éd. in-8° de Mareschal, toutes deux en caractères romains ronds, l'une en 1513, l'autre en 1519, pour Simon Vincent, reprenant le texte de l'ald. et de ses contref. par Gabiano et Trot	abs.	(1) : B. XI, 393 ; (2) : B. abs. ; (1) : BML Rés. B 509 036 ; (2) : BML Rés. B 508 861
46	Manuce, Alde	Grammatica Aldi	[1515]	au t., marque de Simon Vincent et contref. de celle d'Alde	ald. 1514 ?	R. paraît faite sur ald. 1514, in-4°	abs.	B. abs. ; BML Rés. 343 363
47	Juvénal ; Perse	*Iuvenalis. Persius*	1515	impressum impensis Bartholomei trot	ald. 1501	réimpr. de la contref. de [1502], R. 29	V	B. VIII, 430
49	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibullus. Propertius. Cn. Cornelii galli poetae [...]*	1518	impressum Lugduni sumptu honesti Bartholomei Trot	ald. 1502	réimpr. des contref. de [1502], R. 7 & 8	V	B. VIII, 432 ; BML Rés. B 508 816

50	Martial	*Epigrammaton libri xiiii*	1518	Lugduni excusi in aedibus Iacobi Myt, sumptu honesti Bibliopolae Bartholomei Trot	ald. 1502	réimpr. de la réimpr. de 1512, R.38, elle-même de la contr. de [1502], R. 6	V	B. VIII, 436
54	César, Jules	*Commentaria Caesaris nuperrime impressa [...]*	1519	in calcografia Guilhelmi huyon [pour Luxembourg de Gabiano]	ald. 1513 ?	fig. en b. copiées de l'ald. 1513 ; texte ? ; encadr. typique de Lux. de Gabiano	abs.	B. VII, 163 ; BML Rés. B 509 677
56	Virgile	*Vergiliana poemata [...]*	1521	in calchografia Guilhelmi Huyon [pour Luxembourg de Gabiano ?]	ald. 1514 ?	copie de la préf. d'Alde à P. Bembo ; texte ? ; pas d'encadr.	abs.	B. VII, 166
57	Juvénal ; Perse	*Juvenalis Persiique Satyrae [...]*	1521	In inclyta urbe Lugd. Guillelmi huyon [pour L. de Gabiano]	ald. 1501	encadr. typique, copie de la préf. d'Alde à Sc. Cartoremaco	abs.	B. VII, 164
58	Lucain	*Annei Lucani Poema [...]*	1521	in officina Guillelmi Huyon [pour L. de Gabiano]	ald. 1502 ?	encadr. typique, copie de la préf. d'Alde à M. A. Mauroceno	II B	B. VII, 164
62	Juvénal ; Perse♣	*Juvenalis. Persius [...]*	1525	Excusum impensis Bartholomei Trot	ald. 1501	lys rouge	abs.	B. VIII, 438
64	Pline le Jeune	*[...] Epistolarum libri X. Panegyricus Traiano principi dictus [...]*	1527	Lugduni [...] in aedibus Antonii Blanchardi Lemovicensis [...] sumptu Vincentij de Portonariis	ald. 1508	Marque typ. de Portonariis au t. ; éd. fort mal impr.	abs.	B. V, 430 ; BML Rés. 813 316

2.3. Imitations des caractéristiques des éditions aldines, aux "auteurs" non avoués

10	Térence	*Terentius*	[1502]	Balthazar de Gabiano	éd. ital. XV	Monitum	I A	B. VII, 12
16	Philostrate	*De vita Apolonii Tyanei*	[1504-5]	Balthazar de Gabiano	latin copié sur Alamanno Rinuccini d'Alde, mais dans l'éd. de Ph. Béroalde, chez Benedicum Hectoris, Bologne 1501 & 1505		I C	B. VII, 15
20	Xénophon	*[...] Opera. Paedia Cyri [...]*	[1504]	Balthazar de Gabiano [ou Barthélemy Trot?]	pas d'ald. de ces titres, copiés sur une éd. de Ph. Béroalde ; reimpr. en 1512 par B. Trot, R. 37		III	B. VII, 17 ; BML Rés. 105 510

22	Salluste	*Opus Crispi Salustii [...]*	1504	Balthazar de Gabiano [ou Barthélemy Trot ?]	pas d'ald. av. 1509	éd. sc. de Balthazar Fidelis, Modoencis	III	B. VII, 20
23	Salluste	*Salustius*	[1516]	Balthazar de Gabiano, mais impr. prob. par un de ses impr.	préf. datée de 1504 de l'éd. sc. Th. Murchius	R. : paraît copiée, corrigée, sur la première imit., [1504], R. 22	I C	B. VII, 21
25	César, Jules	*Commentarij recogniti per Philippum Beroaldum*	1508	Balthazar de Gabiano	pas d'ald. av. 1513 ; copie d'une éd. de Ph. Beroalde, ap. Benedictus Hectoris, 1504		II A	B. VII, 22 ; BML Rés. B. 509 925
28	Cicéron	*M.T. Ciceronis Orationes*	1508	Balthazar de Gabiano	pas d'ald.	k goth. aux sign.	II A	B. VII, 24
29	Cicéron	*[De officiis...]*	[1506-8]	Balthazar de Gabiano	pas d'ald.	exécution id. à la précédente	état mixte des gr. I et II	B. VII, 18
30	ψ Cicéron ♣	*[...] Rhetoricora [...] ad C. Herennium*	[1508 à 1512]	Barthélemy Trot	pas d'ald.	lys rouge, exécution id.	IV A	B. VIII, 417
32	Quintilien ♣	*Quintilianus oratoriae [...]*	1510	Barthélemy Trot	pas d'ald. ; éd. sc. Geoffroy Tory d'après la préf.	lys rouge	IV A	B. VIII, 420
33	Justin♣	*[...] Historia ex Trogo Pompeio [...]*	1510	Barthélemy Trot	pas d'ald. ; éd. sc. Augustinus Becharius	lys rouge	IV A	B. VIII, 420
34	Pline l'Ancien	*Historiae naturalis [...] ab Atexandro* [sic] *Benedictis [...] emendatio [...]*	1510	Balthazar de Gabiano	pas d'ald. ; copiée sur Venise, 1507, éd. sc. Alexandre Benedicto	caract. grecs id. au Quintilien	II A	B. VII, 24
39	César, Jules	*Commentarij recogniti per Philippum Beroaldum*	1512	Balthazar de Gabiano	réimpr. de la précéd., 1508		II A	B. VII, 25
51	Quintilien ♣	*[...]Oratoriarum institutionum [...]*	1518	Barthélemy Trot	réimpr. de l'imitation de 1510	lys rouge	abs.	B. VIII, 433
59	Vitruve	*M. Vitruvii De Architectura [...]*	1523	Gu. Huyon (?) pour Luxembourg de Gabiano	sur giunt. 1522	encadr. typ. de L. de Gabiano	abs.	B. VII, 167 ; BML Rés. 357 549

63	Gavricius	*[...] Elegiae, Eclogae, Silvae, et Epigrammata*	1526		R. : titre qui n'est une contr. de la giunt. 1504, ni une imit. d'une ald.		abs.	

2.4. Imitations des caractéristiques extérieures des éditions aldines par des "auteurs" avoués

27	Suétone	*[...] De vita XII caesarum*	1508	Balthazar de Gabiano : préf. de Gaspar Argilensis, Bononiensis, à Jean Grolier : "Balthasari calcographo Lugdunem"	pas d'ald. av. 1516	k italique abs. remplacé par un l retourné accompagné d'un r retourné	II A	B. VII, 23
37	Xénophon♣	*Opera. Paedia Cyri. [...]*	1511	expensis honesti viri Bartholomei trot	réimpr de l'éd. de [1504], R. 20		IV A	B. VIII, 421 ; BML Rés. B 496 203
41	Aulu-Gelle	*[...] Noctium Atticarum libri XX [...]*	1512	impressa rursum ad exêplar Beroaldini recognitis impêsis Bartholomei Trot	pas d'ald. av. 1515 ; copié sur éd. de Ph. Beroalde		IV A	B. VIII, 422
43	Plaute♣	*Comoedie XX Varroniane*	1513	Barthélemy Trot	pas d'ald.	texte donné par Simon Charpentier, éd. sc. d'Horace en 1511; mêmes caract. que les deux César, R. 25 & 39	V	B. VIII, 425
44	Silius Italicus	*Opus de secondo bello Punico*	1514	impressum Lugduni expensis Bartholomei Trot	pas d'ald., une giuntine en 1515, copiée par A. d'Asola en 1523	Texte donné par Damiano Benessa, marchand de Raguse ; prob. un premier tirage en 1513 (B.)	V ; 1ère impr. abs.	B. VIII, 425 & 426
45	Pontano, Giovanni Gioviano. ♣	*Opera Ioannis Ioviani Pontani [...]*	1514	Impressum Lugduni expensi Bartholomei Trot	pas d'ald.		V	B. VIII, 426 ; BML Rés. 380 049

48	Cicéron♣	*Orationes M.T.C. [...]*	1515	Impressum Lugduni Sumpti Bartholomei trot	copie de la giuntine 1515		abs.	B. VIII, 430
52	Horace	*Poemata [...]*	1518	Excusa Lugduni Sumptibus Bartholomei Trot	réimpr. de l'éd. de Trot de 1511 (R. 36), donnée par Simon Charpentier, et sur la giuntine de 1514, qui a pris quelques leçon de la contr.		V	B. VIII, 432
53	Lucien	*Opera Luciani [...]*	1519	Guilhelmus Huyon [...] Impensis honesti viri Bartholomei Trot	pas d'ald.	caract. qui réapparaîtront dans les in-8° de Blanchard	abs.	B. VIII, 434 ; BML Rés. B 496 203 (2)
55	Suétone	*[...] vitae duodecim caesarum [...]*	1520	In calcographia Guilhelmi Huyon [pour Luxembourg de Gabiano]	copie de la giunt. 1515	encadr. de L. de Gabiano ; éd. sc. Antonio Francino	II B	B. VII, 164 ; BML Rés. B 508 437 & Rés. 321 761 & Rés. 374 224
60	Végèce	*Flavius Vegetius [...] de re militari [...]*	1523	G. Huyon (?) pour Luxembourg de Gabiano		encadr. de L. de Gabiano ; éd. sc. Guido Bresleus	II B	B. VII, 166

3.1. Commentaires de la bibliographie matérielle

Les "contrefaçons" recensées par Renouard n'étaient pas identifiées comme elles ont pu l'être par Baudrier, grâce à des comparaisons possibles avec la bibliographie lyonnaise du temps. Les distribuer selon leur nature de contrefaçon authentique et d'imitation nous permet aussi, leurs auteurs ayant pratiqué indifféremment l'une et l'autre de ces façons, de les dévoiler. Les colophons révèlent les deux catégories traditionnelles de personnes travaillant à la confection de ces éditions : ce sont soit des imprimeurs-libraires, qui éditent et impriment ou peuvent être seulement commanditaires, soit de simples imprimeurs qui agissent à la demande des premiers. Deux noms reviennent et s'imposent comme les principaux responsables de l'entreprise de "contrefaçon" des éditions aldines : Balthazar de Gabiano et Barthélemy Trot ; nous les étudions en premier.

C'est bien, dans la production de ces deux hommes, la concurrence de contrefaçons qui apparaissent sans lieu ni date ni nom d'imprimeur, d'imitations et de réimpressions dans lesquelles l'anonymat peut être abandonné, qui a permis d'établir des rapports et donc des identifications. Ainsi Balthazar de Gabiano laisse-t-il percer son identité en 1508 dans un Suétone qu'Alde n'avait pas publié (R. 27) en reproduisant la préface de Gaspar Argilensis, de

Bologne, son éditeur scientifique, dans laquelle celui-ci annonce au fameux bibliophile Jean Grolier : *"Balthasari calcographo Lugdunen, elegâtissimo. typis excusoris ad Enchiridij forma p. mille exêplaria describêdas. Et sub noîe tuo publicâdas dedimus"*[3]. Les caractères de cet ouvrage, qui apparaissent dans quinze volumes de [1506] à 1512, sont ceux du type, légèrement évolué, rencontré dès les premières contrefaçons anonymes citées dans le premier tableau.

Deux choses, outre les caractères, permettent l'identification de Barthélemy Trot. La présence d'un lys rouge, "marque" ou élément décoratif caractéristique de certaines éditions de Trot, aux titres de neuf ouvrages imités ou contrefaits[4] à partir de 1510, l'implique. Le fait que ce même lys soit apparu de façon isolée dans le Lucain de Gabiano de 1504, dont Trot sera plus formellement l'associé à partir de *c.* 1510, constitue un indice supplémentaire d'une relation plus suivie qu'on ne le penserait avec Gabiano. Le deuxième élément est une preuve tout à fait positive et relève de celui qui nous a permis d'identifier Gabiano. Les contrefaçons comme les imitations sont en effet fréquemment réimprimées, et Trot dans ses réimpressions tardives des contrefaçons de Gabiano ou de lui-même (Juvénal ; Perse de 1515, Catulle, [...] et Martial de 1518), n'hésite pas, après la mort d'Alde (6 février 1515) à trahir son identité au colophon. Le rapprochement de ces preuves nous permet donc d'attribuer à cet homme une seconde série de contrefaçons et d'imitations, et laisse aussi conjecturer des relations étroites entre lui et Gabiano. Aussi nous reportons nous à leurs biographies.

Imprimeur et libraire, Balthazar de Gabiano est originaire d'Asti en Piémont et membre d'une grande famille qui durant presque un siècle se consacre au livre imprimé. Implantée à Venise, à Lyon, et ayant des dépôts de livres à Avignon, cette dynastie de marchands est représentative des premiers capitalistes du monde du livre quand il devient industrie, qui sans jamais rivaliser avec les grands imprimeurs humanistes du temps n'en diffuseront pas moins les nouveautés qu'ils introduisent. Associé de Jean-Barthélemy de Gabiano, son oncle, libraire de Venise, Balthazar de Gabiano s'installe à Lyon vers 1497 en qualité de représentant de la compagnie d'Ivry, société de libraires fondée à Venise entre les Gabiano et les Aliprando, et se lance dans l'imprimerie en 1501, sollicitant les services d'imprimeurs lyonnais (Jean Bachelier, François Fradin) pour des ouvrages usuels de médecine. Nous pouvons conjecturer que c'est par les Gabiano de Venise, désireux de reproduire pour leur propre profit le succès des *in-8°* imprimés en italique par Alde Manuce, que Balthazar de Gabiano put faire à Lyon, soit à l'abri des effets des Privilèges obtenus par Alde en 1502, la véritable contrefaçon des éditions aldines. L'officine lyonnaise était en effet pourvue probablement dès 1501 d'un matériel typographique identique, dont l'origine, très certainement italienne, demeure cependant mystérieuse, et faisait paraître avant 1502 les reproductions des éditions aldines de Virgile, Horace, Juvénal et Perse, Martial, Lucain, ainsi

[3] "Balthazar le très élégant imprimeur lyonnais, a effectué mille exemplaires en caractères sculptés en petit format. Et nous donnons cette publication sous ton nom"

[4] Voir Illustrations, photographie n° I

qu'un Térence dans le même format et en italique, dont les textes avaient du lui parvenir par le canal des multiples relations établies entre Venise et Lyon par cette société. Ces contrefaçons, qui ne sont jamais signées, sont inférieures aux aldines quant à la correction du texte, qu'elles reproduisent à l'identique à l'exception de la souscription, et leur italique, la première en France, plus nourrie, n'est pas sans charme esthétique. Alde Manuce eut très rapidement connaissance de cette concurrence déloyale de ses premières éditions *in-octavo*, sans en pouvoir dénoncer les auteurs, mais ne put agir autrement qu'en diffusant un placard, le *Monitum in Lugdunensis Typographos*, qu'il afficha sans doute dans sa librairie. Celui-ci parvint à Lyon car Gabiano le mit à profit pour corriger les erreurs signalées par Alde et réimprimer ses premières contrefaçons. D'après l'analyse typographique de Shaw, il semble que dès cette époque (1504) Barthélemy Trotti, ou Trot, avec une fonte italique presque semblable et d'origine tout aussi mystérieuse, réimprime aussi cette première série de six ouvrages, et peut-être, bien que cela relève de la conjecture, peut-on avancer que cet homme soit l'imprimeur de toutes les premières contrefaçons, commandées par Gabiano.

A une moindre dimension, plus individuelle, Barthélemy Trot représente comme Balthazar de Gabiano ces imprimeurs libraires qui ont vu dans ce métier l'occasion de réaliser des profits qui pouvaient être avantageux, même s'il ne parvint pas à la fortune et mourut pauvre vers 1535. Né à Borgo-Franco près de Pavie, ce libraire fréquentant les foires de France et d'Allemagne vint en France en 1491, comme facteur et associé de Dobrisa Dobric, imprimeur croate plus connu sous le nom de Boninus de Boninis. Il doit avoir suivi les foires durant un certain temps, puisque c'est en 1506 que paraît à Lyon le premier livre marqué de son nom, ouvrage de jurisprudence imprimé par Jannot de Campis, suivi en 1507 d'un ouvrage de médecine sorti des presses de François Fradin ; en 1509, il s'adresse à un nouvel imprimeur, Claude Davoust, dit de Troyes ; pour ses propres publications, il utilisera aussi les services de Gilbert de Villiers, Simon Boileau, Jean de La Place et Jean Marion ; pour les "contrefaçons" aldines qu'il imprime lui-même un certain temps, il utilisera après la mort de Balthazar de Gabiano (1517 ou 1518) les presses de Guillaume Huyon, de Jacques Myt et d'Antoine Blanchard ; pour les contrefaçons giuntines, il paraît avoir utilisé exclusivement les services de Jacques Sacon, étant aussi le facteur et le dépositaire d'une compagnie employant une marque analogue à celle des Giunti, dont les principaux bailleurs de fonds étaient Antoine et Jean Koburger, premiers "capitalistes" de l'industrie du livre établis à Nuremberg. Les archives ne donnent pas d'information sur son association avec Balthazar de Gabiano, et seule l'étude des éditions et de leurs caractères nous permettent quelques conjectures. Il dut y avoir collaboration étroite, peut-être dès l'origine de l'entreprise, Gabiano étant celui qui fournit les textes comme il avait probablement fourni les caractères.

Entre 1504 et 1517, les éditions continuent d'être publiées sous l'égide de ces deux hommes. Ils ne se limitent pas à la contrefaçon, puisqu'ils éditent aussi bien des textes classiques en imitant l'apparence formelle introduite par les aldines. Ni l'un ni l'autre ne sont

des lettrés, voire des imprimeurs humanistes qui auraient l'envergure intellectuelle ou seulement la possibilité de solliciter un milieu qui établisse les textes ; aussi diversifient-ils les sources et piratent-ils des textes publiés par d'autres éditeurs, principalement Philippe Giunti et Benedictis Hectoris, de Florence ; ils reçoivent aussi quelques textes d'éditeurs qui les leur confient : le Suétone déjà cité provient de Gaspar Argilensis, l'Horace de 1511 (R. 36), est établi sur l'aldine de 1509 par Simon Charpentier, responsable du Plaute de 1513 (R. 43), le Quintilien de 1510 (R. 32) est édité par Geoffroy Tory, futur imprimeur du *Champfleury*, qui s'exprime ainsi dans l'épître liminaire à Jean Rousselet : *"Curasti, ut per me Quintilianus emêdatior caracteribus & impressioni daretur bellissime, multis exêplaris diligêter collatis, unum [...] castigatissimum, non pigra manu feci, ipsum, ut iussisti, a Parrhisijs Lugdunum misi, utinam & qui impriment novos superinducunt errores"*[5]. Ces pratiques à première vue étonnantes sont en fait, sinon courantes, du moins assez répandues dans le monde de l'édition de l'époque : les *Poemata* d'Horace citées plus haut, éditées à partir de l'aldine en 1509, sont réimprimées par le même Trot en 1518 qui y intègre quelques leçons d'une contrefaçon de sa propre contrefaçon faite par les Giunti en 1514. Nous donnerons un tableau de contrefaçons d'éditions rencontrées au cours de nos recherches qui, même modeste - une étude approfondie et systématique de ce sujet manque - est révélateur de cette circulation des textes que ne défendent que des privilèges locaux.

En 1517 ou 1518, Balthazar de Gabiano meurt et son entreprise est reprise par son cadet, Luxembourg de Gabiano. Né à Asti *c.* 1490, celui-ci avait débuté comme facteur de Jean-Barthélemy de Gabiano à Venise, et avait été envoyé à Lyon en 1512 pour seconder son frère dans l'administration de la compagnie d'Ivry. Après sa mort, par contrat d'association passé avec son oncle Jean-Barthélemy et le libraire vénitien Laurent Aliprando, il devient directeur de cette compagnie et le reste jusqu'à sa dissolution en 1544. Prenant en charge la direction de la librairie fondée par son frère jusqu'à la majorité de ses neveux, Scipion et Jean-François de Gabiano, il administrera entre 1535 et 1545 une autre société de libraires italiens, la Compagnie de Venise, mais surtout fonde en 1519 avec Aymé de la Porte, Jacques Giunti, Simon Vincent et J. Senneton la Compagnie de lecture et la Compagnie des textes, connue par la suite sous le nom de Compagnie de Messieurs les libraires de Lyon ou Grande compagnie des libraires de Lyon. Ces compagnies tinrent un rôle décisif dans le développement du commerce du livre et se perpétuèrent, toujours renouvelées entre héritiers et successeurs, jusqu'au XVIIIème siècle.

Son administration sera fructueuse puisque, recevant ses lettres de naturalité en 1533, il acquiert en 1539 les seigneuries de Vourles et de la Côte-sur-Brignais, est élu conseiller de

[5] "Tu as fait en sorte que le Quintilien soit donné sans défaut quant aux caractères et à l'impression, collationnant scrupuleusement de nombreux textes, et j'ai fait d'une main diligente, comme tu me l'as ordonné, un texte très strict, que j'ai envoyé de Paris à Lyon, en espérant que ceux qui impriment n'ajoutent pas de nouvelles erreurs"

ville et échevin de Lyon pour les années 1539, 1543, 1549 et 1554 et meurt en 1558 en laissant une belle fortune à ses héritiers.

Son rôle dans les contrefaçons est essentiellement celui d'un commanditaire. Après le règlement des affaires de son frère il se sépare de Barthélemy Trot et fait appel à l'imprimeur Guillaume Huyon[6] pour huit nouvelles impressions des classiques *in-octavo*, présentées dans un même encadrement au titre. Dans cette série qui n'atteint pas la cohérence des précédentes, des auteurs et des textes nouveaux apparaissent, débordant le genre de la littérature pour entrer dans celui de la science : un Vitruve illustré et Végèce sont en effet copiés sur des éditions giuntines, comme le Suétone de 1520, tandis qu'un Térence copié sur l'aldine de 1517, un Virgile probablement sur celle de 1514, un César illustré qui peut être copié sur l'aldine de 1513, dont il reprend les figures, ou sur la contrefaçon de Balthazar de Gabiano de 1508, et les réimpressions de Juvénal - Perse et de Lucain témoignent de la persistance d'un succès ponctuel.

Guillaume Huyon travaille aussi pour Barthélemy Trot, qui n'a pas cessé son activité, recoure aux services de l'imprimeur Jacques Myt[7] ou imprime lui-même par exemple les oeuvres de Lucien en 1519, avec des caractères qui vont réapparaître dans les plus tardives "contrefaçons", celles d'Antoine Blanchard. Trot continue de publier en effet à partir de son fonds dont il réimprime quelques éditions, contrefait l'oeuvre du géographe Pomponius Mela sortie des presses aldines en 1518, mais de manière épisodique, sans que le succès sans doute réponde à ses espérances : il réoriente en effet sa production vers le secteur médical, et quelques autres ouvrages présumés de bonne vente. Peut-être est-il redevenu libraire et a-t-il cédé ses fontes à Antoine Blanchard, qu'il emploie à partir de 1525, sans jamais, comme nous le savons, trouver la fortune.

Ce dernier, imprimeur besogneux travaillant à la commande de plusieurs libraires, effectue la dernière édition recensée par Renouard, un Pline le Jeune de 1527 qui révèle un changement dans la façon de considérer la contrefaçon : à son frontispice en effet apparaît la marque de Vincent de Portonariis[8], l'imprimeur libraire commanditaire, ainsi que la mention explicite suivante : *"Haec ola ad exêplar Aldinû hac editiôe diligêter emêdata, ac multis i locis aliorû collatiê exêplaria castigatior a reddita sût."*[9] Si l'on ne tient pas en considération les mentions, de pure forme, de corrections nouvelles, on voit que l'oeuvre éditoriale d'Alde, mort depuis douze ans, est à présent utilisée comme un argument de qualité et qu'elle est entrée, si l'on nous permet un anachronisme, dans une sorte de domaine public ; à Paris à partir de 1530, Simon de Colines lancera des collections imitées des éditions aldines sans encourir le reproche de contrefaçon. On reprend désormais le travail d'Alde, quitte à le

---

[6] Voir Illustrations, reproduction n° 4
[7] Voir Illustrations, reproductions n° 2 et n° 3
[8] Voir Illustrations, reproduction n° 5
[9] "Cette édition a été corrigée avec soin à partir du texte d'Alde et établie par de multiples leçons recueillies en de nombreux autres textes"

remanier quelque peu, sans que ses héritiers puissent objecter un quelconque droit de propriété : celle-ci n'existe pas en effet, ni pour les auteurs ni pour les éditeurs, rémunérés quand ils veulent l'être sur le manuscrit.

A coté de ces ouvrages qui constituent l'essentiel des contrefaçons lyonnaises, quelques noms apparaissent pour des éditions singulières, au sens parfois littéral du terme. Un ouvrage tout à fait curieux est le fait de Jacob Marescall, soit Jacques Ier Maréchal, dit Roland, né à Lyon vers 1475, maître imprimeur et libraire à partir de 1510-1511 jusqu'à sa mort en 1530 ; il emploie le matériel de Michel Topié, tombé dans la misère, ainsi que ceux de la puissante Compagnie des libraires de Lyon pour laquelle il travaille dès 1509 ; imprimeur préféré de l'imprimeur-libraire Simon Vincent, pour lequel il effectue des ouvrages principalement d'ordre théologique, mais aussi Aristote, Raymond Lulle et Symphorin Champier, il a aussi imprimé pour le fameux éditeur parisien Jean Petit des *in-folio* de jurisprudence. Son Valère Maxime de 1513[10], que Renouard n'avait pas vu et ne savait s'il devait le ranger ou non dans la série des contrefaçons en italique, se révèle assez extraordinaire dans la production lyonnaise : outre qu'il en fait une réimpression en 1519, ignorée de Baudrier, où apparaît la marque de l'imprimeur-libraire Simon Vincent, il reproduit le texte de l'aldine de 1502, déjà contrefaite par Gabiano comme par Trot. Or cette édition se présente, seule de la série, en caractère romains ronds, de même qu'un autre *in-8°* de 1513 pour Simon Vincent, des *Comédies* de Térence, établi par Paul Malleoli. Cet imprimeur et son commanditaire, ne disposant pas d'une fonte italique, n'ont donc pas hésité à imprimer en romain deux classiques malgré la singularité de ce caractère pour ce format et ce genre littéraire ; peut-on conjecturer de ce fait que le succès des éditions contrefaites ou imitées "normales" était tel qu'une bonne vente pouvait être assurée de ces deux ouvrages, malgré leur présentation inconnue ? Qu'il y en ait eu une réimpression peut y incliner.

Plus extraordinaire encore, Simon Vincent publie dans un même romain, *c.*1514, une édition de la Grammaire d'Alde Manuce à laquelle il met, au frontispice, sa propre marque et celle d'Alde contrefaite[11], ce qui est absolument unique dans la "contrefaçon" lyonnaise. Dans l'impossibilité de comprendre les raisons de cet acte, nous ne pouvons que le référer à l'absence de notion de contrefaçon qu'il laisse transparaître. Simon Vincent, dont les parents avaient fait fortune vers 1490 dans le commerce de l'encre, ne persista pas cependant dans ce type de production, et si son fils Antoine, quand il hérita de lui en 1534, fut estimé le plus riche des imprimeurs-libraires de la ville en 1535, c'est bien parce que son père, responsable d'une production variée et de haute tenue, était devenu l'un des imprimeurs humanistes en vue de Lyon.

Le portrait du milieu de l'imprimerie lyonnais que révèle cette enquête sur les "contrefaçons" est assez symptomatique des pratiques en cours dans une période de transition

[10] Voir Illustrations, photographie n° II
[11] Voir Illustrations, photographie n° III

pendant laquelle les règles manquent et se créent. Deux imprimeurs libraires d'origine italienne, probablement associés, dont l'un est à même de se fournir en textes à leur origine et l'autre d'avoir une connaissance approfondie du marché, se font les spécialistes d'un genre et d'une pratique et produisent des livres destinés en grande partie sans doute, par les foires, à l'exportation et à la concurrence directe des éditions aldines. Mais cette concurrence ne paraît pas devoir se faire très longtemps sur le territoire italien, ni ne concerner que le public lettré et fortuné visé par Alde : l'existence d'un marché lyonnais, l'apparition d'un public peuvent être déduits de l'intérêt d'importants imprimeurs libraires lyonnais autour des années 1515 - qui bientôt sera prouvé de manière originale - et l'élargissement du registre des contrefaçons dans les années 1520 à des textes non littéraires, qui reproduit un phénomène que nous observerons aussi, témoigne d'une évolution sensible. La disparition des "contrefaçons" et des fontes italiques après les quelques éditions tardives des années 1525 marque plus encore le phénomène et atteste le plus sûrement de leur influence : le format entre à partir de cette date dans les usages, le caractère italique, encore circonscrit aux "classiques", achève d'être lisible et se répand chez d'autres imprimeurs, et l'établissement des textes est désormais possible dans une ville comme Lyon : toutes choses que nous allons voir dans le détail mais dont nous voudrions, pour prendre une mesure plus exacte, ne considérer qu'au vu de la bibliographie de Balthazar et de Luxembourg de Gabiano, de Barthélemy Trot, de celle d'Alde Manuce et du tableau de contrefaçons repérées, les unes par Renouard et quelques unes au cours de nos recherches.

3.2. Tableaux de la production de Balthazar et Luxembourg de Gabiano

1501	Tournemire, Jean de	Clarificatorium	159-[1] ff.	in-4° goth. à 2 col.	impr. par Jean Bachelier	B. VII, 19 = XII, 12	BNF Td 29 A Réserve
1501	Tournemire, Jean de	Tractatus de febribus	27-[1 bl.] ff.	in-4° goth. à 2 col.	impr. par Jean Bachelier	B. VII, 19 = XII, 12	BNF Td 60 22
[1501-2]	Pétrarque	*Le cose vulgari*	[195] ff.	in-8°	ald. 1501	B. VII, 15 R. 308, 17	BNF Velins 2835
[1501-2]	Virgile	*Vergilius*	[227] ff.	in-8°	ald. 1501	B. VII, 6 R. 305, 1	
[1501-2]	Juvénal - Perse	*Iuvenalis. Persius*	[76] ff.	in-8°	ald. 1501	B. VII, 6-7 R. 305, 2	BNF Rés. p. Yc 819
[1501-2]	Horace	*Horatius*	[142] ff.	in-8°	ald. 1501	B. VII, 8 R. 306, 4	
[1502]	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibullus. Propetius* [sic]	[152] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 10 R. 307, 7	BML Rés. 344 037 ; BNF Rés. p. Yc 371
[1502]	Lucain	*Lucanus*	[139] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 7 R. 306, 3	
[1502]	Martial	*Martialis*	[191] ff.	in-8°	ald. 1501	B. VII, 9 R. 306, 6	BML Rés. B 508 813 ; BNF Rés. p. Yc 850

[1502]	Martial	*Martialis*	[190] ff.	in-8°	ald. 1501, contr.diff. de la précédente	B. VII, 10 R. 306, 6	BNF Rés. p. Yc 852
[1502]	Térence	*Terentius*	[118] ff.	in-8°	pas d'ald., mais citée dans le Monitum	B. VII, 12 R. 307, 10	
1503	Augustis, Quiricus de	Lumen apothecarioru m [...]	40-[4] ff.	in-f° goth. à 2 col.	impr. par Jean Bachelier	B. XII, 12	BML Rés. 166 933
[1502-3] & [1506]	Dante Alighieri	*Le terze rime*	[243] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 11 R. 307, 9	BNF Rés. p. Yc 1377
1503	Manliis de Boscho, Iohannes Iacobus	Luminare maius [...]	120-[8] ff.	in-f° goth. à 2 col.	impr. par Jean Bachelier	B. XII, 13	BML Rés. 166 932
[1503]	Ovide	*Fastorum libri VI [...]*	[190] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 13 R. 307, 12	
[1503]	Ovide	*Heroidum epistolae [...]*	[189] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 13 R. 307, 12	
[1503]	Ovide	*Metamorphose on libri XV*	[210] ff	in-8°	ald. 1502	B. VII, 13 R. 307, 12	
[1503]	Prudence ; Prosper ; Jean Damascène [...]	*Prudentius. Prosper. Ioannus Damascenus [...]*	[210] ff.	in-8°	ald. 1501-2 partie des "Poetae Christiani"	B. VII, 8 R. 306, 5	BML Rés. B 509 502
[1503]	Valère Maxime	*Dictorum et factorum libri novem*	[211] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 14 R. 307, 14	BML Rés. B 508 939
[1504]	Horace	*Horatius*	[143] ff.	in-8°	ald. 1501, contr. corr.	B. VII, 8 R. 306, 4	
[1504]	Juvénal - Perse	*Iuvenalis. Persius*	[76] ff.	in-8°	ald. 1501, contref. corr.	B. VII, 7 R. 305, 2	
[1504]	Lucain	*Lucanus*	[139] ff.	in-8°	ald. 1502, contr. corr.	B. VII, 7 R. 306, 3	BML Rés. B 488 454
[1504]	Martial	*Martialis*	[191] ff.	in-8°	2 contr. corr. de l'ald. 1501	B.VII, 10 R. abs.	
[1504]	Valère Maxime	*Dictorum et factorum libri novem*	[223] ff.	in-8°	2nde contr., augm., de l'ald. 1502	B. VII, 14 R. 307, 15	BNF Rés. Z 12568
[1504]	Virgile	*Vergilius*	[227] ff.	in-8°	ald. 1501, contref. corr.	B. VII, 6 R. 305, 1	
[1504]	Xénophon	*[...] Opera. Paedia Cyri [...]*	[220] ff.	in-8°	copié sur éd. de Ph. Béroalde	B. VII, 17 R. 308, 20	BML Rés. 105 510 ; BNF Rés. J 2856 & Rés. J 2857
1504	Villeneuve, Arnauld de	Opera [...]	[14]-398 ff.	in-f° goth.	impr. par François Fradin	B. VII, 20 = XI, 99	BML Rés. Inc. 1045 ; BNF Rés. (T24 .7 & 7a)
1504	Salluste	*Salustius*	[115] ff.	in-8°	éd. sc. Balthazar Fidelis	B. VII, 20 R. 308, 22	

[1505]	Aristote ; Théophraste	*[...] Theodoro Gaza interprete [...]*	[12]-328 ; [16]-284 ; 212 ff.	in-8°	ald. 1504	B. VII, 15 R. 308, 19	BML Rés. B 509 401 [t. II] ; BNF Rés. 2246.1-3
[1506]	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibullus. Propertius*	[152] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 11 R. 307, 8	
[1506]	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibullus. Propertius*	[151] ff.	in-8°	copie de Ph. Giunta, 1503	B. VII, 11 R. abs.	BML Rés. B 508 815
[1506]	Juvénal ; Perse	*Iuvenalis. Persius*	[78] ff.	in-8°	réimpr. des 2 préc.	B. VII, 7 R. 305, 2	
[1506]	Ovide	*Fastorum libri VI [...]*	80,58,52 ff.	in-8°	2nde contr. de l'ald. 1502	B. VII, 14 R. 307, 13	BNF Rés. p.Yc 628 & Rés. p.Yc 536
[1506]	Ovide	*Heroidum epistolae [...]*	72-40, [1]-37, [1]-39 ff.	in-8°	2nde contr. de l'ald. 1502	B. VII, 13 R. 307, 13	BNF Rés. p.Yc 635
[1506]	Ovide	*Metamorphose on libri XV*	191-[18] ff.	in-8°	2nde contr. de l'ald. 1502	B. VII, 13 R. 307, 13	BNF Rés. p.Yc 634
[1506]	Philostrate	*De vita Apollonii Tyanei, a Philippo Beroaldo castigatus*	[214] ff.	in-8°	contr. de l'éd. de Béroalde à Bologne, 1501 et 1505, chez Benedetto Ettore Faelli	B. VII, 15 R. 307, 16	BML Rés. B 318 436 & Rés. B 508 814 ; BNF Rés. Vélins 2835
1508	César, Jules	*Commentarij recogniti per Philippum Beroaldum*	[3]-252-[40] ff.	in-8°	pas d'ald., contr. de l'éd. de Béroalde, chez B. Hectoris, 1504	B. VII, 22 R. 309, 25	BML Rés. B 509 925 ; BNF Rés. J 2297
1508	Cicéron	*Orationes*	412-[1] ff.	in-8°	pas d'ald.	B. VII, 24 R. 309, 28	
1508	Suétone	*De vita XII caesarum*	176 ff.	in-8°	éd. sc. Gaspar Argilensis ; pas d'ald. avant 1516	B. VII, 23 R. 307, 27	BNF Rés. J 2371
1508	Térence	*Terentius in sua metra restitutus*	[128] ff.	in-8°	contr. de Ph. Giunta, 1505	B. VII, 23	
1508	Valère Maxime	*Dictorum et factorum libri IX*	[6]-211-[1] ff.	in-8°	3ème contr. de l'ald. 1502	B. VII, 23 R. 309, 26	BML Rés. B 509 501
[1508]	Cicéron	*[Epistolae familiares]*	[268] ff.	in-8°	ald. 1502	B. VII, 17 R. 307, 11	BNF Rés. 2492-2493
[1508]	Cicéron	*[...] De Officiis libri III [...]*	[2]-2-225 ff.	in-8°	pas d'ald.	B. VII, 18 R. 309, 29	BNF Rés. Vélins 1839
[1508]	Euripide	*Hecuba et Iphigenia in Aulide [...]*	[80] ff.	in-8°	ald. 1507	B. VII, 22 R. 309, 27	
[1508]	Pétrarque	*Le cose vulgari*	195 ff.	in-8°	réimpr. de la contr. 1501	B. VII, 15 R. 308, 18	

1509	Villeneuve, Arnauld de	Opera [...]	[10]-317-[1] ff.	in-f° goth.	réimpr. par François Fradin	B. VII, 24 = XI, 101	BNF Rés. (T24 .8 & 8a)
[1510]	Cicéron	*[...] De officiis libri III [...]*	[1]-2-225-[2] ff.		réimpr. légèrement diff. de [1508]	B. VII, 18 R. 309, 29	
1510	Monte Calerio, Filippo da	Dominicale [...]	[236]-[104] ff.	in-4° goth.	impr. par Jean Clein	B. XII, 281	
1510	Pline l'Ancien	*Historia naturalis [...]*	[28]-438 & [16]-680 ff.	in-8°, 2 t.	pas d'ald. ; éd. sc. Alexandre Benedictus	B. VII, 24 R. 310, 34	BML Rés. 317 298 ; BNF Rés. S 902-903
[1511]	Tite-Live	*Historici dechades*	46-310, 296, 231 ff.	in-8°, 3 t.	pas une contr., ald. en 1518-1520	B. VII, 18	
1512	César, Jules	*Commentarij recogniti per Philippum Beroaldum*	[3]-220-[35] ff.	in-8°	réimpr. de l'éd. 1508	B. VII, 25 R. 312, 39	BNF Rés. J 2298
1512	Valère Maxime	*[...]Dictorum et factorum memorabilium libri novem*	192 ff.	in-8°	4ème contr. de l'ald. 1508	B., VII, 25 R. 312, 40	
[1514]	Pontano, Giovanni Gioviano	*Opera*	254 ff.	in-8°	ald. 1513	B. VII, 19 R. abs.	
1515	Monte Calerio, Philippe de, frère	Dominicale [...]	[232], [108] ff.	in-8° goth. à 2 col.	impr. par Jacques Myt	B. VII, 26	
[1516]	Salluste	*Salustius*	[116] ff.	in-8°		B. VII, 21 R. 308, 23	

Luxembourg de Gabiano

1519	César, Jules	*Commentaria*		in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 163 R. 315, 54	BML Rés. B 509 677 ; BNF Rés. J 2301
1520	Villeneuve, Arnaud de	[...]Opera [...]	[10]-318 ff.	in-4° goth. à 2 col.	Guill. Huyon	B. VII, 164	
1520	Suétone	*[...] Vita duodecim caesarum [...]*	178-[6] ff.	in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 164 R. 315, 55	BML Rés. B 508 437 & Rés. 321 761 & Rés. 374 224
1521	Juvénal ; Perse	*[...] Satyrae [...]*	72 ff.	in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 166 R. 315, 57	
1521	Lucain	*[...]Poema [...]*	128-[3-1 bl.]	in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 166 R. 315, 58	
1521	Virgile	*[...] Poemata [...]*	206-[2 bl.]	in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 166 R. 315, 56	
1522	Térence	*Terentius noviter impressus*	145-[1] ff.	in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 167 R. 316, 61	

1522	Vitruve	*[...]De architectura libri X*	195-[15]-22 ff.	in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 167 R. 315, 59	BML Rés. 357 549 ; BNF Rés. V 2263
1522	Végèce	*[...]De re militari*	8-135-[1 bl.] ff.	in-8°	Guill. Huyon	B. VII, 166 R. 316, 60	BNF Rés. R 24732

3.3. Tableau de la production de Barthélemy Trot

1506	Maino, Jason de	Solennis interpretatio in nodosum inst. ti. de actionnibus	98 ff.	in-f° goth. à 2 col.	impr. par Jannot Deschamps	B. VIII, 419 = XII, 18	
1507	Marsiglio da Sancta Sofia	Tractatus de febribus	[4]-208 ff.	in-8° goth.	impr. par François Fradin	B. XI, 101 = VIII, 419	
1508	Avicenne	Flores Auicenne	[2]-166 ff.	in-8° goth.	impr. par Claude Davost	B. abs.	
1509 ♣	Bertucci, Niccolo	[...]Collectorium totius fere medicine [...]	[4]-254 ff.	in-4° goth. à 2 col.	impr. par Claude Davost	B. VIII, 419	
[1510 ?]	Horace	*Q. Horatii Flacii Poemata omnia [...] Annotationes Aldi Manutii [...]*	[8]-190 ff.	in-8°	ald. 1501	conjecture de Gültlingen, II, 105, à partir d'une éd. conservée à la British Libr. (11285. b.2.)	
1510 ♣	Justin	*Historia ex Trogo Pompeio [...]*	[200] ff.	in-8°	pas d'ald.	B.VIII, 420 R. 310, 33	BML Rés. B 488 464
1510 ♣	Quintilien	*Quintilianus*	[378] ff.	in-8°	pas d'ald. ; éd. sc. Geoffroy Tory	B. VIII, 420 R. 310, 32	
1510 ♣	Salluste	*De coniuratione Catilinae [...]*	[8]-279 ff.	in-8°	ald. 1509	B. VIII, 420 R. 310, 31	
1511 ♣	Horace	*Poemata [...]*	[22]-[2 bl]-310 ff.	in-8°	sur ald. 1509, par Simon Charpentier	B. VIII, 421 R. 311, 36	
[1511 ?]♣	Virgile	*[...] Opera Vergiliana [...]*	[304] ff.	in-8°	ald. 1505 et giunt. 1510	B. VIII, 418 R. abs.	BML Rés. 811 033
1511 ♣	Xénophon	*Opera [...]*	[218] ff.	in-8°	réimpr. de la contr. de Gabiano sur Béroalde, [1504]	B. VIII, 421 R. 311, 37	
1512	Aulu-Gelle	*Noctium Atticarum libri XX*	[10]-286 ff.	in-8°	pas d'ald. av. 1515 ; faite sur Béroalde	B. VIII, 422 R. 312, 41	BNF Rés. Z 2047
1512 ♣	Bertucci, Niccolo	[...]Collectorium totius fere medicine [...]	[4]-254 ff.	in-4° goth.	impr. par Cl. Davost	B. VIII, 424	
1512 ♣	Cicéron ψ	Rhetoricorum ad D. Herennium libri quattuor	[144] ff.	in-8°	pas d'ald.	B. VIII, 417 R. 309, 30	

1512	Dioscoride	[...] Virtutum simplicium medicinarum [...]	[16]-120-[3] ff.	in-4° goth. à 2 col.	impr. par Gilbert de Villiers	B, VIII, 422 = XII, 407	
[1512]♣	Juvénal - Perse	*Juvenalis. Persius*	[78] ff.	in-8°	réimpr. de la contr. de [1502]	B. VIII, 417 R. abs.	
[1512]♣	Lucain	*Lucanus*	[140] ff.	in-8°	réimpr. de la contr. de [1502]	B. VIII, 417 R. abs.	
1512 ♣	Martial	*Martialis*	[192] ff.	in-8°	réimpr. de la contr. de [1502]	B. VIII, 424 R. 312, 38	BML Rés. B 488 455 ; BNF Rés. p Yc 851
1512 ♣		Modus legêdi abbreviaturas in utroq. jure [...]	102-[2] ff.	in-8° goth.		B. VIII, 424	
1512 ♣		Rubrice perfecte iuris civilis & canonici	[40] ff.	in-8° goth.		B. VIII, 424	
1513 ♣	Plaute	*[...]Comoedie XX Varroniane [...]*	[336] ff.	in-8°	pas d'ald. ; éd. sc. : Simon Charpentier	B. VIII, 425 R. 312, 43	BNF Rés. p. Yc 228
[1513 ?] & 1514	Silius Italicus	*Silii Italici opus de secundo Bello Punico*	[196] ff.	in-8°	éd. donnée par Damiano Benessa ; éd. giuntine en 1515	B. VIII, 425-6 ; R. (2) 313, 44	(2) : BNF Yc 7087
159 [sic] [1511 ?]♣	Virgile	*Opera vergiliana*	[304] ff.	in-8°	ald. 1505 ; giuntine 1510	B. VIII, 419 R. 310, 35	
1514	Avicenne	Flores Avicenne collecti super quinque canonibus quos edidit in medicina		in-8°	impr. pour Gilbert de Villiers	B. VIII, 425 = XII, 407	
1514	Gazio, Antonio	Florida Corona [...]	[8]-159-[1 bl.] ff.	in-4 goth. à 2 col.	impr. par Gilbert de Villiers	B. VIII, 426 = XII, 408	
1514 ♣	Pontano, Giovanni-Gioviano	*Opera [...]*	[356] ff.	in-8°	pas d'ald. de ces titres	B. VIII, 426 R. 313, 45	BML Rés. 380 049 ; BNF Rés. Z 2724
1515 ♣	Articella	Articella [...]	363 ff.	in-8° goth.	impr. par Jean de la Place	B. VIII, 427	BML Rés. 317 477
1515 ♣	Cicéron	*Orationes M. T. C. [...]*	[8]-430-[1] ff.	in-8°	contr. de l'éd. de Ph. Giunta, 1515	B. VIII, 430 R. 313, 48	
1515	Isaac, Judaeus	[...]Omnia opera ysaac [...]	225 & 210-[14] ff.	in-f° goth. à 4 col.	impr. par Jean de la Place	B. VIII, 429	BNF T 24 3
1515	Juvénal ; Perse	*Juvenalis. Persius*	[73- 1 bl.] ff.	in-8°	réimpr . des contr. précédentes	B. VIII, 430 R. 313, 47	

1515	Petrus, Lusitanus	Commentarius in Isaacum de dictis universalibus et particularibus et eiusdem de urinis		in-f°		B. VIII, 430	
1515	Pontano, Giovanni-Gioviano	*[...] amorum libri II [...]*	171 ff.	in-8°	pas d'éd. aldine de ces titres	Gültlingen, II, 109 ; B. abs. ; R. : abs.	
1516	Gazio, Antonio	Florida corona [...]	[6]-120 ff.	in-4° goth. à 2 col.	impr. par Simon Bevilacqua		
1516	Place, Jean de la	[...]Super tribus libris codices commentaria [...]	138-[18] ff.	in-f. goth. à 2 col.	impr. par Jacques Myt	B. VIII, 430	
1516	Place, Jean de la	Commentaria in quattuor libros institutionum	127-[1] ff.	in-f. goth. à 2 col.	impr. par Jacques Myt	B. : abs.	BML Rés. B 488 460
1516	Place, Jean de la	Regimen sanitatis Salerni	44-[4] ff.	in-4° goth.	impr. par Jacques Myt	B. VIII, 431	
1517	Mayno de Mayneri	Regimen sanitatis	101-[3] ff.	in-4° goth. à lg lignes	impr. par Jacques Myt	B. VIII, 431	
1518	Bertucci, Niccolo, Bononiensis	[...]Collectorium totius fere medicine [...]	[4]-228 ff.	in-4° goth. à 2 col.	impr. par Jacques Myt	B. VIII, 434	BNF T (24) 5
1518	Caccialupis, Johannes Baptista de	Vocabularius [...] iuris tam civilisque canonici [...]	[204] ff.	in-8° goth. à 2 col. & à lg lignes		B. VIII, 434	
1518	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus Tibullus Propertius [...]*	[152] ff.	in-8°	réimpr. des contref. de l'éd. de 1502	B. VIII, 432 ; R. 313, 49	BML Rés. B. 508 816 BNF Rés. Yc 380 & Rés. Yc 381
1518	Horace	*Q. Horatij Flacci poemata [...]*	[16]-154 ff.	in-8°	ald 1511 et giunt. 1514 (préf. & lim.) qui avait prof. de la lyonn. de 1511 B. facsim de p. de t.	B. VIII, 432 ; R. 313, 52	
1518, 26 nov.	Martial	*[...] Epigram. lib. xiiii [...]*	[184] ff.	in-8°	impr. par Jacques Myt	B. VIII, 436 R. 26 oct 1518.	BML Rés. B 509 804
1518 ♣	Quintilien	*[...] Oratoriarum institutionum [...]*	[4]-317 - [1 bl.] ff.	in-8°	ald. 1510 ; B. facsim de p. de t.	B. VIII, 433 ; R. 313, 51	
1519	Ferrarius, Johannes Mattaeus	Pratica D. Magistri Ioannis matthei [...]	[4]-376 ff.	in-f° goth. à 2 col.	impr. par Jean Marion	B. VIII, 435	

1519	Lucien	*Opera Luciani philosophi [...]*	125-[3] ff.	in-8°	pas une contref. ; impr. par Guillaume Huyon, avec capit. de Blanchard en 1527	B. VIII, 434 R. 314, 53 non vu par B.	BML Rés. B 496 203 (2)
[1520] ?	Alkabitius	Astronomie iudiciarie principia			impr. par Guillaume Huyon		
1519 ♣	Mela, Pomponius	*Pomponius Mela. Iulius Solinus [...]*	[235-1 bl.] ff.	in-8°	ald. 1518	B. VIII, 435 R. 308, 21	B. "Lyon, Jésuites"
[1520] ?	Justin	*Troci Pompei externae historiae [...]*	204 ff.	in-8°	contref. d'une aldine ?	B. abs. ; R. abs. vér.	
1522	Martial	*[...] Epigram. lib. xiiii [...]*	[184] ff.	in-8°	B. facsim de p. de t. impr. par Jacques Myt	B. VIII, 437 R. 314, 50	BML Rés. B 509 804 et Rés. B 488 456
1525 ♣	Juvénal ; Perse	*Juuenalis Persius*	88 ff.	in-8°	ald. 15, + vie de J. et arguments de Ant. Mancinelli.	B.VIII, 438 R. : 316, 62	
1525	Almenar, Joannes	Libelli duo de morbo gallico		in-8 goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 438	
1528	Juvénal ; Perse	*Juvenalis. Persius*		in-8° ital.	impr. par A. Blanchard	B. V, 102 ; R. abs.	
1528		Pilularium omnibus medicis [...]	73-[3] ff.	in-8° goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 438	
1529, ♣ noire	Galien	*[...] Definitiônes medice [...]*	32 ff.	in-8°	impr. par A. Blanchard	B., VIII, 439	
1529	Gerson, Jean	[...] libri quatuor [...]	61-[3] ff.	in-8° goth. à 2 col.	impr. par A. Blanchard	B., VIII, 439	
1529	Almenar, Joannes	Libelli duo de morbo gallico	40 ff.	in-8° goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 440	
1529	Hock, Wendelin	Mentagra [...]	65-[3] ff.	in-8° goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 440	BNF (Td 43) 9 A
1530	Jean XXI	Thesaurus pauperum [...]	56 ff.	in-16° goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 440	BNF (Td 43) 9 A [sic de B.]
1531	Mundinus	Anatomia Mundini	39-[1 bl.] ff.	in-8° goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 440	
1529	Hock, Wendelin	Mentagra [...]	65-[3] ff.	in-16° goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 441	BNF (Td 43) 9 B
1532	Curtius, Matthaeus	[...] quaestio de pleuritide		in-8°	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 441	
1534	Massa, Nicolai	[...] Liber de morbo Neapolitano	86-[2] ff.	in-8° goth.	impr. par A. Blanchard	B. VIII, 441	BNF Rés. (Td 43) 13

3. 4. Les autres contrefacteurs des éditions aldines

Au terme de notre analyse descriptive des contrefaçons lyonnaises et de leurs auteurs, et avant que d'en dégager les conclusions, il importe de remarquer que la réputation de celles-ci attira l'attention d'autres imprimeurs, moins délicats encore, qui en d'autres lieux plus proches de la source se livrèrent à la "contrefaçon", de façon certes plus modeste mais qui relève de cette intention que nous nous efforcerons de dégager. La liste de quinze titres que donne Renouard, imputables pour une majeure partie à des italiens, ne concerne cependant que des éditions faites après la mort d'Alde, et la caducité de ses privilèges. Elles ne sont donc pas au sens strict des contrefaçons, qui supposent d'enfreindre la légalité, quand bien même l'intention frauduleuse peut y être manifeste.

Les frères Johannes et Gregorius de Gregorii, originaires de Forli, sont selon lui responsables d'au moins quatre éditions faites en italique et en petit format. Ceux-ci ont été dès les années 1480 à Venise des imprimeurs extrêmement actifs, publiant des textes classiques avant de se consacrer au droit, sans négliger le public universitaire avec des traductions latines d'Aristote par exemple ; associés jusqu'à 1517, Gregorio poursuivant l'activité de l'imprimerie par après, ils éditèrent plus de cent oeuvres dont le premier texte imprimé avec des caractères arabes, l'*Horologium breve*, en 1514. A partir de 1517 et jusqu'à 1528, ils publièrent une série d'éditions *in-octavo*, la plupart sous leurs noms mais quelques-uns, relevés ici, sans nom ni date, dans l'intention de passer pour des aldines dont étaient reproduits les textes et les préfaces ou tout au moins de profiter de leur succès. Cette entreprise, de bien moindre ampleur que celle des "contrefacteurs" lyonnais, ne dut cependant guère affecter la famille d'Alde et Andrea Torresani son successeur, qui dans le même temps reprenait sa marque pour tenter de perpétuer la renommée de son associé.

Alexandre Paganino, qui signe une édition de Dante à une date inconnue, qui reproduirait celle de 1502, est un personnage attachant qui paraît s'être fixé pour but d'imiter en tous points Alde, sans jamais pourtant atteindre son éclat. Son père Paganino Paganinis, originaire de Brescia, imprima à Venise dès 1487, publiant des ouvrages aussi renommés que le *De divina proportione* de Luca Pacioli (1494), dont les illustrations sont attribuées à Leonard de Vinci, ou l'*Euclide* latin. Il s'associa avec son fils en 1509, lequel possédait sa propre imprimerie depuis les dernières années du siècle, et publièrent ensemble en 1518 la première oeuvre imprimée en caractères arabes, le Coran, qui devait être détruit par ordre de Léon X. En 1519 Alexandre Paganino quitta Venise pour Tusculano, où il continua d'éditer plusieurs collections d'auteurs classiques latins et vulgaires en petits formats originaux (jusqu'à l'*in-32°*), commencées en 1515, dans un caractère tenant du moyen terme entre le romain et l'italique[12], qu'il aurait gravé lui-même avant l'invention de Francesco Griffo.

Les contrefaçons attribuées aux Giunti relèvent par contre de la fraude délibérée et ne seraient pas les premières de cette famille puissante, à la tête d'un des premiers établissements de librairie et d'imprimerie du temps, dont les membres à partir de Florence et de Venise se

[12] Voir Illustrations, reproduction n° 19

répandaient dans l'Europe entière, imprimant à Lyon, Madrid, Salamanque, Burgos. Leur production, plus ample, plus illustrée et globalement à moindre prix, suivait celle d'Alde et rivalisait avec elle. Longtemps suspectés d'être à l'origine directe des contrefaçons lyonnaises, qu'ils auraient commandés à Trot, dont le lys était très semblable à leur propre marque typographique, on fait aujourd'hui justice de cette accusation, mais on ne peut s'empêcher de remarquer que le réseau de librairie qu'ils avaient mis en place offrait de singulières possibilités de répandre ces éditions. En 1516, leur reproduction, erronée, de la marque typographique d'Alde au premier titre signalé ici suscita la vive réponse de François d'Asola, responsable de l'entreprise aldine après la mort de son inspirateur, placée à la préface du Tite-Live de 1518. Cet avis ne les empêcha pas de reproduire l'ancre, augmentée du nom d'Alde et de la date (1515) de l'édition originale, l'année suivante avec le *Libri amatorii* d'Ovide, et de continuer de publier des auteurs et des titres dans les formes répandues par les éditions aldines.

Cette contrefaçon de l'ancre allait se retrouver par la suite, mais bientôt avec la perte de sens de la marque typographique son emploi serait dénué de toute valeur frauduleuse. Outre l'édition suisse citée ici, Renouard relève (p. 414 des *Annales*) une édition de Jehan Chandenay à Avignon, *c.* 1530, pièce de vers de 16 ff. *in-8°*, en caractères gothiques intitulée *Le songe de la Pucelle*, qui porte l'ancre aldine.

Renouard indique enfin un volume dont il a eu tardivement connaissance, un rare Virgile *in-octavo* fait dans les caractères italiques que Francesco Griffo avait gravé pour Girolamo Soncino, de Fano, dès 1502 après qu'il se soit séparé d'Alde Manuce. Son exemplaire étant incomplet, il ne sait s'il faut le ranger ou non parmi les contrefaçons, ce dont il doute étant donné l'animosité exprimée par Soncino à l'égard d'Alde à la préface du Pétrarque du 7 juillet 1503, qu'il accuse de profiter indûment des inventions du graveur.

[1517]	Térence	*Terentii Comoediae*	[frères Gregorii]	ald.1517		
[s.d.]	Dante Alighieri	Le terze Rime de Dante con sito, et forma de lo Inferno		ald. 1515	copie de la préf. d'Alde et des gr. sur b.	au t. : "Novamente in restampito", vieux patois vénitien
[s.d.]	Dante Alighieri	*Dante col sito, et forma dell'Inferno*	Alessandro Paganini	à la rigueur pas une contref.	copie des gr.sur b., pas de la préf. ; texte?	à Toulouse, mention ms : "cette édition est une copie de celle des Aldes, Venise 1502"
[s.d.]	Pontano, Giovanni Gioviano	[...] Opera poetica		ald. 1513 & 1518	copie même des fautes typ.	
[s.d.]	Cicéron	*[...]De Officiis*	[Gregorii]	ald. 1517 ou 1519		

[s.d.]	Horace	*[...] Poemata omnia*	[Gregorii]	ald. 1519	éd. des plus négligées	
[s.d.]	Salluste	*Sallustius [...]*		ald.1521		
[s.d.]	Justin	*Trogi Pompei externae Historiae [...]*		ald. 1522	copie de l'ald. et de sa préf.	
[s.d.]	Pétrarque	*Il Petrarca*	[Gregorii]	ald. 1521	2 mêmes éd. datées 1526 & 1536 et signées des Gregorii, et un in-12° de 1523	
1515 [pour 1519]	Ovide	*[...] Libri Amatorii*	héritiers de Ph.Giunti	ald. 1515	sur certains ex., copie du titre, souscr., date, et ancre, mais gravée à rebours	
1516 & 1519	Manuce, Alde	[...] Institutionum grammaticorum	[Philippe Giunti & héritiers de Ph. Giunti]	ald. 1514	ancre ; dans l'éd. de 1519, ajout d'un opuscule d'Erasme	in-4°
[entre 1537 et 1545]	Strozzi, Tito Vespasiano ; Strozzi, Ercole	Strozzi Poetae Pater et Filius	[Barthélemy Whestemer, de Bâle]		ancre	marque typ. de Westhemer : dauphin autour d'une flèche empennée
[1516]		Epistole obscurorum virorûm [...]	suisses ou allemands	plaisanteries contre les théologiens	colophon burlesque au nom d'Aldi Minutij	3 éd. de brochures en in-4° goth.
[1503]	Virgile		Girolamo Soncino		italique de Francesco Griffo, gravée pour Soncino	

[s.d.]	Interiani, Giorgio	La Vita & Sito de Zichi [...]	[Barthélemy Trot ?]	ald. 1502	copie littérale en mêmes petits caractères gothiques que le *Flores Avicennae* de Trot, 1514	R., p. 36
1503	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullius, Propertius, Tibullus*	Philippe Giunti	ald. 1502	copie ligne à ligne et légers remaniements	Lowry, p. 166 ; R., p. XXXIV, ne mentionne pas la contrefaçon
1503	Horace	*Horatius*	Philippe Giunti	ald. 1501	copie ligne à ligne et légers remaniements	Lowry, p. 167 ; R., p. XXXIV, ne mentionne pas la contrefaçon

1503	Firmicus	Astronomici veteres	Rhegii Lingorbadiae expensis & labore Francisci Mazalis calchographi	partie latine des Asronomici veteres de l'ald. 1499		R., p. 20
1504	Pétrarque	*Le cose volgari di Messer Francesco Petrarcha*	Philippe Giunti	ald. 1501	copie ligne à ligne et légers remaniements	Lowry, p. 167 ; R., p. XXXIV, ne mentionne pas la contrefaçon
1504	Virgile	*Eclogae Vergilii. Calphurnii [...]*	Philippe Giunti	ald. 1501	copie ligne à ligne et légers remaniements	Lowry, p. 167 ; R. p. XXXIV, ne mentionne pas la contrefaçon
1505	Bembo, Pietro	*Gli Asolani di Messer Pietro Bembo*	Philippe Giunti	ald. 1505	copie ligne à ligne et légers remaniements	Lowry, p. 167 ; R., p. XXXIV, mentionnant la contrefaçon
1506	Dante Alighieri	*Le terze rime*	Balthazar de Gabiano	ald. 1502	réimpr. de la contr. de [1502] selon B.	B., VII, 11. Peut-être l'ex. de la New York Public L., différent de la description de B. selon Gültlingen, I, 64
1507	Hésiode	[Les travaux et les jours]	Gilles de Gourmont	ald. 1495	Paris, grec	Lowry, p. 289
[1510 ?]	Horace	*Q. Horatii Flacii Poemata omnia [...] Annotationes Aldi Manutii [...]*	Barthélemy Trot ?	ald. 1501	conjecture de Gültlingen à partir d'une éd. conservée à la British Libr. (11285. b.2.)	Gültlingen, II, 105
[1511?]♣	Virgile	*[...] Opera Vergiliana [...]*	Barthélemy Trot	ald. 1505 et giunt. 1510	version s.d. de l'éd. de [159], R. 35	B. VIII, 418
1511	Pline	Plinii Epistolae	in aedibus Egidii Gourmont & Hemonis Le Febure	ald. 1508	Paris, lettres rondes	R., p. 311
1512	Crastone	[Lexicon]	Aléandre, Tissard et Gourmont	ald. 1497	Paris, grec et latin ; éd. augm. par J. Aléandre, mais reproduisant pour l'essentiel l'aldine	Lowry, p. 290
[1512]♣	Juvénal - Perse	*Juvenalis. Persius*	Barthélemy Trot	réimpr. de la contr. de [1502]		B. VIII, 417
[1512]♣	Lucain	*Lucanus*	Barthélemy Trot	réimpr. de la contr. de [1502]		B. VIII, 417

[1515]	Pontano, Giovanni Gioviano	*Pontani Opera Uranie [...]*	Balthazar de Gabiano ?	contr. de l'ald. 1513		B. VII, 19 ; Gültlingen, II, 109 & I, 70 : même cote à la Br. Libr. : (11405. aa. 46/1) [sic]
1518	Euripide	*Hecuba et Iphigenia*	héritiers de Ph. Giunti	ald. 1507	copie de l'ald. 1507	R., p. XLIII
1519	Valère Maxime	[...] actorum & factorum memorabiliû [...]	Jacques Mareschal pour Simon Vincent	ald. 1502	réimpr. de la contr. de 1513	Gültlingen, II, 211 ; B. abs.
1519	Lucien	*Luciani Opuscula*	héritiers de Ph. Giunti	ald. 1516	copie de l'ald. 1516, augm. de *Th. Mori Utopia*	R., p. XLIV
1521	Cicéron	*M.T. Ciceronis Orationes*	héritiers de Ph. Giunti	ald. 1519	3 vol. faits sur l'ald. 1519	R., p. XLVI
1522	Perotti, Nicolao	Cornucopiae	Alessandro Paganini	ald. 1499	réimpr. in-4°, sans les préf.	R., p. 20
1522	Tite-Live ; Polybe ; Florus	*Titus Livius cum Polybio, latine, et Floro*	héritiers de Ph. Giunti	4 vol. copiés sur ald. 1518-19-20-21		R., p. XLVII
1525 & 1532	Cicéron	*Ciceronis orationes*	Simon de Colines	3 vol. copiés sur l'ald. 1518-1519	réimpr. en 1532	Ph. Renouard, *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*
1525	Sophocle	Sophoclis tragoediae septem	Simon de Colines	ald. 1502	textes de l'éd. princeps d'Alde	Ph. Renouard, *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*
1528 & 1529 & 1531	Castiglione, Baldassare	Il libro del Cortegiano del Conte Baldesar Castiglione	héritiers de Ph. Giunta	ald. 1528	f° copié sur l'ald. 1528, avec la même préf. ; 2 réimpr.	R., p. LI
1529	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibullus. Propertius*	Simon de Colines	ald. 1502	textes de l'éd. de 1502	Ph. Renouard, *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*
1529	Stace	*Statii Sylvarum Libri V [...]*	Simon de Colines	ald. 1502		Ph. Renouard, *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*
1530	Strozzi, Tito Vespasiano ; Strozzi, Ercole	Strozii Poetae Pater et Filius	Simon de Colines	ald. 1513	caractères romains	R., p. 65 & Ph. Renouard, *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*

Les "contrefaçons" recensées ici témoignent de l'expansion du phénomène mais aussi de ses nuances. Celles des Giunti, présentées comme des éditions nouvelles de Benedictus Philologus, firent l'objet d'un procès sur lequel nous reviendrons plus avant dans notre chapitre consacré aux privilèges. Outre les réimpressions ignorées de Renouard, les autres

ouvrages se situent souvent à cette limite où l'infraction n'est pas vérifiable et où l'intention ne peut être non plus déclarée délibérément frauduleuse, si l'on considère l'absence de notion de propriété littéraire et l'honneur dans lequel on tenait encore la citation, hérité du temps du manuscrit. Les premières "contrefaçons" parisiennes, sur lesquelles nous reviendrons aussi, sont faites à l'instigation de Jérôme Aléandre, humaniste et professeur de premier plan qui travailla pour Alde puis se rendit en 1508 à Paris ; il fut là à l'origine du développement de l'hellénisme français, s'associant avec le professeur et bailleur de fonds François Tissard et Gilles de Gourmont, imprimeur, pour créer la première typographie grecque de France et publier des oeuvres ouvertement démarquées de la production d'Alde. Quant aux éditions de Simon de Colines qui reproduisent certains textes des éditions aldines, elles font partie d'une production humaniste considérable, qui ne dédaigne pas de recourir à l'autorité d'Alde et de poursuivre les pratiques en vigueur dans son atelier ; Simon de Colines, comme quelques autres à partir des années 1530, rassembla autour de lui les plus éminents philologues français et de façon tout à fait délibérée propagea les idéaux humanistes.

3.5. Tableau des éditions d'Alde Manuce

Nous présentons cette recension chronologique des auteurs publiés, établie d'après Renouard, Orlandi et Lowry, en indiquant dans la septième colonne l'histoire bibliographique des textes, dans la huitième leurs éditeurs scientifiques (dans la mesure où l'établissement, souvent collégial, des textes, permet d'avancer le nom de leur responsable), et dans la neuvième une indication de matière reprise de la classification dite "Parguez-Brunet", selon l'édition complétée par Elizabeth Coulouma.

[1494] ? ill.	Musée	Musaei opusculum de Herone et Leandro [...]	[10-12] ff.	in-4°	grec et latin	princeps	version latine de Marco Musuro	Poètes grecs anciens. 432 C
[1494] ?		Galaeomyomachia	[10] ff.	in-4°	grec			Théatre grec ancien. 442
1495 t.lg	Lascaris, Constantin	[...] Erotemata cum interpretatione latina [...]	166 ff.	in-4°	grec ; latin	2 éd. in-f° à Milan, 1476 , Demetrius, & 1480, Bonus Accursius, trad. de Jean Crastone ; privilège	Manuce, reprenant la trad. de Crastone, sans profiter du ms autogr. communiqué par P. Bembo	Grammaire grecque, traités généraux. 412 C 2
1495 t. lg	Gaza, Théodore	[grec] Introductiae grâmatices [...] Apollonii grâmatici de constructione [...]. Herodianus de numeris	198 ff.	in-f°	grec	princeps	Gaza, Théodore ?	Grammaire grecque, traités spéciaux. 412 C 3

1495 t.lg	Théocrite ; Caton ; Théognis [...]	[grec] Theocriti Eclogae triginta Catonis Romani sententiae paeraeneticae [...]	[140] ff.	in-f°	grec	princeps de la plupart des textes	Manuce et collaborateurs	Collection de poètes grecs. 432 C
1495	Bembo, Pietro	De Aetna ad Angelum Chabrielem Liber	[30] ff.	in-4°	latin	originale	Augurello, Giov. Aur.	Poésie italienne. 435 A C
1495 t. crt	Aristote	[grec] Organon Aristotelis [...]	[234] ff.	in-f°	grec	priv. ; princeps pour nombre de textes des 5 vol.	éd. collective : Manuce ; Bondinus ; Barbaro, Ermolao ;	Philosophes anciens. 312 A
1496 t. lg	Aelius Dionysius ; Eustathe ; Hérodianus ; ...	[grec] Thesaurus Cornucopiae & Horti Adonidis	270 ff. ch.	in-f°	grec	originale ?	Manuce ; Camers ; Antenoreus ; Politien ; Bolzanio	Langues anciennes ; traités généraux. 412 C 2
[1496]	Benedetti, Alessandro	Diaria de bello Carolino	[68] ff.	in-4°	latin	originale		Polygraphes moderne. 483
1497	Aristote	[grec] Aristotelis Operis volumen secundum [...]	[32]-268 ff. ch	in-f°	grec	priv.	Cavalli, Francesco ;	Philosophes anciens. 312 A
1497	Aristote	[grec] [...] volumen tertium [...]	457-[9] ff.	in-f°	grec	priv.	Linacre ; Musuro, Marco	Philosophes anciens. 312 A
1497	Aristote	[grec] [...] volumen quartum [...]	517 ff. ch. sép.	in-f°	grec	priv.	Apostolis, Aristobulus ;	Philosophes anciens. 312 A
1497 t. crt	Bolzanio, Urbano Valeriano	Institutiones graecae Grammatices [...]	[212-2] ff.	in-4°	latin	originale	Manuce, Bolzanio	Grammaire grecque. 412 C 2
1497 t. lg	Jamblique ; Proclus ; Porphyre	[...] Iamblichus de mysteriis Aegyptiorum. Proclus in Platonicum alcibiadem [...]	[184] ff.	in-f°	latin	priv.	Manuce et Ficin, Marsile	Philosophes anciens. 312 A
1497 t. lg		Dictionarium graecum [...] cum interpretatione latina [...]	[243] ff.	in-f°	grec ; latin	originale	Crastone, Jean et Manuce	Langue grecque ancienne, dictionnaires. 412 C 4
1497 t. crt	Maioli, Lorenzo	Epiphyllides i. Botryuncili & Racemuli in dialecticis	[54] ff.	in-4°	latin			Rhéteurs grecs. 4212
1497		De côversione propositionû cuiuscûq. [...]	[72] ff.	in-4°	latin			Rhéteurs grecs. 4212
1497		Quaestio Averrois in librum priorum traducta per Heliam Hebraeum	[32] ff.	in-4°	latin			Philosophes du Moyen Age 312 B
1497 t. crt	Maioli, Lorenzo	De gradibus Medicinarum	[55] ff.	in-4°	latin	originale		Philosophie médicale. 340 B

[1497 ?]	Leoniceno, Nicolao Vincentino	[...] de Tiro, seu Vipera, ad [...] medicum Alexandrum Agathimerum venetum epistola	[8] ff.	in-4°	latin			Littérature médicale. 340 B
1497 t. crt	Leoniceno, Nicolao Vincentino	Libellus de Epidemia quam vulgo morbum Gallicum vocant [...]	[29] ff.	in-4°	latin	originale ; priv.		Maladies vénériennes. 345 F 3
1497 t. lg		Horae beatiss. Virginis [...]	112 ff.	in-16°	grec	priv.		Offices grecs. 122 B
[1498]		Psalterium	[150] ff.	in-4°	grec			Offices grecs. 122 B
1498	Aristote	[grec] Aristotelis quintum & ultimum volumen	316-[1] ff.	in-f°	grec	princeps		Philosophes anciens. 312 A
1498	Aristophane	[grec] Aristophanis Comoediae novem [...]	[8-339] ff.	in-f°	grec		Musuro, Marco	Théatre grec ancien. 442
1498	Politien, Ange	Omnia Opera [...]	[452] ff.	in-f°	latin	plus complète que l'impr. de 1478 [s.l.] & de Florence en 1499	texte établi par Pietro Ricci, Florence, pour Franciscus de Benedictis, mort en 1497 au moment d'imprimer ; Manuce le reprend et l'augmente	Polygraphes modernes écrivant en latin. 483
1498		[Catalogue des éd. d'Alde Manuce] I	[1] f.	in-f°	latin ; grec			
1498	Reuchlin	Ad Alexandrum Sextum [...]	[12] ff.	in-4°	latin	originale		Politique, écrits polémiques. 317 A
1499 t. crt	Synesius ; Démosthène ; Platon ; ...	[grec] Epistolarum graecarum Collectio	[266-137] ff.	in-4°	grec	privilège	Musuro, Marco	Epistolaires grecs. 471
1499	Perotti, Nicolao	Cornucopiae, sive linguae latinae commentarii [...]	30 ff.-642 pp.	in-f°	latin	9 éd. depuis 1489, mais "originale"		Langue latine ; étymologie générale. 412 E 3
1499 t. lg, ill.	Firmicus ; Manilius, Aratus ; Proclus	Astronomicorum [...]	[6-376] ff.	in-f°	latin et grec	1ère éd. à Venise, Hyginius, 1488, dont l'ald. copie les gr. sur b.	*Aratus* par Germanicus (?); *Proclus* par Thomas de Linacre	Philosophes anciens. 312 A

1499 t. lg	Dioscoride ; Nicandre	[grec] Pedacii Dioscoridis Anazarbei de materia medica [...]	[183] ff.	in-f°	grec	princeps		Littérature médicale. 340 B
1499	Amaseo, Jérôme	[...] Amasei [...] poema [...]	12 ff.	in-4°	latin	originale		Poètes italiens. 435 A
1499 t. lg, ill.	Colonna, Francesco	Hypnerotomachia Polophili [...]	[234] ff.	in-f°	latin vernaculaire	originale		
1500 t. crt	Lucrèce	T. Lucretii Cari, libri sex nuper emendati	[6-101] ff.	in-4°	latin	4è éd.	Avancio ; Manuce	Philosophes anciens. 312 A
1500 t. lg, 1 gr.b.	Sienne, Catherine de	Epistole devotissime [...]	[10]-414 ff.	in-f°	italien	2 éd. entre 1490 et 1500 ; priv. ; co-édition avec Margherita Ugleimer	collectées et augm. par fra Bartolomeo da Alzano	Théologie mystique italienne. 155 B 3
[1501]		[Essai d'une Bible polyglotte]	[1] f. à 3 col.	in-f°	latin, grec, hébreu			
[1501]		[Nonni Panopolitae paraphrasis Evangelii secundum Joannem]	[51] ff.	in-4°	grec			Commentaires du N. T. 1123
1501-2		Poetae Christiani veteres		in-4°	latin et grec	premier emploi de l'ancre et du dauphin		Poètes grecs. 432 B Poètes latins. 433 B
1501 & 02 & 04 t. lg	Philostrate l'Athénien	[grec] Philostrati de uita Apollonii Tyanei [...]	[66-8]-73-[1 bl.]	in-f°	grec et latin	ancre	Manuce	Philosophes anciens. 312 A
1501 t. crt	Virgile	*Vergilius*	[228] ff.	in-8°	latin	réimpr. d'éd. ant. ; première italique, ancre abs.		Poètes latins. 433 B
1501 t. crt	Horace	*Horatius*	[143-1 bl.]	in-8°	latin	privilège ; ancre abs.		Poètes latins. 433 B
1501 t. crt	Pétrarque	*Le cose volgari di Messer Francesco Petrarcha*	[187-1 bl.-4] ff.	in-8°	toscan	privilège à Carlo Bembo ; ancre abs.	Bembo, Pietro sur ms.autogr.	Poètes italiens. 435 A C
1501 t. crt	Juvénal ; Perse	*Juvenalis. Persius*	[78] ff.	in-8°	latin	ancre abs.		Poètes latins. 433 B
1501 t. crt	Martial	*Martialis*	[192] ff.	in-8°	latin	ancre abs.		Poètes latins. 433 B
1501	Valla, Giorgio	[...] De expetentis, et fugiendis rebus Opus [...]	[314 ; 336] ff.	in-f°	latin	ancre abs.	Valla, Pierre	Traités généraux de mathématiques. 351 B

1501 t. lg pas de t.	Manuce, Alde	[...] Rudimenta Grammatices Latinae Linguae [...]	[108] ff.	in-4°	latin	ancre abs.	originale	Grammaire latine et grecque
1501	Donati, Jérôme	[...] ad [...] Gallorum Regem Oratio	[4] ff.	in-8°	latin	ancre abs.		Harangue diplomatique
1501	Pic de la Mirandole, Jean-François	Ioannis Francisci Pici Liber de imaginatione	[39-1 bl.] ff.	in-4°	latin	caract. ronds	ms de l'auteur	Philosophie du XVIe. 312 C
[1502]	Lascaris, Constantin	[grec] [...] de octo partibus orationis [...]	[240] ff.	in-4°	grec, latin, hébreu		Lascaris ; Manuce	Grammaire générale. 411 C
1502 t. crt	Pollux, Julius	[grec] Iulii Pollucis Vocabularium	[112] ff.	in-f°	grec	princeps ; ancre abs., ital.		Langue grecque, lexiques. 412 C 4
1502 t. crt	Cicéron	*M.T.C. Epistolae familiares*	[267-1 bl.] ff.	in-8°	latin	ancre abs.		Epistolaires latins anciens. 472
1502 t. crt	Lucain	*Lucanus*	[139-1 bl.]	in-8°	latin	ancre abs.	sur Venise, 1493, et mss corr. par Alde	Poètes latins. 433 B
1502 t. crt	Thucydide	{grec] Thucydides	[123-1 bl.] ff.	in-f°	grec	princeps ; ancre abs.		Histoire grecque. 545 A
1502 t. crt	Dante Alighieri	*Le Terze rime di Dante* [i.e. Commedia]	[244] ff.	in-8°	toscan	priv. Carlo Bembo ; ancre sur certains ex.	Bembo, Pietro ; Manuce, sur mss autogr.	Poètes italiens, poèmes épiques. 435 A D
1502 t. lg	Sophocle	[grec] Sophoclis Tragaediae [sic] septem [...]	[195-1 bl.]	in-8°	grec	princeps ; ancre	Ducas, Demetrius ; Manuce	Théatre grec ancien. 442
1502 t. crt	Stace	*Statii Sylvarum [...]*	[256-40] ff.	in-8°	latin	ancre		Poètes latins. 433 B
1502 t. crt	Hérodote	[grec] Herodoti libri novem. quibus Musarum indita sunt nomina	[140] ff	in-f°	grec	princeps ; ancre	Manuce ; Valla, L.	Histoire grecque. 545 A
1502 t. crt	Interiano, Giorgio	*La Vita & sito de Zichi chiamati ciarcassi historia notabile*	[7-1 bl.] ff.	in-8°	italien	originale ; ancre abs.	sur ms autogr. corrigé par Manuce	Moeurs et usages des peuples d'extrême-orient. 563 C C 6
1502 t. crt	Valère Maxime	*[...] Dictorum et factorum memorabilium libri novem*	[216] ff.	in-8°	latin	ancre au t. et fin		Histoire générale des peuples anciens. 541
1502	Egnazio, Baptiste	[...] Oratio in laudem benedicti Prunali [...]	[8] ff.	in-8°	latin	ancre abs.		Hommage à un professeur

1502 t. lg	Ovide	*Ovidii MetamorphoseΩn libri quindecim [...]*	[63-1 bl.-204] ff.	in-8°	latin	ancre au t. et fin ; privilèges divers	Manuce	Poètes latins. 433 B
1502 t. lg	Ovide	*[...] Epistolae [...]*	[202] ff.	in-8°	latin	ancre au t. et fin		Epistolaires latins anciens. 472
1502 t. lg	Ovide	*[...] Fastorum [...] De Tristibus [...] De Ponto [...]*	[85-223] ff.	in-8°	latin	ancre au t. et fin	Manuce ; Navagero	Poètes latins. 433 B
1502	Urbibus, Stephanus de	[grec] Stephanus de Urbibus	[80] ff.	in-f°	grec	princeps ; priv. ; ancre abs.		Dictionnaires grecs. 412 C 4
1502 t. crt	Catulle ; Tibulle ; Properce	*Catullus. Tibertius. Propertius*	[114] ff.	in-8°	latin	ancre abs.	Manuce ; Avancio, Jérôme	Poètes latins. 433 B
1503		Aldi Monitum in Lugdunenses Typographos	1 f.	in-f°	latin			
1503		[Catalogue des éd. d'Alde Manuce] II	2 ff.	in-f°	latin			
1503	Lucien	[grec] [...] Luciani opera [...]	571 [pour 572] ff.	in-f°	grec	1 éd. à Florence, 1496 ; ancre	Manuce, sur mss très incorrects	Polygraphes grecs. 481
1503	Ammonius Hermeus	[grec] [...] Commentaria in librum per Hermenias [...]		in-f° moyen	grec			Philosophes anciens. 312 A
1503	Bessarion, Jean, cardinal	[...] in calomniatorê Platonis [...]	[120] ff.	in-f°	latin	1 éd. à Rome, Sweinheym et Pannartz, 1469		Philosophie du XVIe. 312 C
1503	Ulpien	[grec] Ulpiani commentarioli in olynthicas philippicasq. [....]	[171-1 bl.] ff.	in-f°	grec	ancre abs.		Rhétorique. 4214
1503 t. lg	Xénophon	[grec] Xenophontis omissa [...]	[156] ff.	in-f°	grec	ancre au t. et fin		Histoire grecque. 545 A
1503 t. lg	Pléthon, Gémisthe	[grec] [...] ex Diodori & Plutarchi historiis de iis [...]	[108] ff.	in-f°	grec			Histoire, traités généraux, 522
1503		[grec] Florilegum diversorum Epigrammatum [...]	290 ff.	in-8°	grec	ancre	sur Florence, 1494, J. Lascaris ; corr. et augm. par Manuce et Fr. d'Asola	Collections et extraits des poètes grecs. 432 B
1503	Euripide	[grec] Euripidis tragoedia septemdecim [...]	[268]-[190] ff.	in-8°	grec	ancre ; princeps ; priv.	Ducas, Demetrius	Théatre grec ancien. 442

1503	Origène	Origenes in Genesim Homeliae [...]	[6]-182 ff.	in-f°	latin			Extraits des Saints Pères. 142
1504 t. lg	Grammaticus, Johannes	Ioannis grammatici in Posteriora resolutoria Aristotelis Comentaria	[148] ff.	in-f° moyen	grec			Philosophes anciens. 312 A
1504 t. lg	Aristote ; Théophraste	[...] Theodoro Gaza interprete Aristotelis [...]	[12-24]-273-[1] ff.	in-f°	latin			Philosophes anciens. 312 A
1504	Cartoremaco, Scipion	Scipionis Carteromachi [...] Oratio [...]	15-[1 bl.] ff.	in-8°	latin			Eloge de la litt. grecque
1504	Grégoire de Naziance	Carmina, cum versione latina	[234] ff.	in-4°	grec	ancre		Extraits des Saints Pères. 142
1504		Cimbriaci Poe. Encomiastica ad divos Caesar Foedericum [...]	[24] ff.	in-8°	latin	ancre au t.		Poètes latins modernes. 433 D
1504	Homère	[grec] Homeri Opera omnia [...]	[257]-[306] ff.	in-8°	grec		copiée sur l'éd. princ. Florence, 1488	Poètes grecs anciens. 432 C
[1504]	Quintus	[grec] Quinti Calabri Derelictorum ab Homero libri quatuordecim	[172] ff	in-8°	grec	ancre	princeps, sur ms. découverts par Bessarion	Poètes grecs anciens. 432 C
1504	Démosthène	[grec] Demosthenis orationes duae & sexaginta [...]	[28]-320, [6-1 bl.]-286 [pour 288] pp.	in-f° moyen	grec	ancre	Manuce ; Cartoremaco, Scipion	Orateurs grecs. 4221
1505	Bembo, Pietro	Gli Asolani di Messer Pietro Bembo	[97-1 bl.] ff.	grand in-4°	italien	princeps ; priv. ; ancre ; 2 éd. sous la même date, la 2nde prob. de 1513, avec dédic. à Lucrèce Borgia supprimée		Poètes italiens. 435 A
1505	Augurellus, Aurelius	Augurelli Carmina	[12-1 bl.] ff.	in-8°	latin	ancre		Poètes italiens. 435 A
1505		Horae in laudem [...] Virginis [...]	160 ff.	in-32°	grec			Offices grecs. 122 B
1505	Pontano, Giovanni Gioviano	*Pontani opera. Urania [...]*	[241] ff.	in-8°	latin	ancre ; originale ?		Poètes italiens. 435 A.
1505	Castellesi, Adriano, cardinal	Adriani Cardinalis Venatio [...] ad Ascanium Cardinalem	[8] ff.	in-8°	latin		ms. autogr.	Poème dramatique

1505	Esope	[grec] Vita, & Fabellae Aesopi [...]	[150] ff.	in-f°	grec	ancre au t. et fin		Poètes grecs. 432 C
1505	Virgile	*Vergilius*	304 ff.	in-8°	latin	ancre	Manuce, Navagero, Andrea	Poètes latins. 433 B
1507	Euripide	*Hecuba et Iphigenia in Aulide [...] Erasmo interprete*	[80] ff.	in-8°	latin		Erasme ; Bade, Josse	Théatre grec ancien. 442
[1508] t. crt	Juvénal ; Perse	*Juvenalis. Persius*	[78] ff.	in-8°	latin	réimpr. de 1501, ancre	[publ. avec Torresani]	Poètes latins. 433 B
1508	Manuce	Grammaticarum [...]	[192-20] ff.	in-4°	latin			Grammaire générale. 411 C
1508	Erasme	[...] Adagiorum [...]	249-[26-1 bl.] ff.	in-f°	latin	1ère éd. à Paris, Jean Philippi, 1500, mais augm. et refondue	Erasme	Polygraphes modernes écrivant en latin. 483
1508	Pline le Jeune	*Epistolarũ libri Decem [...]*	[24]-525 pp.	in-8°	latin	ancre	Manuce	Epistolaires latins anciens. 472
1508-1509		[grec] Rhetores graeci Tomus primus [...] Tomus secundus [...]	[16]-734, [28]-417 pp.	in-f° moyen	grec	ancre ; princeps pour de nombreux opuscules		Rhéteurs grecs. 4212
1509	Plutarque	[grec] Plutarchi Opuscula	[16]-1050 pp.	in-f° moyen	grec	ancre ; princeps des oeuvres morales	Ducas, Demetrius	Moralistes grecs 315 B
1509	Horace	*[...] poemata [...]*	[46-2 bl.]-310 pp.	in-8°	latin	copie de l'éd. ald. 1501, légèr. corr.		Poètes latins 433 B
1509	Salluste	*[...] de Coniuratione Catilinae [...]*	[16]-279 pp.	in-8°	latin	57 éd. antérieures	sur mss. comm. par Janus Lascaris	Histoire romaine. 547 A
1512	Lascaris, Constantin	Constantini Lascaris Byzantini [...]	[273-1 bl.-20] ff.	in-4°	grec			Grammaire grecque. 412 C 2
1512	Chrysoloras	Erotemata Chrysolorae [...]	296-[4-1 bl.] pp.	in-8°	grec			Grammaire grecque. 412 C 2
1512	Cicéron	*M.T.C.Epistolae familiares accuratius recognitae*	267 ff.	in-8°	latin	2 éd., la 2nde légèr. amendée	Manuce ; Navagero, Andrea	Moralistes latins. 315 B
1513, ill.	César, Jules	*[...] Commentariorum de bello Gallico [...]*	296 ff.	in-8°	latin	16 éd. antér.		Histoire romaine. 547 A
1513		[grec] Rhetores graeci	99-82-134 ff.	in-f°	grec		sur mss comm. par Janus Lascaris	Rhéteurs grecs. 4212

1513	Cicéron	*M. T. Ciceronis Epistolarum ad Atticum, ad Brutum, [...]*	[16]-331-[1] ff.	in-8°	latin	ancre	Manuce ; Navagero, Andrea	Epistolaires latins anciens. 472
1513	Platon	[grec] Omnia Platonis opera	[15-1 bl.]-502,439 pp.	in-f°	grec	ancre	Manuce ; Musuro	Philosophes anciens. 312 A
1513	Aphrodise, Alexandre d'	[grec] [...] in Topica Aristotelis Commentarii	79-[1 bl] ff-718-[1 bl.-1] pp.	in-f°	grec	ancre	Musurus, Marcus	Métaphysique grecque. 314 B
1513	Perotti, Nicolao	Cornucopiae, [...]	359 ff.	in-f°	latin	ancre	fra Giocondo	Langue latine, étymologie. 412 E 3
1513	Pontano, Giovanni Gioviano	*Pontani opera. Urania [...]*	255-1 ff.	in-8°	latin	ancre ; réimpr. augm. de l'ald. 1505		Poètes italiens. 435 A ?
1513	Pindare	[grec] Pindari. Olympia, Pythia Nemea [...]	[16]-374 pp.	in-8°	grec	signatures en chiffres	princeps sauf pour Callimaque, Florence, 1494, J. Lascaris éd. sc.	Poètes grecs anciens. 433 C
1513		[Catalogue des éd. d'Alde Manuce] III	5 pp.	in-f° à 2 col.		petites italiques		
1513	Strozzi, Tito Vespasiano ; Strozzi, Ercole	Strozzii poetae Pater et Filius	[8]-100-152 ff.	in-8°	italien	ancre		Poètes italiens. 435 A ?
1514	ψ - Cicéron	Rhetoricorum ad Herrennium [...]	[6]-245-[3] ff.	in-4°	latin	ancre		Rhéteurs latins. 4213
1514	Caton	Libri de re rustica [...]	[33-1 bl.]-308 ff.	in-4°	latin	ancre		Agriculture, traités généraux. 338 B
1514	Hesychius	Hesychii Dictionarium	[198] ff.	in-f°	grec	princeps ; ancre	Manuce ; Musuro	Langue grecque, lexique. 412 C 4
1514	Athénée	Athenai Dipnosophistae	142 ff.	in-f°	grec	princeps ; ancre	Manuce ; Musuro	Langue grecque, grammaire. 412 C 2
1514	Quintilien	*M. F. Quintilianus [...]*	[3-1 bl.] 230 ff.	in-4°	latin	ancre	Manuce ; Navagero, Andrea ; Rhamusio	Rhéteurs latins anciens. 4213
1514	Pétrarque, François	*Il Petrarcha*	183-[1 bl.-24] ff.	in-8°	italien		Manuce reprenant le Bembo de 1501	Poètes italiens. 435 A

1514	Sannazaro, Iacopo	Arcadia del Sannazaro	89 ff.	in-8°	toscan	ancre ; éd. ms en 1482, éd. pirates à Naples, S. Mayo, 1504	Manuce ; Borgia, Girolamo qui le classicisen t en toscan	Poètes italiens. 435 A
1514	Virgile	*Virgilius*	220 ff.	in-8°	latin	ancre ; 2 éd. sous la même date, la 2nde, plus corr. de [1519]	Manuce ; Navagero, Andrea	Poètes latins. 433 B
1514	Valère Maxime	*Valerius Maximus*	216 ff.	in-8°	latin	ancre ; réimpr. de l'éd. de 1502		Histoire générale de plusieurs peuples anciens. 541
1514	Manuce, Alde	[...] Institutionum Grammaticarum [...]	[214] ff.	in-4°	latin			Grammaire générale. 411 C
1514	Suidas	[grec seul] Suida [...]	391 ff.	in-f° à 2 col.	grec	2nde éd. sur mss diff. après Milan, 1499		Rhéteurs grecs. 4212
1515 t. crt	Lucrèce	*Lucretius*	125 ff.	in-8°	latin	ancre	Manuce ; Navagero, Andrea	Philosophes anciens. 312 A

4. Définition de la contrefaçon

La bibliographie matérielle, par nature descriptive, n'a pas fixé de vocabulaire en ce qui concerne ces éditions "imitant" ou "contrefaisant" les productions de l'atelier d'Alde Manuce, et n'a pas établi et appliqué de critériologie qui eut permis d'écarter ces éditions que nous avons relevé et dont la présence ne s'imposait que par vague parenté. Elle n'a pas non plus examiné les conséquences que de telles pratiques pouvaient entraîner sur la production d'origine, ni analysé la portée de celles-ci en fonction de la spécificité des éditions concernées. Une définition de ces réalités matérielles différentes s'impose donc et doit tenir compte de tous les éléments qui constituent chacune d'entre elles ; les critères de distinction dont nous nous sommes servi pour établir nos tableaux à partir de la liste de Renouard en fournissent les bases. Ce n'est qu'à cette condition en effet que nous pouvons délimiter un *corpus* réel en non extensible à l'infini, que nous pouvons identifier et comprendre, grâce aux données chronologiques entre autres, les liens entre contrefaçons et imitations, et leurs conséquences sur la présentation matérielle des oeuvres originales, et que nous pourrons établir les intentions et les modalités qui ont présidé à leur exécution.

L'époque de notre étude est en effet celle où nombre des éléments constitutifs du livre sont créés, et c'est aussi pour analyser les conditions et les raisons de leur apparition que nous nous sommes portés sur ce fait d'édition particulièrement révélateur. Le livre au début de cette

période, sans présenter encore la diversité qui sera la sienne après les événements que nous relatons, s'offre déjà à l'oeil, par un phénomène connu aujourd'hui, nanti de certaines caractéristiques formelles qui l'identifient immédiatement comme relevant de tel ou tel genre, destiné à tel ou tel usage et à tel ou tel public. Celles-ci, que nous devrons, pour les besoins de notre étude, artificiellement spécifier et distinguer, forment un ensemble dans lequel aucun des éléments qui le constitue n'est séparable et dont la cohérence, elle-même signifiante, sera l'un des facteurs déterminants de leur propagation. Nous voulons donc par une analyse historique observer la manière dont contrefaçons et imitations produisent de nouveaux attributs du livre, provoquent d'une certaine façon l'institution d'une propriété : reproduisant certains éléments du livre, elles suscitent en retour la création et la multiplication d'indices qui se donnent alors comme des marques de fabrique : que ces signes distinctifs soit compris comme tels et pour cette raison fassent l'objet de protection ne sera pas une des moindres enseignements que nous pourrons tirer sur les formes du livre et leurs raisons d'être.

4.1. Le format

S'il est quelque chose sur lequel les bibliographes s'accordent, au point parfois d'en faire l'unique critère déterminant d'une contrefaçon, c'est celui du format *in-octavo* de ces éditions, présenté par Alde lui-même dans la préface des *Epistolae ad familiares* d'avril 1502 comme celui avec lequel *"curabimus ut vel portatiles bibliothecas et latine, et graece studiosis, suppeditemus"*[13], et qu'il avait commencé de mettre en oeuvre dès l'année précédente avec le Virgile. Leur fabrication n'impose pas de contraintes techniques particulières - disposer sur la forme les éléments qui imprimeront huit pages plutôt que deux ne nécessite rien qu'un peu de l'ingéniosité des imprimeurs n'ait déjà su résoudre, et plier la feuille en trois n'est guère plus lourd qu'une seule - et ne répond pas non plus à des motifs d'ordre économique impératifs[14]. Ce sont d'autres raisons donc qu'il nous faut chercher pour comprendre leur apparition, et c'est ici le tableau de la production aldine peut nous servir de révélateur.

On y remarque en effet combien le format *in-octavo*, à partir de son "invention" avec l'édition de Virgile en 1501, donne l'unité formelle et intellectuelle d'une collection à un genre précis, sans toutefois que la catégorie des oeuvres ainsi présentée soit rigoureusement celle d'une période chronologique unique, l'Antiquité, et sans non plus que toute édition de classiques se fasse dans cette *forma enchiridia*. Si l'on écarte quelques opuscules trop courts pour être imprimés en grand format, on constate la présence des poètes latins (Virgile, Juvénal et Perse, Martial, Ovide, Horace, Lucain, Stace, les élégiaques Catulle, Tibulle et Properce),

[13] "nous avons soin de fournir aux étudiants des livres portables, latins et grecs, en quantité suffisante"

[14] Ceux-ci, dans l'histoire de l'édition, ont pu néanmoins être déterminants : c'est en grande partie en raison de la pénurie de papier, due aux guerres franco-hollandaises, qu'au XVIIème siècle les Elzevier ont adopté pour leurs fameuses éditions d'auteurs classiques le format *in-12°* et des caractères très petits.

des prosateurs et des épistolaires (Cicéron, Pline le Jeune) et des historiens (Valère Maxime, Salluste, César), celle de la poésie et du théâtre grecs (Sophocle, Euripide, Homère[15], Pindare et une traduction par Erasme de l'*Hécube* et de l'*Iphigénie*) mais non celle de la philosophie (Aristote, avant 1501, mais Platon en 1513 sont édités en *in-folio*). Mais l'on observe aussi parmi cette liste, et ce dès son origine, la présence de Pétrarque et de Dante, en vernaculaire, puis celle de poètes italiens contemporains et novateurs (même s'il est vrai que ces éditions représentent parfois, pour Alde, une manière de remerciement faite à un collaborateur, ou bien un succès assuré) tels Giovanni Gioviano Pontano, les Strozzi, Sannazar, ainsi que les *Asolani* de Bembo qu'Alde ajoute à son catalogue de 1503, bien qu'édités en petit *quarto*, parmi les *libelli portatiles*. Si l'on prend enfin en considération l'existence en 1512 d'une grammaire grecque de Chrysoloras en petit format, on comprend que la résurgence de la littérature antique ne serait être le seul et unique motif de cette collection.

On doit alors prendre en compte le fait que les petits formats ne sont pas une nouveauté absolue dans la production imprimée jusqu'alors, et qu'il y eut aussi des livres manuscrits présentés ainsi, voire plus petits encore, qui n'étaient pas seulement des objets précieux relevant du tour de force. Les petits *in-4°* et les *in-8°* jusqu'à 1501 sont essentiellement des ouvrages dont on peut dire qu'ils doivent, très empiriquement, à leur destination d'être de dimensions modestes, *i.e.* adaptés à la main qui les porte : que ce soient ces livres d'heures, très souvent richement décorés, qui accompagnent les dévotions de la vie quotidienne, ces livres de piété d'un usage tout aussi courant, et dira-t-on familial, ou encore et pour les mêmes raisons de diffusion ces "plaquettes gothiques" qui sont des ouvrages d'une littérature populaire, édifiante ou héroïque, publiées pour un public encore plus vaste, leurs contenus et les pratiques de leurs lectures imposent un format pratique. Mais cette dimension matérielle et pratique n'est pas séparable des contenus intellectuels qu'elle véhicule de façon presque systématique, et plus particulièrement de la teneur morale que ces ouvrages dispensent : elle montre que c'est précisément cette visée, bien plus que la quête d'un vaste public, qui est la motivation première de la littérature antique telle qu'elle est éditée par un Alde et sitôt après lui, par des imprimeurs italiens tels les Giunti ou Alessandro Paganini. Les petits formats indiquent et traduisent en effet une promotion morale de la littérature ancienne, et témoignent expressément de la volonté d'ajouter, voire de substituer, aux autorités religieuse et féodale qui en avaient été jusque là les dépositaires, l'exemple des vies et des oeuvres des Anciens, dont nous verrons en seconde partie le long processus de réévaluation dont l'humanisme est responsable.

Une autre piste nous conduit vers les écritures ordinaires qu'une civilisation marchande comme celle de l'Italie a pu développer dès le XIIIème siècle. A la tête en effet d'un système commercial intercontinental, les marchands italiens, très souvent interlocuteurs privilégiés des puissances pour des transactions qui débordaient le cadre des échanges, ont très tôt ressenti la

[15] Voir Illustrations, reproduction n° 8

nécessité de savoir lire et écrire, outre celle de faire des comptes, et ont donné naissance à une "sous-culture" qui allait se traduire par des formes particulières de livres et d'écriture qui, rappelons-le, n'apparaissent pas seulement avec l'imprimerie. Après deux siècles qui auraient vu naître le mouvement communal et les premiers cercles humanistes, trois modèles d'ouvrage, chacun possédant leur écriture propre, s'offraient au public italien : le livre scolastique, de grand format, au latin écrit en gothique sur deux colonnes, aux marges abondantes pour les gloses ; le livre humanistique, de format moyen ou moyen-petit, dont le texte latin en romain ("antique") est disposé en pleine page ; le livre populaire enfin, qui procède des écritures des marchands et s'écrit en *mercantesca*, en petit format, portant des textes en vernaculaire sur deux colonnes et sans marges. Il n'est alors pas indifférent de constater que Alde, tout en se situant dans la tradition humanistique, n'est pas sans l'infléchir en adoptant pour format celui qui, sans être celui du livre populaire, n'en est pas moins celui de la *vita attiva* des marchands italiens.

Cette valeur pratique et, nous l'avons vu, éthique, qui s'accompagne d'une parénétique affirmée par exemple par les ouvrages grammaticaux, constitue sans doute la nouveauté la plus radicale introduite par la présentation en petits formats des classiques grecs et latins. Peut-on y voir la traduction d'une "révolution culturelle" que le discours des humanistes "de profession" et son effectuation, en programme d'édition comme d'éducation, auraient conduit ? Ce n'est qu'à considérer le public qui les reçoit que cette question pourra être traitée ; pouvant être dans une certaine mesure connu, on pourra constater qu'il ne déborde que très relativement, à la période qui nous intéresse, le "public" déjà constitué, où se constituant, des "humanistes" ; la propagation des idées humanistes se fait en effet dans des milieux qui sont d'emblée réceptifs, et c'est d'abord dans l'ordre de la représentation, et dans celui-ci de la connaissance, que les mutations les plus significatives ont lieu. La question des formats doit donc continuer d'être posée en relation avec la nouvelle économie de la connaissance qu'ils configurent : la volonté manifeste de présenter ainsi, de toutes les redécouvertes des textes anciens, la littérature et dans la philosophie celle qui se présente de manière non systématique mais pédagogique (Cicéron, dans ses exposés épistolaires du stoïcisme, en étant le plus illustre exemple) - et plus profondément encore, une littérature qui se constitue comme "classique", ainsi qu'en témoigne dans le tableau de la production aldine et ses contrefaçons italiennes la présence de Dante et de Pétrarque - qui jusqu'alors n'avaient été imprimées qu'en lourds et volumineux *in-folio*, exprime à l'intérieur de la production des oeuvres de l'esprit une scission et la mise en forme d'un nouvel ordonnancement de la science comme, consécutivement, de la lecture. Métaphysique, théologie, rhétorique, histoire et géographie, médecine, architecture et sciences naturelles, qu'elles soient "nouvelles", c'est-à-dire antiques, ou bien "vieilles", *i.e.* médiévales et contemporaines, se sont donnés et surtout continuent de se donner en épais volumes qui induisent des pratiques intellectuelles inscrites dans une temporalité longue, impliquent une lecture studieuse, assidue, nécessitent et suscitent

matériellement des pupitres, des bibliothèques savantes et des institutions telles universités et monastères ; les hommes qui les lisent en ont, au sens médiéval, le loisir, vivants dans des institutions qui leur donnent le temps de l'étude. Les livres nouveaux, par-delà la qualité morale de classique qu'ils confèrent aux textes qu'ils portent, impliquent un autre mode de vie que celui de la *schole,* et un mode de pensée tout aussi engagé dans le siècle et ses débats : il est significatif que philosophie, littérature et poésie anciennes se voient très vite adjoindre philosophie, littérature et poésie modernes - les oeuvres de Marot, Rabelais, Marguerite de Navarre et bientôt celle des poètes de la Pléiade seront publiés dans ce format tandis que les romans de chevalerie continueront de paraître dans les formes lourdes de leur apparition, les éditeurs humanistes tels Simon de Colines à Paris, Sébastien Gryphe et Jean de Tournes à Lyon les adopteront -, il est aussi remarquable de constater que le débat religieux dont on sait la virulence se fasse dans ces mêmes formats qui favorisent la circulation des textes : c'est ainsi que les *Adages* d'Erasme sont répandus dans toute l'Europe, et que seront diffusés massivement les pamphlets de Luther et la littérature de combat des réformateurs.

Les petits formats témoignent donc d'un investissement, par le monde du livre, d'un ordre éthique qui déborde largement ce qu'on peut entendre par philosophie morale, et qui jusque là était demeuré l'apanage du religieux, qui l'avait transmis aussi par de tout autres moyens que le papier : on dit des cathédrales qu'elles sont des "livres de pierre", et d'images peut-on ajouter. Cet investissement est un phénomène complexe, qui ne saurait être réduit à quelques causes et aux manifestations matérielles qui le révèlent : le "monde du livre", nous le verrons en seconde partie, est pluriel, et ses publics demandent une étude distincte. Mais l'effet démultiplicateur du commerce du livre est tel qu'une nouveauté peut se répandre au-delà des ses lieux d'origine et indépendamment des motivations qui l'ont suscité, et avec une relative rapidité provoquer une demande que le manuscrit, qui y était exactement adapté, n'avait que très peu développé. L'exemple de la ville de Lyon sera à cet égard très significatif de la constitution progressive d'un public de lettrés dans lequel peuvent apparaître des hommes de lettres, qu'on pourra aussi référer à l'affermissement de classes bourgeoises dans une société en pleine phase de croissance.

4.2. Le caractère italique

Pour mieux aborder l'italique, et ses liens avec le format, nous présentons un tableau de la production des imprimeurs et des libraires lyonnais de 1501 à 1547 pour celui dont l'activité s'étend sur la plus longue période, fait selon ces deux critères à partir de la *Bibliographie des livres imprimés à Lyon au seizième siècle*, tomes I et II, par Sybille von Gültlingen. Pour la commodité de la lecture, nous ne reproduisons pas les imprimeurs et libraires dont la bibliographie est inférieure à dix ouvrages, mais les regroupons sous la rubrique "autres".

Nom et période d'activité	in-f° goth.	in-f° goth. à 2 col.	in-f° romain	in-f°	in-4° goth.	in-4° goth. à 2 col.	in-4° romain	in-4°	in-8° goth.	in-8° goth. à 2 col.	in-8° romain	in-8° italique	in-8°	in-16°	varia
Jean Schabeler, (1483)-1522	3				46										
Jacques Maillet, (1489)-1515	5	3			9				2						
Pierre Mareschal et Barnabé Chaussard, (1492)-1515					28				19						
B. Chaussard, 1516-1527					5				35					1 goth.	
Jean de Vingle, (1493)-1512	3				26			1							
Balthazar I de Gabiano, (1493)-1517												47			
Claude Nourry, (1493)-1533	3				78			2	77		1		4	1 goth.	
Nicolas Wolff, (1494)-1512	2				11	2		2							
Nicolas de Benedictis, (1496)-1513	37	34	1	1	4	4			3						
Jean Clein, (1496)-1530	19	2	1	1	45	10	1	8	1	1			1	3 goth., 2 16°	1 4° romain et goth.
Etienne Gueynard, (1496)-1530	1			2	3		2		2	1			3		
François Fradin, (1497)-1538	201	20			8				4	3			1		
Jacques Sacon, (1498)-1537	101	70	3	21	12		1	2	6	2				1 goth.	
Claude Davost, 1501-1510	7				17	3		1	11	2					
Jean de la Place, 1501-1527	5				11	4			9	3	1		4		1 4° ital.
Simon Vincent, 1502-1534	4				8	2		4	10				6		1 f° & 1 8° goth. et rom.
Etienne Baland, 1503-1515	4	1			24	4		3	3	2			3		
Noël Abraham, 1506-1509					10			1	3						

Barthélemy Trot, 1506-1534				1	1				3			28			
Jacques Myt, 1507-1540	18	26		6	30	13		1	53	13		1			1 12° goth.
Vincent de Portonaris, 1507-1547	20	2		8	8		1	2	3		4	8	6		1 4° rondes, 1 8° rom. et ital.
Jacques Mareschal, 1509-1529	29	36	1	3	12	2		1	21	3	2				5 f° rom. à 2 col., 2 °8 rom. et goth., 1 8° ronds
autres	8	3			41	3			22	5			2		
Totaux	**470**	**197**	**6**	**43**	**439**	**47**	**5**	**27**	**287**	**35**	**8**	**84**	**29**	**6 + 2**	**14**

Le second critère discriminant des imitations et des contrefaçons, le caractère italique, pose quant à sa réalisation des problèmes techniques beaucoup plus difficiles que ceux que l'on a rencontré pour le format, mais renvoie aussi à une histoire des caractères et de leur établissement dont nos manières d'écrire sont encore dépendantes aujourd'hui.

Les tout premiers imprimeurs étaient souvent des orfèvres et par exemple des graveurs de médailles. En effet la création des types mobiles qui imprimeront les signes et leurs ligatures nécessite de longues opérations au cours desquelles dessin, gravure, science des métaux et des alliages sont également convoqués. Les typographes à même de réaliser les tailles successives de poinçons, de matrices et donc de caractères constitueront très rapidement une catégorie particulière des métiers du livre, très souvent spécialisés dans cette industrie, menant un commerce très tôt développé et bientôt, à l'échelle européenne, concentré en quelques officines - celle de Garamont en est un illustre exemple - parfois intégrées dans des ateliers d'imprimeurs, en situation de monopole. Dans l'investissement en matériel préalable à toute création d'une imprimerie, c'est là le poste le plus important : si une presse, outil lourd et encombrant, présent à peu d'exemplaires même dans les ateliers importants, ne nécessite pas un investissement très considérable - de 20 à 80 livres tournois en moyenne en France au milieu du siècle - les jeux de caractères s'avèrent beaucoup plus coûteux. Une fonte peut représenter environ quatre fois le prix de la presse, et pour donner quelques exemples, une fonte romaine du Cicero, caractère courant comprenant environ 60 000 lettres, est vendue 28 livres 12 sols tournois par le fondeur Jacques Regnault en 1543, et Pierre Gaultier demande 132 livres tournois en 1556 pour deux séries du corps inférieur, le Petit Romain, l'une italique et l'autre romaine, gravées par Garamont et comprenant chacune environ 80 000 lettres. Aussi, outre leur utilisation jusqu'à usure presque complète, tente-t-on souvent d'en racheter, auprès d'héritiers ou de faillis, ou bien auprès d'un confrère plus riche qui accepte de céder ses

matrices, quitte à faire regraver quelques majuscules pour différencier la production, ou bien encore se les fait-on fournir par une compagnie de libraire dont on peut dépendre entièrement.

Dans ces conditions, la réalisation par Balthazar de Gabiano (ou Barthélemy Trot ?) d'une fonte de caractères[16] imitant l'italique des *in-octavo* latins de 1501, dans des délais très courts, relève d'un tour de force qui suscite des questions, techniques autant qu'intellectuelles. Cette opération, nous l'avons dit, est mystérieuse et le nom du graveur le restera sans doute ; toutes les probabilités nous conduisent cependant à Venise, ville dans laquelle convergent dans les années 1490 un certain nombre de typographes attirés par l'activité des imprimeries ou imprimeurs eux-mêmes. Alde lui-même s'y installe vers 1490, et pendant cinq ans multiplie les démarches et les expériences nécessaires à ses projets d'édition grecque, réunissant autour de lui de nombreux artisans graveurs dont Francesco Griffo qui sera l'*incisatore* des onze fontes aldines, soit six jeux de caractères romains[17] dont l'italique, quatre de cursifs grecs[18] et une de caractères hébraïques. Ces investissements sont d'une ampleur encore jamais vue, et sont l'occasion de pratiques qu'on qualifierait aujourd'hui d'espionnage industriel : les allusions d'Alde dans le *Monitum* peuvent concerner aussi bien la taille d'une fonte italique vendue par Griffo, après qu'il se soit séparé de lui et en dépit des privilèges, à Girolamo Soncino[19], en 1502, que cette italique encore, très curieuse, qu'Alessandro Paganini aurait gravé lui-même, comme elles peuvent évoquer une autre affaire, plus obscure encore, qui eut lieu quelques années auparavant avec un ancien associé, Gabriele Bracci. Ce dernier quitta l'imprimerie aldine en 1497 et obtint en mars de l'année suivante un privilège de dix ans pour un projet d'éditions grecques ; en juin, il publiait des lettres de Brutus et de Phalaris dans une cursive grecque étonnement proche de celle d'Alde, protégée par privilège de 1496, mais disparaissait aussitôt après. Au printemps suivant, ses associés, Benedetto Manzi, ou Dulcibellus et Giovanni Bussolo durent quitter Venise pour Milan, et le premier devrait revenir à Carpi en 1506 pour publier deux éditions *in-folio*, des commentaires de Scot dans une cursive italique imitée à l'évidence de celle d'Alde. Dans ce milieu, réduit, de prototypographes, les innovations sont donc attentivement surveillées et la jalouse protection dont elles font l'objet ne découragent pas toujours les piratages de toutes sortes, même si certains relèvent du fantasme. Les derniers noms que nous indiquons mériteraient une étude approfondie et il serait intéressant de voir s'ils ont eu quelque relation avec la Compagnie d'Ivry de Jean-Barthélemy de Gabiano et d'Aliprando.

Quoi qu'il en soit, l'imitation de l'italique apparue sur le Virgile[20] de 1501 relève d'une spéculation audacieuse, que la seule réputation d'Alde, qui n'avait jusqu'alors édité que les textes grecs majeurs destinés aux spécialistes, ne pouvait seule justifier. L'originalité de la

[16] Voir Illustrations, reproductions n° 15 et n° 16
[17] Voir Illustrations, reproduction n° 12
[18] Voir Illustrations, reproduction n° 21
[19] Voir Illustrations, reproduction n° 17
[20] Voir Illustrations, reproduction n° 13

forme italique ne devait pas non plus attirer particulièrement l'attention dans un contexte où la typographie, non encore standardisée, était particulièrement diversifiée. Mais engager une telle opération ne se fait qu'en donnant une dimension étendue à l'entreprise de contrefaçon, ce qui implique de posséder l'assurance d'en retirer du profit. Aussi puisqu'il semble impossible de la fonder sur la seule apparition d'un caractère, il nous faut examiner et mettre en question cette nouveauté proclamée de l'écriture italique pour comprendre les motifs qui la font aussitôt imiter, et chercher dans les formes manuscrites qu'elle traduit en caractères mobiles les raisons de son choix par Alde lui-même, et à sa suite ses imitateurs.

L'italique existe en effet depuis longtemps sous forme manuscrite, et la tradition veut que ce soit Niccolo Niccoli, grand philologue humaniste et, comme souvent, excellent calligraphe, qui l'ait inventé. C'est en effet dans les milieux humanistiques du XVème siècle, qui ont adopté et restauré à la suite de Pétrarque une écriture prétendument romaine inspirée de la caroline et ont mis selon cette forme les textes qu'ils retrouvaient et établissaient, que l'italique, soit la variante cursive du romain, apparaît et vient parfois caractériser le travail d'exhumation et d'établissement des textes anciens que ces hommes mènent. La qualité de ces hommes, qui souvent travaillent dans les cours des principautés italiennes, dans la diplomatie ou dans l'administration politique, et celle de leur public constitué des membres éminents de ces mêmes cercles, fait que cette écriture romaine, sans aller jusqu'à concurrencer le gothique qui prévaut dans toute l'Europe, se répand en Italie comme celle qui caractérise les textes latins anciens, ainsi que certaines oeuvres des Pères de l'Eglise et, dans les écritures ordinaires, le plus souvent en italique, la production des chancelleries. Aux premiers moments de l'imprimerie, les amateurs fortunés de belles-lettres favoriseront ou financeront comme ils le faisaient pour les ateliers de scribes la création d'ateliers typographiques qui produisent le caractère romain. En 1467, Sweinheym et Pannartz, premiers typographes à avoir travaillé en Italie, à Subiaco puis à Rome, et Adolph Rusch à Strasbourg, possèdent la première fonte romaine en Europe, avec laquelle ils impriment les classiques latins et Augustin, Lactance, Jérôme ; Jean de Spire à Venise l'emploie dès 1469 pour une édition des *Epistolae ad familiares*, tout comme Nicolas Jenson, ancien officier de la Monnaie royale, qui publie les *Epistolae ad Atticum* en 1470 avec un caractère considéré comme un chef-d'oeuvre ; en 1469 à Paris, Guillaume Fichet et Johannes Heylin utilisent un romain de transition, qui évoluera vers le gothique, dans des classiques latins et modernes. Pourtant, dès 1473 et bien que le romain n'ait jamais constitué qu'une très faible part de la production totale, on assiste à une véritable crise de surproduction, les amateurs de livres dans le goût romain, qui ont pu constituer leur bibliothèque, n'étant pas assez nombreux pour absorber un nombre d'éditions, souvent concurrentes, pourtant réduit à quelques centaines en ces premières années. Les imprimeurs, quand ils ne disparaissent pas presque tous comme à Venise, sont conduit à employer le gothique - Sweinheym et Pannartz l'introduisent en 1473 pour les *Méditations* de Torquemada, leur protecteur, Jenson se tourne, en lettres noires, vers cette production

juridique fameuse qui lui permettra de surmonter la crise - et il en est même qui renoncent à continuer des éditions commencées en romain pour revenir à la lettre de somme traditionnelle. Les recherches typographiques continuent cependant, cherchant à s'adapter au plus près des usages locaux. A la fin du XVème siècle, chaque pays a créé un type "national" déclinant les variétés d'un gothique adapté des écritures manuscrites locales et emploie, essentiellement pour la littérature vernaculaire, une gothique cursive : c'est en France la lettre bâtarde, qui apparaît sur le premier ouvrage en français publié à Paris par Bonhomme, les *Chroniques de France* de 1477.

En Italie le type romain, bien que plus répandu que partout ailleurs en Europe, est celui de certains milieux lettrés et ne peut faire figure d'alphabet national ni donner donc lieu à un cursif vernaculaire, dont la *mercantesca* tient lieu : son usage manuscrit y est le fait des humanistes et c'est un usage savant qui le consacre à la littérature latine antique. La *cancelleresca*, écriture rapide, à main levée des chancelleries dans lesquelles sont alors souvent employés, à tous les niveaux, les humanistes, est aussi une cursive mais dont l'emploi est limité à la diplomatie. Aussi l'italique inventée par Alde et Griffo[21] ne pourra jouer dans ce contexte le rôle de support du vernaculaire que le cursif jouait ailleurs en Europe. Limitée aux classiques latins et italiens et inspirée aussi des caractères grecs penchés qu'Alde avait fait fondre pour ses premières éditions grecques, elle ne se répandra dans un premier temps que dans ce genre, pour le texte entier, avant que de se généraliser à partir des années 1530 en même temps que le romain pour d'autres usages, esthétiques ou fonctionnels.

De 1473 à 1500, le gothique prédominait et s'était fait pendant cette période l'instrument de la conquête commerciale des "marchés" jusque là détenus par le monde du manuscrit : l'imprimerie, dans cette lettre familière aux commanditaires comme aux publics - celui des "humanistes" ayant été, provisoirement, comblé - capte en effet la production religieuse, juridique et celle des littératures vernaculaires, et achève de supplanter et de dépouiller, non sans conflits, l'économie manuscrite de ses oeuvres. C'est dire que les motivations commerciales ne sont pas indifférentes à la résurgence du romain à partir de 1500, compris par les imprimeurs comme l'expression, et l'occasion, d'une nouvelle pratique de lecture. Pendant ces trente années en effet, un nouveau public d'amateurs de belles-lettres a pu se constituer, les livres italiens ont énormément circulé - les expéditions italiennes, nous le verrons, y ont contribué - et plus généralement les idées humanistes se sont propagées. Un public donc existe, et intéresse des imprimeurs-marchands toujours en quête de nouvelles diffusions, dont les imitateurs lyonnais ne sont pas les moindres exemples. Mais il est intéressant de constater que de 1500 à 1530, comme le montre notre tableau de la production lyonnaise, le romain, et l'italique exclusivement employée pour les imitations aldines, demeurent très minoritaires ; il n'y a pas concurrence du romain au gothique, mais emploi simultané de lettres et de formes qui s'affirment dans leurs fonctions propres, leurs genres et

[21] Voir Illustrations, reproduction n° 11 pour le premier essai imprimé

leurs publics distincts : un Salluste, dans l'édition de Josse Bade, peut être édité en *folio* gothiques par Jean de la Place en 1514, pour un public savant, et dans le même temps être publié et contrefait pour un usage différent en *in-8°* italique par Alde en 1509, et Barthélemy Trot l'année suivante Ce n'est qu'après 1530 que le romain commence de triompher en Europe, employé pour les classiques (Homère, Martial), et certains modernes (Erasme, les commentaires théologiques d'Alciat, la casuistique du Cardinal Thomas de Vio, par exemple par Vincent de Portonariis en 1538), avant que de se généraliser en même temps que le format *in-8°*. Dans un premier temps signes identificatoires de la littérature latine antique, dans un certain rapport - il est révélateur à cet égard de voir que ce n'est que ce genre, entre 1501 et 1520, qui est imité ou contrefait - puis forme presque exclusive de sa publication, le romain et l'italique font très bientôt figure d'alphabet international - rappelons que le latin est la langue, parlée, de toute étude en Europe, où aucun enseignement ne se fait en vernaculaire - et sont utilisés par les imprimeurs humanistes tels Froben, Amerbach à Bâle, Josse Bade, Henri Estienne et Simon de Colines à Paris, pour leur production en latin dont la diffusion est européenne. A partir de 1530 ce seront certaines oeuvres classiques de la littérature vernaculaire, par exemple en France le *Roman de la rose* ou le *Grant Testament* de Villon en France, jusque-là traditionnellement éditées en gothiques bâtardes, qui seront imprimées en romain, que le public lettré aura appris à lire. Les milieux universitaires resteront fidèles quelque temps encore à la lettre de somme, qui ne disparaîtra qu'à partir du milieu du siècle des traités juridiques puis des textes théologiques. Le triomphe de la lettre romaine sera, à cette date et dans les pays latins, complet puisque les oeuvres populaires, de celles de Rabelais aux almanachs, qui longtemps se sont diffusés en gothique, le seront alors en caractères romains adoptés par la grande masse des lecteurs et plus seulement les petits groupes de lettrés dont elle est issue.

Ce processus qui couvre plus d'un siècle, et ne concerne que la part "latine" de notre continent, doit permettre de relativiser les discours humanistes, et le mépris dont ils ont accompagné, dès avant l'imprimerie, le gothique, synonyme de barbare. Si l'imitation immédiate du caractère italique, romain cursif, se révèle dans ce contexte beaucoup plus pesée qu'elle ne pouvait l'être en apparence, elle revêt aussi le caractère d'une intuition, heureuse, mais dont les raisons sont autres que celles auxquelles on aurait pensées d'emblée. Ce caractère, imprimé, dénote effectivement une volonté de rompre avec la tradition incarnée par la gothique, voire de la combattre ; il veut témoigner comme le petit format d'un rapport aux textes autre que celui de la glose et de la répétition scolastique, qui peut se manifester d'une manière éclatante par la publication, sans commentaires ni notes, de Dante[22] et de Pétrarque chez Alde en 1502, reproduits à l'identique par les lyonnais. Il requiert donc une adhésion du public à une pensée, et à la présentation nouvelle d'auteurs donnés comme ses garants, et le

[22] Voir Illustrations, reproduction n° 14

succès qu'il rencontre progressivement va de pair avec celui de certaines valeurs d'une idéologie consciemment et explicitement exprimée.

L'interprétation de ce "triomphe" doit donc être nuancée : ni avancée technique, ni "lisibilité" nouvelle et plaisante, chère à Proctor - qui n'existe qu'à nos yeux, faits au caractère romain - ni résultat univoque et obligé d'une influence italienne et humaniste qui couvrirait l'Europe, il procède, par le biais efficace des raisons commerciales, d'un changement d'état d'esprit de nature culturelle dont la responsabilité incombe en large part à l'humanisme. Ce qui meurt après 1550 n'est pas la lettre gothique, mais la littérature qui la portait : les romans de chevalerie par exemple sont démystifiés par le *Don Quichotte* ; la médecine d'un Rhazes, après les traductions de Galien, laisse la place à celle d'un Vésale, le droit textuel d'un Barthole évolue vers celui d'un Bude et d'un Cujas, la philosophie oublie Duns Scot, Occam, pour retrouver dans leur authenticité Aristote, Cicéron, et par eux Erasme, Montaigne bientôt ; la théologie, loin d'avoir reculé devant quelque "sécularisation" de la société, se renouvelle profondément et passionnément. L'Europe éduquée dans les humanités supplante la scolastique par le classicisme, et l'adopte dans les formes que de petits groupes extrêmement actifs ont propagé. Les livres d'une époque, un moment revivifiés par l'imprimerie, disparaissent des études et des chaires en même temps que s'instaure avec le contenu du livre, objet qu'on emporte avec soi et qui n'est plus confiné aux bibliothèques, un rapport familier.

43. Frontispice, titre et marque d'imprimeur

On ne saurait, à partir des effets de la contrefaçon sur les éditions aldines, tirer de conclusions générales sur l'évolution de la présentation esthétique du frontispice dans la production imprimée, tant celle-ci se conforme tout au long du XVIème siècle comme par la suite à des usages locaux divers et peut obéir à des mouvements d'une toute autre ampleur. Néanmoins, et dans la mesure où cette influence pourrait être établie, il ne serait pas indifférent de remarquer que la diffusion de certains phénomènes particuliers à partir de l'atelier d'Alde, dont on sait le rôle précurseur qu'il tenait déjà aux yeux de ses contemporains, se fait en relation avec elle. La page de titre, qui peut nous paraître aller de soi, n'en a pas moins une généalogie dans laquelle les pratiques que nous étudions ne sont pas sans avoir joué un rôle déterminant.

Rien en effet dans les incunables comme dans les manuscrits ne peut être assimilé à cette page de titre que nous connaissons, soit celle où sont rassemblés, ordonnés, les éléments qui nous paraissent identifier le produit que nous avons en main. Les premiers livres du XVème siècle commence en effet avec le texte, une lettre de dédicace ou une table des chapitres, dès la première page, et du manuscrit dérive encore la formule avec laquelle s'ouvrent les éditions, soit l'*Incipit*, comme celle qui les concluent, l'*Explicit*.

Mais avec la diffusion massive d'exemplaires identiques, le besoin se fait très tôt ressentir, chez les libraires comme pour les transporteurs, d'une reconnaissance immédiate de ce que renferme l'ouvrage, et d'une protection de la page qui regroupe ces informations. Aussi l'usage s'instaure d'utiliser la première page, qui de plus en plus était blanche pour ne pas exposer le texte aux maculatures que le transport multipliait, et un texte, car on ne peut alors parler de "titre", peut alors être disposé dans un encadrement gravé sur bois plus ou moins développé. Cette coutume, dont on trouve les premiers exemples à Venise, en Allemagne et aux Pays-Bas, se généralise à partir des années 1480, et les premiers frontispices, outre le modèle précité valant surtout pour les livres populaires des pays germaniques, peuvent aussi se caractériser, plus particulièrement en Italie, par l'usage de vignettes d'apparence plus simple.

Une page de titre qui comprenne l'intitulé de l'oeuvre, son auteur, son éditeur, le lieu d'impression et sa date, n'existe pas au XVème siècle, même si quelques tentatives ont existé d'enserrer tout ou partie de ces éléments dans quelque pièce de vers. Ils figurent, comme au temps du manuscrit, au colophon, reproduit dès le *Psalterium* de Fust et Schöffer, et continueront d'y figurer quelque temps encore après que l'usage se soit imposé de les faire apparaître au frontispice.

Le texte isolé en première page qui fait figure de titre est une acquisition de l'imprimerie, quand la décoration ne l'est pas. Au XVème siècle, le rapport entre texte et décoration n'obéit pas à des règles fixes, même si par simplification deux modèles, nous l'avons vu, peuvent être dégagés. La marque typographique, quand elle existe, demeure au colophon. Plus que le défaut d'ingéniosité, que quelques surprenantes anticipations démentent, c'est en fait celui de caractères capitaux ou de grandes tailles, qui explique que cette partie du livre imprimé ne se soit dégagée que lentement des usages manuscrits. Avec leur apparition et leur commerce organisé à partir du XVIème siècle, la transformation sera radicale.

Les livres sans frontispice disparaissent en effet très rapidement à partir de 1500, et les mutations que connaît le livre s'y étendent : les fonderies fournissent des caractères de dessin et de corps variés, qui permettent des recherches voire des jeux nouveaux ; l'évolution éditoriale s'y reflète aussi : de même que l'imprimerie favorise la fixation du texte, l'institution du frontispice influe sur celle du titre, dont la notion apparaît tout en venant s'articuler avec la spécification du genre de l'oeuvre ; bientôt le privilège, et plus tard l'approbation ecclésiastique, sont mis en évidence, la marque typographique se généralise, le portrait apparaît.

Entre producteur et consommateur, dans une fonction médiatrice, le frontispice doit satisfaire un double public : aux lecteurs sont destinés encadrement, marque, énoncé d'un titre et présentation générale de l'ouvrage ; à l'autorité, qu'elle soit civile ou religieuse, ou au commettant, le portrait, la dédicace, le privilège et l'approbation. L'imprimeur doit donc satisfaire des exigences variées, aux dépends de ses goûts propres, même si la rationalité et la

cohérence des frontispices d'un Alde démontre qu'un individu, certes affirmé, peut être le seul responsable de leur conception et de leur réalisation. Mais la règle est plutôt celle de la diversité, qu'un imprimeur utilise quelle que soit souvent la variété de sa production.

Le titre lui-même connaît au long du XVème siècle une évolution formelle qu'on pourrait résumer à cette formule : de l'épigraphe à l'affiche, sur fonds de variété croissante due à la multiplication des éditeurs, des commanditaires et à la diversification de la production éditoriale. Le rôle d'Alde est ici encore déterminant, bien que non-immédiat. Les premiers *in-octavo*, aussitôt et textuellement imités en cette nouveauté aussi, ne donnent au frontispice que le nom de ou des auteurs en lettres capitales épigraphiques : *Vergilius, Iuvenalis. Persius* , tandis que les livres grecs et latins d'autres éditeurs présentent le nom de l'auteur suivi d'un titre le plus souvent au génitif, et les livres en vernaculaire ne signalent le nom de l'auteur que par exception, pour signifier l'appartenance au classicisme : *Dante con commento* par exemple. Rares sont alors les sous-titres séparés du titre, et l'on constate bientôt l'apparition d'énoncés explicatifs exubérants, dans les livres populaires comme dans ceux qui, relevant d'un genre nouveau, se doivent d'attirer l'attention du public : classiques, littérature moderne et grammaire ne dédaignent pas cette prolixité.

L'accentuation de la concurrence se traduit par la mise en évidence des attributs signalant la haute valeur de l'édition proposée : l'originalité de celle-ci est mentionnée, de même que le nom de l'éditeur scientifique, du traducteur ou du commentateur, et la présence, multipliée, de pièces annexes ; les illustrations le sont aussi (*"aptissimi figuris excultae"*) et de façon générale l'emphase devient la règle. L'adresse du libraire est encore rare entre 1500 et 1550, mais la mention de son nom est de plus en plus fréquente. La marque typographique, seul élément original d'un frontispice où elle visualise la production de l'imprimeur, connaît une évolution remarquable : au temps des incunables simple variante d'un modèle conventionnel (sur cartouche noir, cercle avec croix et initiales de l'imprimeur), ses types se multiplient à partir du siècle, empruntant à l'héraldique, à l'allusif ou à l'emblématique.

L'industrialisation du métier, ayant contribué à rendre disponible les caractères lapidaires, accentue la tendance qui peut être observée dans le livre gothique, à user pour la première ligne de titre d'un corps plus grand. Le cursif n'est jamais employé durant cette période pour les éléments principaux du titre (auteur-intitulé de l'oeuvre), mais réservé après l'invention d'Alde aux parties secondaires et à la mention de privilège, manifestant ainsi les premiers éléments conscients d'une hiérarchisation. Mais si cet usage se répand peu à peu, il demeure pourtant qu'il ne répond que par exception à une réflexion sur la valeur conceptuelle des caractères, sur la fonctionnalité des corps, pour ce qui concerne le frontispice absente. Les typographies de ceux-ci demeurent mélangées avec la plus grande désinvolture, sans que la forme de la lettre rapportée à la signification du texte entre dans les recherches esthétiques pourtant vives de l'époque.

C'est alors la nécessité de protéger et d'identifier plus sûrement la production de telle ou telle officine, qui va progressivement conduire à un accord sur les éléments constituants de la page de titre et à une certaine unification formelle de celle-ci. L'histoire de la marque typographique d'Alde est révélatrice de ce phénomène et de ses effets : jusqu'à sa première introduction en 1501, les frontispices aldins ont des "titres" aussi bien courts que longs, suivis ou non du texte, relevés ou non de vignette ou d'encadrement[23]. Ce n'est que six ans après les premières éditions qu'elle apparaît dans le recueil des *Poetae christiani veteres*, puis de façon aléatoire dans les éditions qui suivent jusqu'en 1502. Après les premiers *in-octavo*, qui de façon tout à fait radicale et cohérente ont instauré un frontispice composé du seul nom de l'auteur, et parfois du titre, en lettres capitales, et leur immédiate contrefaçon, cet élément décoratif, placé au colophon, au frontispice ou aux deux, est systématisé à partir de 1502 avec le *Valerius Maximus*, doté d'une véritable valeur probatoire qui vise à identifier dès l'abord la production d'Alde. La contrefaçon des cinq premiers *in-octavo* par les lyonnais, et le peu de difficulté qu'il y avait à reproduire le frontispice tel qu'il était, paraît donc bien avoir été déterminante. La modification qu'Alde, qui s'apprête à les relever dans son *Monitum* du 16 mars 1503, fait de la présentation de ses ouvrages, n'obéit pas en effet à des motifs esthétiques, et ce n'est qu'à partir de 1503 dans le *Florilegium diversorum epigrammatorum* qu'une marque typographique est disposée au centre du frontispice comme un élément d'équilibre, sans être systématisée dans les éditions suivantes.

Cette fonction nouvelle de la marque intéresse surtout les éditeurs solides, plus exposés à être contrefaits ; Benedetto di Ettore Faelli (Benedictus Hectoris), dont les textes ont intéressé les lyonnais, invite ainsi l'acquéreur à la préface de quelques-unes de ses éditions de classiques (Justin, 1505, Suétone, 1506) éditées par Philippe Beroalde : *"Benedictus Hectoris Bibliopola ad Emptorem. Emptor, attende. Quando emere vis libros formatas in officina mea excussiora, inspice Signum quod in liminari pagina est. Ita numquam falleris. Nam quidam malivoli impressores libris suis inemendatis et maculosis apponunt nomem meum ut ita fiant vendibiliores."*[24] La marque demeure aussi à la fin de l'ouvrage, généralement après une page blanche, comme une double garantie qui ne fait jamais cependant l'objet d'une protection officielle. Qu'elle ne soit enfin jamais reproduite par les contrefacteurs lyonnais, à une exception tout à fait remarquable, démontre *a contrario* la signification qui y est attachée. Cette fonction pourtant s'atténuera jusqu'à disparaître par la suite, au profit de la seule esthétique : à la fin du siècle les marques les plus fameuses sont empruntées sans retenue, et l'ancre et le dauphin, à peine retouchés, peuvent ainsi figurer tout à la fois sur des éditions italiennes, françaises, espagnoles...

---

[23] Voir Illustrations, reproductions n° 6, n° 7, n° 9 et n° 10

[24] "Benedetto Ettore, libraire, à ses clients. Clients, soyez attentifs. Quand vous achetez des livres fabriqués dans mon officine, soyez attentifs à la Marque qui est dans les pages liminaires. Jamais elle ne manque. En effet des imprimeurs malveillants apposent mon nom sur leurs livres fautifs et maculés afin qu'ils trouvent plus facilement des acheteurs"

Ainsi se mettent en place, non sans balbutiements, reculs, les éléments d'un "état civil" du livre, qui de la souscription vont figurer au frontispice, ainsi qu'une mise en page originale par rapport au manuscrit. Il serait téméraire, rappelons-le, de conclure à une influence univoque et déterminée du frontispice aldin sur l'ensemble de la production, tant celle-ci présente une apparence diversifiée. Néanmoins les éléments qui chez lui y figurent ensemble - nom de l'auteur, titre de l'oeuvre, date et en réponse aux contrefaçons marque typographique et nom de l'éditeur - se généraliseront et caractériseront l'espace visuel du livre. Ainsi comme une réponse nécessaire, qu'Alde exposé à la concurrence a sans doute saisi plus tôt, les formes du livres imprimé ont émergé et se sont imposées jusqu'à devenir la norme.

4.4. Tirages, prix, publics

La réception d'éditions du début du XVIème siècle est une question difficile à appréhender, même quand nous pouvons disposer d'indices chiffrés qui peuvent l'éclairer. Ces éléments positifs en effet, à les croiser avec diverses informations présentes par exemple dans les correspondances, ne sont pas susceptibles de généralisation à une époque où la notion de prix fixe est chose inconnue et où les relations entre imprimeurs et clients, souvent personnelles, peuvent influer sur toutes les étapes de la production d'un texte.

On trouve dans les pièces liminaires de deux éditions *in-octavo*, l'une d'Alde et celle qui avait permis de découvrir le nom de Balthazar [de Gabiano], des mentions explicites de tirage. Dans l'épître dédicatoire du *Catulle ; Tibulle ; Properce* de 1502 que son éditeur scientifique Jérôme Avanzio adresse à Mario Sanudo, celui-ci présente son travail ainsi : *"Aldo Manutio [...] ex codice catulliano per me miro studio et incredibili labore emendatio tria exemplorum milia politis typis impressurus, me iterum ad hanc opera socio usus est"*[25]. De même dans le Suétone de 1508, qui est une imitation des éditions aldines, Gaspar Argilensis s'adresse comme nous l'avons vu à Grolier, donnant une indication précieuse : *"Balthasari calcographo Lugdunen, elegâtissimo : typis excusorijs ad Enchiridij formâ p. mile exêplaria describêdas."*

Ces deux chiffres, à les reporter au contexte de l'époque, sont pour le premier exceptionnel et pour le second, bien qu'élevé, dans la norme. En effet, à partir des années 1490 où l'imprimerie entre dans l'ère commerciale et jusqu'à la révolution française, le tirage d'un ouvrage de bonne diffusion se stabilise autour d'un chiffre compris entre 1000 et 1500, qui n'est dépassé, exceptionnellement, que pour des oeuvres d'auteur de très grande réputation. Ce chiffre dans sa modestie peut étonner mais doit être relativisé par le fait que les réimpressions d'une édition sont nombreuses, et combien plus encore les éditions d'un titre particulier. C'est en fait l'immobilisation des capitaux qu'entraîne une édition, dont les retours

[25] "Alde Manuce, pour qui j'ai étudié et corrigé après un travail considérable un texte de Catulle, l'imprime en trois mille exemplaires avec ses caractères brillants"

sont lents, qui conduit les imprimeurs à viser au plus juste un marché dont l'appréhension reste difficile.

Trois mille exemplaires pour l'*in-octavo* des élégiaques latins, et probablement une même ampleur pour les classiques latins, représentent un tirage considérable, le plus élevé de l'époque et bien au-delà donc, qui n'est atteint que par les livrets polémiques du temps de la Réforme. Alde Manuce fut certes l'imprimeur le plus actif de la Renaissance mais ces chiffres, dont on dira qu'ils constituent une haute limite, ne doivent pas laisser conclure sans examen à la mise en oeuvre d'une véritable démocratisation du savoir dont on fait parfois l'essentiel du programme humaniste, ni à une modicité des prix qui en serait l'instrument.

Quand en 1501 Alde Manuce lance sa collection de classiques latins *in-octavo*, il s'agit en fait d'un tournant dans sa politique éditoriale, qui peut lui être amèrement reproché. Dans les années qui précèdent en effet il s'était fait le propagateur, quelque peu doctrinaire, d'éditions grecques bien souvent *princeps* destinées aux milieux académiques, professeurs et étudiants, qui fréquentent les écoles de Venise, l'université de Padoue et celles du nord de l'Italie toute proche. Ces éditions, fruit d'un travail philologique et matériel conséquent, étaient extrêmement chères : on peut heureusement connaître les prix des éditions aldines, en la librairie vénitienne, par les catalogues de 1498, 1503 et 1513[26] où ils sont portés, et à comparer les prix de celui de 1498 avec ceux que l'on connaît d'un prédécesseur d'Alde, Franciscus de Madiis, qui avait diffusé quelques ouvrages grecs, on constate qu'ils sont de moitié supérieurs, voire plus encore, à ceux-ci. Les cinq volumes d'Aristote valent en effet 11 ducats, les comédies d'Aristophane 2,5 ducats, et des livres moins importants comme la grammaire de Lascaris 4 *marcelli*, soit un tiers de ducat. De tels prix ne se rencontrent que pour les éditions les plus prestigieuses de l'époque et valent, selon les dires de l'helléniste Codrus Urceus, ami d'Alde qui se plaint de surcroît de leur incorrection, le prix de dix bons manuscrits latins.

La guerre contre l'envahisseur français, dès 1494, provoqua une crise générale du commerce vénitien et dans celui-ci l'imprimerie, dont les besoins en crédits ne pouvaient plus se trouver satisfaits, souffra terriblement : sur 36 ateliers connus en 1499, il n'en restait plus que 27 l'année suivante, et 17 en 1504 ; le nombre d'éditions imprimées, de 120 à 150 dans la dernière décennie du siècle, chuta à 71 en 1501, à 57 en 1504. Alde, lié à l'une des seules banques qui ait survécu à la crise de 1499, non seulement survécu mais encore prospéra au milieu du marasme, dont un effet heureux fut de le débarrasser de concurrents. Son atelier entra dans la phase la plus active de sa carrière et lança ces innovations qui lui vaudraient la gloire. Mais celles-ci répondaient aussi à un contexte économique nouveau qui lui imposait de renoncer aux seules éditions, prestigieuses certes, mais que lui et ses associés ne pouvaient

[26] Premier catalogue d'imprimeur-libraire jamais imprimé, la liste de 1498, à laquelle sont jointes celles de 1503 et 1513 est conservée à la BNF sous la cote : Ms grec 3064.

plus assumer. La collection d'*in-octavo* latins dans ces conditions représentait une vente sûre qui permettait de poursuivre le programme grec et de maintenir les idéaux humanistes.

Ceux-ci étaient-ils pour autant des ouvrages bons marchés, ainsi que leur format, leur production en série et les déclarations humanistes postérieures ont pu le laisser penser ? Jamais Alde ne vante leur prix dans ses préfaces, insistant plutôt sur leur beauté et leur correction. Chacun des volumes de ces "livres de poches" latins vaut en fait, d'après le catalogue de 1503, 3 *marcelli*, soit un quart de ducat[27] environ, quand le prix des grecs, par exemple les Tragédies de Sophocle de 1502 porté à 6 *marcelli*, peut être deux à trois fois supérieur, ce qui semble toujours demeurer plus élevé que les prix pratiqués par d'autres éditeurs de classiques, dont les volumes sont encore en grands formats. Répercutant le travail d'édition et le travail typographique mené dans l'atelier - d'après les calculs de Martin Lowry, une édition revenait en moyenne à 234 ducats, main-d'oeuvre et papier devant s'élever à 100 ducats, achats des manuscrits, gages des copistes et des éditeurs, nourriture et loyer des quinze personnes environ qui devaient travailler dans l'atelier, complétant une somme qui équivaut aux revenus fonciers annuels d'un puissant seigneur - ces éditions possédait une valeur d'abord marchande à laquelle Alde ne pouvait passer outre.

Nous n'avons pas d'indications chiffrées concernant la valeur des contrefaçons, mais il est bien évident qu'à épargner les frais du travail éditorial, à imprimer sur un papier de moindre qualité et à ne pas entretenir un atelier aussi conséquent, Gabiano et Trot devaient pouvoir les vendre à un prix inférieur peut-être de moitié. Si tel est le cas, comme semble l'indiquer la composition et l'évolution de cette production, ils seraient responsables d'un début de "vulgarisation" que les éditions aldines n'ont sans doute pas accompli.

En effet quel public était touché par les publications aldines de littérature classique en petit format, puisqu'il ne pouvait s'agir de nouvelles catégories de lecteurs, peu fortunées, qu'on a pu croire délibérément visées ? Selon les témoignages des contemporains, les catégories traditionnelles déjà touchées par le manuscrit (prêtres, enseignants, juristes, médecins, secrétaires, clercs) fournissaient l'essentiel de sa clientèle ordinaire, et rien chez Alde ne manifestait le désir de rechercher de nouveaux publics ni de s'attacher une clientèle populaire. Il s'adressait au contraire avec prédilection aux universitaires qui, menant de front carrière littéraire et service de l'Etat, parcourraient incessamment l'Europe et accomplissaient la "révolution de l'enseignement" qui commençait en Italie, les sollicitant pour contribuer à une édition et leur dédiant ses ouvrages en reconnaissant leur rôle. Par eux il pouvait pratiquer après de leurs étudiants, qui par exemple à Padoue affluaient de toute l'Europe, une sorte de vente directe d'ouvrages étudiés en cours et nourrissant les discussions de ces cercles raffinés. Autre clientèle privilégiée, qu'Alde eut le mérite d'intéresser à l'imprimé quand celui-ci souffrait d'une réputation controversée, celle des Cours italiennes et de leurs princes lettrés

[27] Un compositeur nourri et logé aux frais de l'imprimeur gagnait, mensuellement, trois ducats à Padoue en 1475, ce qui correspondait au salaire proposé à un ingénieur hautement qualifié en hydraulique à Venise en 1492.

pour lesquels Alde faisait enluminer somptueusement quelques tirages sur vélin, voire éditer quelque ouvrage comme les *Asolani* de Pietro Bembo flattant profondément leur goût, introduisant dans ce milieu qui servait de modèle une forme de livre et de lecture qui allait être imitée.

Mais c'est surtout par la diffusion européenne de ses éditions que l'influence d'Alde allait se révéler décisive. Dimension naturelle du travail éditorial mené dans l'atelier, elle constituait aussi l'horizon d'une entreprise entendue d'emblée à cette échelle. Par l'intermédiaire des princes, des diplomates et des humanistes qui apportaient à l'imprimerie nombre de manuscrits, les ouvrages étaient commandés par les membres d'une véritable "République des lettres" qui en répandait le goût dans les milieux universitaires. Linacre en Angleterre, le cercle de Heidelberg, qui comprenait Reuchlin, Trithème et Celtis, en Allemagne et en Autriche, Sigismond Thurz en Pologne, l'imprimeur bâlois Amerbach et son associé Johann Froben, outre posséder les ouvrages aldins en imposaient l'achat à leurs étudiants dans les académies plus ou moins durables qu'ils fondaient, dans les bibliothèques qu'ils constituaient, en y intéressant pour certains les princes dont ils avaient été les précepteurs. En France, et malgré la conjoncture politique qui fit de Venise et de Paris des ennemis mortels de 1509 à 1512, l'influence aldine se transmit par de semblables intermédiaires : celui d'un collectionneur passionné comme Jean Grolier, de philologues humanistes comme Léfèvre d'Etaple et Guillaume Budé, ou encore de ce pédagogue de première force, compagnon de chambre d'Erasme à Venise, que fut Jérôme Aléandre, élu recteur de l'université à Paris en 1513 et qui fut à l'origine des premières impressions parisiennes de textes déjà publiés par Alde à partir du moment où la guerre rendait difficiles les communications.

Les éditions aldines, tous formats confondus, répondaient donc à une demande générale, que les chiffres de leurs tirages ne devaient pas toujours suffire à combler, mais qui ne concernait qu'une partie extrêmement restreinte de la société. Pièces de prestige enluminées et imprimées sur vélins, elles figuraient dans les bibliothèques des rois et des princes ; diffusées dans leurs formes ordinaires comme aucune autre édition, synonymes de qualité, elles étaient lues et étudiées dans les milieux académiques, institutionnels ou non, par la catégorie fortunée d'une population étudiante européenne. Mais plus que par leur diffusion matérielle, pourtant énorme pour l'époque, c'est par leur rayonnement culturel que les éditions aldines, dont nous avons vu se répandre les éléments matériels, allaient dépasser les cercles élitistes de la haute société auxquels Alde accordait toutes ses attentions et toucher un plus vaste public. Celui-ci bientôt, grâce à d'autres passeurs locaux parmi lesquels les contrefacteurs joueraient un rôle, pourrait connaître le classicisme dans les formes nouvelles et s'éduquer à cette veine.

4.5. Propriété littéraire, contrefaçon et privilège

Au terme de cette étude matérielle, nous pourrions avoir le sentiment que la propriété littéraire, que ce soit celle de l'éditeur sur l'ouvrage qu'il établit ou bien celle de l'auteur sur l'oeuvre qu'il écrit, est chose singulièrement méconnue en cette période de commencements de l'imprimerie. Il semble qu'en toute impunité l'on se livre à la contrefaçon ou à l'imitation, et qu'au mépris des privilèges, pourtant multiples, l'on puisse causer un préjudice certain à l'imprimeur-libraire qui supporte les investissements de départ, attenter à sa réputation tout en faisant commettre, à l'intérieur même de l'atelier, des actes délictueux. Mais ce sentiment, sans être infondé, doit être relativisé.

L'institution des privilèges appartient en effet à Venise, et le premier acte de propriété littéraire fut accordé le 1er septembre 1486 par le Collège de la République à Marco Sabellico pour ses *Rerum Venetarum libri XXXIII*, qu'il protégeait ainsi : *"nemini praeter eum liceat opus illud imprimi facere, sub poena indignationis Serenissimi Dominii et ducatorum quingentorum tam in Venetiis quam in quacumque civitate et loco Serenissimi Dominii"* [28]. Six ans après, un second privilège était accordé à Pierre-François de Ravenne et à partir de cette date ils se multiplient, concernant aussi bien les oeuvres littéraires que l'emploi de caractères, le monopole d'une impression voire de l'édition grecque, ou encore celui de la correction de tous les ouvrages grecs imprimés en la République. Accordés parfois par le Sénat et plus rarement par le Conseil des Dix pour des durées variables, mais qui s'éteignaient avec leurs possesseurs, ils furent en bonne part responsables du prodigieux développement de la typographie vénitienne. Nombre d'auteurs se faisaient éditer à Venise, seul lieu qui protégea leur oeuvre, et ce n'est qu'à partir des années 1540 que la censure, religieuse ou civile, commença de s'insinuer dans ce qui demeurait à la discrétion des magistrats.

Dans le cas d'Alde, les privilèges et les autorités qui les lui confèrent sont tels qu'il apparaît comme l'imprimeur le mieux protégé de son temps. En effet, dès le 25 février 1495, trois jours avant la publication du *Lascaris*, Alde déposait et obtenait un privilège du Sénat de Venise qui prévienne pour vingt années toute réimpression ou importation sur le territoire vénitien d'ouvrages grecs ou traduits du grec, ce en vertu du caractère grec d'"une grande beauté" et de deux nouvelles méthodes d'impression secrètes qu'il mettait en oeuvre. Ce premier privilège, sur les caractères mais aussi sur les oeuvres, suffit à écarter en 1498 des rivaux qui tentèrent d'imprimer, dans une copie fidèle de ses fontes, des livres grecs, et surtout lui assura le monopole vénitien de l'édition grecque tout au long de son activité. Le 13 novembre 1502, arguant encore de la création d'un caractère nouveau, l'italique, il obtint auprès du Sénat le privilège de son usage pour l'édition latine pendant dix années, qu'il fit confirmer par bulle pontificale d'Alexandre VI le 17 décembre de la même année, et renouveler ensuite par Jules II et Léon X en 1513. Confiés au Conseil des Dix, le respect de

[28] "et que personne sinon son autorisation ne fasse imprimer son oeuvre, sous peine de l'indignation des Maîtres de la Sérénissime et de 500 ducats, tant à Venise que dans toute cité ou lieu dépendants de la République".

ces privilèges fut efficacement assuré sur le territoire vénitien - Philippe Giunti fut frappé d'une sentence d'exil pour les avoir enfreint - mais ne pouvait s'appliquer en d'autres juridictions ; quant à l'autorité des papes, toute spirituelle au delà des états pontificaux, on comprend qu'elle ne s'imposât guère aux imitateurs italiens. En l'absence de droit international, Alde n'avait en fait d'autre recours contre les contrefacteurs et imitateurs lyonnais que d'avertir sa clientèle contre eux. Il y eut cependant contre les Giunti, qui de Florence avaient édité entre 1502 et 1505 des éditions[29] de classiques latins reproduisant fidèlement le modèle aldin tout en étant légèrement augmentées et prétendument corrigées par Benedictus de Florence, un procès dont malheureusement les minutes ne sont pas conservées. Alde le gagna sans doute, puisque les Giunti après 1507, paraissent prendre soin de ne pas éditer les titres publiés par lui, tout en continuant de contester le privilège sur le caractère italique qu'ils ne cessent d'utiliser. C'est ainsi qu'en 1514, ils portent l'affaire devant Léon X en espérant qu'en vertu de ses origines florentines, il leur accorderait quelque considération ; ils n'obtinrent probablement pas gain de cause, mais ne furent pas poursuivis non plus. Dès l'année suivante, avec la mort d'Alde, ses privilèges s'éteignaient, et les oeuvres comme les caractères d'Alde se répandraient sans plus d'entraves.

5. Le développement de l'imprimerie à Lyon

Nous venons de voir combien les "imitations" et les "contrefaçons" lyonnaises des ouvrages édités par Alde Manuce étaient singulières et révélatrices de l'histoire de l'édition. Leur existence, parce qu'elle suppose la constitution d'un appareillage matériel et celle d'un réseau de relations, plus ou moins subreptice, entre deux villes pose de nouveaux problèmes d'ordre historique, tant celles-ci, opposées, à la veille de l'introduction de l'imprimerie (1470), pratiquement du tout au tout - situation politique, économique, sociale, tradition intellectuelle - n'en seront pas moins rivales et concurrentes, à peine trente ans plus tard, pour ce qui concerne l'industrie du livre imprimé, et, trente années après encore, pour le rayonnement culturel.

Nous verrons brièvement comment l'Europe, à partir des années 1450, commence à surmonter avec vigueur les grandes crises du XIVème et des débuts du XVème siècles, et pourrons évoquer dans ce tableau d'ensemble la cité de Venise qui, par la continuité de ses institutions, la solidité et l'étendue de son expansion commerciale, la permanence de ses traditions intellectuelles et l'étendue de son *emporium*, fait figure d'exception au milieu des troubles et atteint, au seuil des années qui nous intéressent, le prélude de son apogée.

La ville de Lyon paraît au contraire, à la même époque, atteindre le point extrême d'un déclin presque séculaire, guerre de cent ans, guerres féodales, civiles, brigandages plus sûrement encore et épidémies la laissant, peut-on dire, exsangue. Nous disposons avec les

[29] Voir Illustrations, reproduction n° 18

"Nommées", estimes de la ville dressées sous forme de liste des propriétaires de bien meubles et immeubles établies pour asseoir la taille, de façon régulière - aux années 1417, 1448, 1461, 1493, 1515 - et continue - en ce sens que l'on inscrivait les évolutions affectant chacun entre les dates du "recensement", d'instantanés successifs de la vie lyonnaise grâce auxquels nous pouvons en premier lieu donner une estimation de la population lyonnaise aux diverses années de la période qui nous intéresse. A comparer alors celles de 1446 à celles de 1417 puis à celles de 1515, on constate que Lyon se trouve, au milieu du siècle, au point le plus bas de son évolution démographique, comptant environ 25000 habitants, contre 35 à 40000 en 1417, chiffre que l'on retrouvera un siècle plus tard et qui sera encore porté à 50000 sous Henri II.

La situation politique de la ville, sans pouvoir nous y attarder vraiment[30], est celle d'une "Commune", institution originale dans le Royaume de France d'une cité sans noblesse, dont on peut dire que l'heure de gloire, à considérer celle-ci comme indépendance, est passée. Concédée officiellement en 1312, ses douze consuls, élus par les maîtres des métiers, ont su pendant plus d'un siècle maintenir et renforcer l'autonomie de la ville, sur le plan intérieur en jouant habilement des rivalités entre gens du Roi et gens de l'Eglise, et quant à l'étranger, en affirmant toujours un attachement au Royaume, résister avec succès malgré le malheur des temps aux ambitions et aux menées bourguignonnes et savoyardes. Mais, au cours des années 1450, ces édiles, peu à peu constituées en patriciat de fait, ne voient même plus l'utilité de se réunir, toutes prêtes qu'elles sont de soumettre la ville aux vues du futur Louis XI qui dès qu'il sera Roi (1461), fera il est vrai sa fortune.

En ajoutant à nos sources des documents tels que testaments, contrats, délibérations municipales, chartreux, etc., nous pouvons donner de la société lyonnaise à la veille de l'introduction de l'imprimerie un tableau qui ne laisse pas d'être surprenant quand on connaît l'importance que celle-ci pourra très rapidement acquérir. Dans cette optique en effet, si nous examinons en premier lieu les milieux intellectuels, soit pour l'essentiel ceux qui assurent l'enseignement et ceux qui peuvent constituer un "public" cultivé, nous ne pouvons qu'être frappé de leur peu de vigueur, même dans une ville anémiée par la dureté des temps. L'enseignement, qui peut être tenu par l'Eglise, dans tous les chapitres et dans quelques écoles, sans y être destiné exclusivement aux enfants voués à la cléricature, ou bien être "laïque" et dispensé dans une des *"escuola"* de la ville qui jamais ne parvinrent à se hisser au niveau de leurs homologues des cités marchandes italiennes ou flamandes, ou bien encore être assuré par quelques précepteurs issus d'un notariat pléthorique qui trouvait là quelque revenu bienvenu, n'est jamais qu'une instruction primaire, destinée à assurer les plus élémentaires nécessités de futurs marchands. Pour continuer au-delà, recevoir une formation spécialisée ou étudier les arts, il n'y avait que quelques vestiges d'anciens *studia* enseignant les premiers éléments des lois. L'Université de droit écrit, un moment promise aux Consuls par Charles VII en 1418, fondée par le dauphin Louis à Valence en 1452, demandée en 1453, faisait tout simplement

[30] *Cf.* Déniau, Jean : *La Commune de Lyon*, Lyon, 1935

défaut à Lyon et aucune institution de cet ordre n'allait pouvoir remplir le rôle éminent que tint la Sorbonne à partir de 1469 pour l'installation de l'imprimerie. Les "escholiers" lyonnais devaient donc quitter la ville pour poursuivre des études universitaires et acquérir leurs grades, lourde charge devant laquelle les classes marchandes reculaient, aggravée encore par le fait que nombre de ceux qui partaient ne revenaient pas dans une ville où posséder trop de connaissances était s'exposer à ne les voir employées. Les dimensions, déjà modestes, du groupe social d'hommes cultivés qui pourrait avoir avec le livre un rapport d'intérêt, achevaient par ce phénomène de se restreindre.

Cette classe marchande, élément énergique de la cité, était elle aussi ignare et peu soucieuse d'humanités que le peu d'efforts consenti par elle à disposer d'un véritable lieu de formation le laisse accroire ? En voie d'ascension vers le consulat et le patriciat bourgeois que cette fonction suscite au cours de ce siècle, les marchands ne semblent pas, au contraire des hommes d'affaires italiens dont sont issus les humanistes[31], connaître d'autre école que leurs boutiques et d'autre formation que celles de leurs voyages. Aucun des testaments sondés ne mentionne le moindre livre, pas même de piété comme à Toulouse, et ni la vie intellectuelle ni, ce qui peut constituer son corollaire, le goût pour l'administration publique, laissée aux spécialistes du droit, ne viennent détourner ces hommes de "marchander" et de se livrer, exclusivement et sans rien de l'ouverture de leurs homologues italiens, aux affaires : le mécénat par exemple est chose absolument inconnue à Lyon. Et quand par exception un marchand manifeste quelque intérêt pour les lettres, c'est pour aussitôt s'en défendre : ces quelques vers extraits des *Complaintes* de François Garin[32], écrites en 1460, sont destinés à prémunir son fils des écueils que lui-même n'a pas su éviter dans le cours de ses affaires :

Lire histoyres et beaulx livres
C'est un passe temps gracieulx.
Tant ne liras que tu t'enivres.
Plusieurs s'i font bien malheureux.
Trop les aymer n'est pour le mieux
A gens qui suyvent marchandises

La ville qui prie devrait être normalement plus accueillante au monde du livre, manuscrit puis imprimé ; c'est effectivement parmi ses membres que nous allons trouver cet objet. Dirigée de 1417 à 1444 par un homme de premier plan, l'Archevêque Amé de Talaru, celui-ci peut léguer une bibliothèque assez fournie pour qu'on la disperse entre son neveu et les autres membres de sa famille qui souhaitent étudier. Il est aussi celui qui a su attirer à Lyon Jean Gerson, le grand clerc trouvant là un abri nécessaire et pouvant, durant dix ans d'une retraite studieuse, enseigner et écrire au Cloître Saint-Paul ; il est néanmoins tristement significatif que ses oeuvres n'aient été imprimées, en 1483, qu'à Cologne et non dans la ville

[31] *Cf.* Renouard, Yves : *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, pp. 222-246
[32] *Cf.* Garin, François : *Complaintes et enseignements à son fils*, Paris, Guill. Mignart, 1495, *f°* XII *v°* XIII

qui paraît l'avoir rapidement oubliée[33]. Les principales communautés religieuses constituaient autant de petits centres intellectuels, de plus ou moins de vigueur selon la personnalité de leurs membres, mais il convient de dire que leur rayonnement demeura tout au long du siècle à peu près nul. Si avec l'imprimerie les choses allaient, lentement, changer, le fait est que jusqu'à son introduction il n'y a que quelques livres aux trésors des églises (Bibles, Missels dont quelques uns enluminés), un peu plus dans les chapitres, dont quelques manuscrits anciens très précieux, et ceux que l'on peut supposer dans les couvents des moines mendiants qui, fournissant à l'Eglise de Lyon lecteurs et prédicateurs, doivent posséder les ouvrages utiles. On cherche en vain un enlumineur en ville en 1428, il y en a deux en 1448, et quelques écrivains de forme. Ni les vieux ordres ni les abbayes de la région ne laissent la moindre chronique, et l'"histoire" des bibliothèques est celle d'une constitution tout entière soumise au hasard des legs particuliers : le Conseiller au Parlement de Paris Antoine Caille lègue par testament[34] ses livres afin que soit fondée dans la collégiale une "librairie", et combien révélateur du dénuement de celle-ci est la clause par laquelle Antoine Bellièvre, en 1492 (!), l'enrichit de *"codicum digestum vetus, infortiatum, volumen et sextum decretalium, qui libri pro temporibus in libraria deficiunt, et per aliquem usque adhoc minime dati fuerunt"*[35]

C'est donc en dernier ressort chez quelques particuliers, médecins, hommes de loi et d'offices dont quelques-uns sont riches assez pour posséder cet objet rare qu'est le livre manuscrit que nous trouverons mention de livres et même d'une bibliothèque. Leur nombre ne suffit pas à faire d'eux une "intelligentsia" laïque : cinq médecins exercent à Lyon au milieu du siècle, combinant leur art d'astrologie voire de physique, une centaine d'hommes de loi à la même époque, pour cent soixante environ au siècle nouveau, cherchent à vivre de leur savoir. La modestie générale de leur activité permet aussi de se défaire d'une possible illusion : si Simon de Pavie, homme d'un ascendant personnel certain, médecin attitré des ducs de Bourbon et des rois de France, d'origine italienne, peut être celui qui initie les lyonnais au mécénat, fondant par exemple aux Cordeliers cette Chapelle où il sera enterré, il est dans ce groupe, par ses moyens et son comportement, une exception remarquable. Du côté des hommes de loi[36], dont le nombre pourtant peu élevé suffit à épuiser la charge de travail, la plupart peinent à se procurer encre et parchemin et monnayent leur savoir de l'écriture plutôt que leurs connaissances juridiques. Il en est cependant quelques uns qui vivent bien, plutôt de leurs charges ou de leur fortune familiale, et qui paraissent au moins aimer les livres sinon avoir quelque envergure intellectuelle : on trouve ainsi une bibliothèque chez Jean Le Viste, homme le plus riche de la ville à cette époque, qui contient, outre les recueils de lois indispensables à sa profession et les ouvrages de spiritualité, Aristote, Sénèque, Isidore de

---

[33] *Cf.* Combes, A. : *Gerson et la naissance de l'humanisme*, in *Revue du Moyen Age latin*, 1945, (pp.259-284)

[34] Archives du Rhône, 4 G 73, f° 340 V°

[35] "ancien code de droit, renforcé, d'un volume et de six décrétales, tous livres qui depuis toujours manquent à la librairie, et que très peu de personnes ont légué jusqu'à ce jour"

[36] *Cf.* Fédou, René : *Les hommes de loi lyonnais à la fin du Moyen Age*, pp.477-479

Séville, Lancelot et le Saint Graal, Pierre Lombard et Bernard Gui, et l'on devine dans quelques autres testaments le témoignage d'un intérêt de cet ordre. Une certaine culture profane ne survit donc que chez ces quelques *clerici seculares*, le "commun" vivant dans l'ignorance, les marchands dans l'indifférence, et les clercs dans un certain désintérêt . Si l'on veut avancer le mot d'humanisme, au sens culturel du terme, pour qualifier la cité lyonnaise du milieu du XVème siècle, on dira qu'il existe un humanisme juridique extrêmement timide, fait d'une "élite" dangereusement restreinte et proche de l'asphyxie quand aucune institution, parlement ou université, ne vient sur place en relayer les intérêts.

A ce tableau, issu des renseignements des Nommées et d'autres documents des deux premiers tiers du XVème siècle, qui est celui d'une petite place de commerce sans ambition ni éclat, nous allons pouvoir opposer celui d'une ville prospère, opulente, carrefour de biens et d'hommes, dont les archives enregistrent fidèlement l'évolution. Pour comprendre ce bouleversement, qui est une traduction particulièrement vive d'un mouvement d'expansion qui entraîne l'Europe entière, et y situer l'apparition et le développement de l'imprimerie dans un contexte bien peu favorable a priori, nous devons observer les causes historiques qui le déterminent. C'est à partir de l'avènement de Louis XI, avions-nous dit, que la ville sort du Moyen Age grâce, essentiellement, au phénomène des foires. Aux trois foires par an, de dix jours chacune, crées par Charles VII en 1420, Louis XI, les confirmant par l'Ordonnance du 20 octobre 1462, en ajoute une quatrième, et fait défense aux marchands tant français qu'étranger de fréquenter les foires de Genève. Le 8 mars 1462, il leur impose une durée de quinze jours, les faisant ainsi coïncider avec les grandes foires étrangères, et confère une durée de un mois à leur suite pour les opérations financières. Elles jouissent de privilèges considérables : abolition du droit d'aubaine et de représailles, exemption du ban et de l'arrière-ban, du régime des maîtrises, des droits d'entrée et de sortie du royaume. Dès cette date, une juridiction spéciale y est établie, que François Ier par l'Edit de février 1532 confirmera en instituant le tribunal de la Conservation qui statue, "sans longs procès et figures de plaids", entre toutes les personnes tant étrangères que regnicoles sur toutes les affaires commerciales, civiles ou criminelles qui se rattachent au fait des foires. De manière générale, les efforts de l'Etat concourrent à leur tenue : organisation de "criées" dans tout le Royaume et au-delà à Genève, Nice, Gênes, protection et amélioration des routes (percement du tunnel de Monte Viso, de 72 mètres, entre 1475 et 1480), création de la poste aux lettres (1464) que les banquiers, moyennant finances, peuvent utiliser, et application rigoureuse de la protection royale sur les marchands, dans le Royaume comme à l'étranger. C'est donc tout un ensemble de mesures, sévèrement appliqué, qui assure la sécurité et entraîne pour la ville le commencement de la prospérité. Celle-ci devient en effet le point de passage le plus important de l'Europe occidentale, la réception des Etats du Languedoc dans le Royaume (1383) ayant suppléé au départ des Papes d'Avignon, la vente déjà ancienne du Dauphiné à la Couronne (1349), l'acquisition de Marseille et de la Provence (1481) conjuguant leurs effets pour situer

Lyon, parfois seul point de passage du Rhône entre Genève et la mer, au centre d'un trafic international de biens et de finance dont l'importance va croissant. Les reconstructions du pont du Rhône à la Guillotière, sans cesse défait par les assauts du fleuve, sont financées pour une part importante, et efficace, par les "Indulgences du Rhône", accordées aux bourgeois qui en ont la charge par Clément VII en 1384 et renouvelées par ses successeurs : celui-ci, en 1481, bien que consolidé par des arches en pierre, n'est pas encore complètement achevé, si tant est qu'il puisse l'être. Au croisement des trois grandes routes, celle du Bourbonnais, route officielle qu'empruntent les rois quand ils viennent de Paris à Lyon, celle de Bourgogne par laquelle, des Pays-Bas et d'Allemagne, affluent marchands, ouvriers, humanistes, et celle de Genève, par où passent suisses et allemands de l'est, la ville de Lyon peut désormais exploiter cette situation favorable et représenter le point de rencontre, avant Languedoc et Espagne, de populations variées.

Il n'est en effet pas que le commerce des biens que développent les foires, mais aussi et en premier lieu celui de la banque, cosmopolite par excellence. Entre capital et travail, la corporation des banquiers commence dès cette date à tenir une place prépondérante dans les relations internationales, et enserre dans un réseau de comptoirs le trafic de l'Europe centrale et occidentale. Si les Lombards et les Génois avaient été du XIIIème au XVème siècle les principaux changeurs européens, ce sont maintenant les florentins, et parmi eux les membres de la famille Médicis, qui possèdent des établissements dans toutes les grandes villes. Lyon deviendra aux environs de 1500 la capitale du change européen, et le siège d'un syndicat international de banquiers, italiens et allemands, s'y installe de fait. Les rois de France y contractent de perpétuels emprunts, et même les aléas de la politique française en Italie, au temps des revers, ne suffisent à entraver sa prospérité.

Entre 1461 et 1481, la ville connaît donc un accroissement spectaculaire, dont témoignent les Nommées, et qui se poursuivra longtemps : la richesse y est au moins quadruplée, et si elle va aux plus fortunés, il faut remarquer qu'elle profite à la population tout entière et particulièrement aux artisans. Son aspect physique est transformé : la voirie est améliorée, les maisons neuves multipliées, des chantiers séculaires (église Saint Nizier) terminés, et l'on construit les premiers palais à l'italienne. Le commerce génère une transformation sociale, et bientôt politique, importante : le trafic des biens (épices, draps, toiles, soieries, peaux,...) et surtout la finance ont certes enrichi le patriciat local qui monopolisait les institutions de la ville, bourgeoisie marchande qui refuse encore l'anoblissement et son obligation de cesser de commercer, mais aussi entraîné l'apparition, et l'installation, d'hommes nouveaux tels que banquiers d'origine florentine et lucquoise qui peu à peu deviendront influents et citoyens d'une cité dans laquelle les opérations financières vont se multiplier. Lyon, débordante de richesse et pièce maîtresse d'un Royaume puissant et ambitieux, peut et va servir de base stratégique dans laquelle se prépareront, de 1494 au Traité de Cateau-Cambrésis (1559) par lequel Henri II renonce à toute politique "outremonts", toutes

les aventures italiennes des rois de France successifs. Y installant souvent le siège de leur gouvernement, ils entraîneront dans la ville cour, diplomates, financiers, gens, troupes, recueilleront prisonniers de marque et leurs suites, souverains captifs, cardinaux chassées d'Italie, ambassadeurs de tous ordres, introduisant donc en un même lieu les ferments d'un bouillonnement matériel et intellectuel dans lequel l'imprimerie, nous le verrons, trouvera l'une des causes essentielles de son développement.

Les nommées de 1515, et d'une certaine façon cet ouvrage d'histoire, *L'antiquité et excellence de la ville de Lyon* écrit en 1557, donnent alors de la ville l'image d'une capitale opulente, dont nous devinons l'animation et l'ambition. Sa composition sociale a peu à voir avec le tableau des années 1450 qui précède, et on constate un mouvement général d'ascension sociale et d'enrichissement au cours de cette nouvelle période : au niveau "supérieur", le phénomène remarquable est celui de l'anoblissement des hautes classes marchandes qui, renonçant au mode de vie bourgeois, recherchent désormais les offices, payants, que les rois multiplient, et considèrent le livre et la culture comme l'un des signes de la réussite ; parallèlement, on observe l'embourgeoisement des hommes de métiers, commerçants, "industriels" et artisans qui constituent le coeur et le moteur de la cité et qui, tout en restant attachés aux origines de leur richesse, ne dédaignent plus pour certains l'accès aux charges honorifiques, offices royaux ou municipaux, et vont finir par constituer une aristocratie administrative de propriétaires ruraux sans pour autant franchir le pas de la véritable noblesse. Dans la catégorie intermédiaire, les commerçants de l'alimentation, la foule des artisans, deviennent presque tous propriétaires de leurs domiciles, si modestes soient-ils. Phénomène que l'on retrouve chez les "pauvres gens", dont le nombre, difficile à évaluer, doit être cependant assez modeste dans une ville où l'industrie est peu développée et où le grand atelier, sinon celui d'imprimerie - et ce seront toujours les compagnons imprimeurs qui seront mis en cause lors des sporadiques agitations ouvrières - est chose inconnue ; les "nommées rurales" montrent que la propriété n'est pas chose impossible à ce niveau de la société, et on peut y voir de modestes hommes de peine posséder quelques parcelles du plat pays[37]. Il semble donc que la répartition des richesses fut pour lors plus égalitaire, uniforme, équitable, dans la ville et son arrière-pays, qu'elle l'allait devenir aux siècles suivants.

Les ecclésiastiques sont maintenant riches et nombreux : le Chapitre de Saint-Jean était largement pourvu de personnel, plusieurs centaines de prêtres étaient attachés aux onze paroisses de la ville, sans compter les hôpitaux. Le clergé se recrutait dans toutes les catégories de la population, de la plus humble à la plus en vue ; sa richesse était évaluée, il est vrai par les bourgeois lors de tractations pour établir l'impôt, au tiers de la richesse totale de la ville. A leur tête se trouve, depuis son élection à l'âge de dix ans en 1444, l'archevêque Charles de Bourbon, qui va bientôt exercer une influence déterminante sur la vie spirituelle de

[37] Sur la "ruée aux champs" des lyonnais avides de propriété, *cf.* Charles Fontaine : *L'Antiquité et excellence de la ville de Lyon*, Lyon, J. Citoys, 1557. (p. 449)

la cité. Son oncle, Jean de Bourbon, évêque du Puy, qui administre le diocèse durant le temps de sa minorité, éprouve pour les livres une grande sollicitude, passion qu'il partage avec d'autre membres d'une éminente famille, répandue sur le territoire de l'Europe. Les arts seront donc encouragés, ainsi que les institutions y sont vouées : de 1450 à 1500, le Chapitre des chanoines-comtes de l'Eglise[38] de Lyon brille d'un très vif éclat, et ses membres parcourent les universités françaises et surtout italiennes, pays qui exerce sur eux une véritable fascination, pour conquérir les grades les plus élevés. Dès 1479, le Chapitre de Saint-Jean accorde à Martin Huzs licence d'imprimer des livres liturgiques, et dans les couvents lyonnais vivent à présent des hommes qui pourront être sollicités pour l'édition des premiers incunables : Jean Bathalier, docteur en théologie de Paris abrité au couvent des frères Prêcheurs, traduit en français la *Légende dorée* pour Barthélemy Buyer en 1476, aux Augustins demeurent les frères Julien Maco et Pierre Farget, responsables intellectuels du *Miroir de vie humaine*, de la *Légende des Saints nouveaux*, du *Nouveau Testament,* des *Fables d'Esope*, des *Facéties* du Pogge, du *Miroir de la rédemption de l'humain lignage* textes destinés au grand public par leur imprimeur Nicolas de Lyre, mais dont la préparation suppose une connaissance approfondie du latin.

Dans le même temps médecins, juristes et autres "clercs" vivent, dans la proximité de la cour des Bourbons et de celle du Dauphiné, une sorte d'âge d'or. Ils partagent avec les religieux un mode de vie fait de voyages et d'un certain loisir, au moment de leurs études mais aussi par la suite, et leurs familles se répartissent souvent, dans l'exercice de leurs charges, sur l'ensemble du Royaume. Louis XI lui-même, pour être resté longtemps (1447-1456), dans les Etats du Dauphiné, n'oubliera jamais ses "bons amis" lyonnais et nombre d'entre eux seront placés auprès de lui à la cour ou bien encore à la tête de ses évêchés..

Entre 1460 et 1500, dans un milieu formé par le clergé, le droit et le haut négoce, se constitue donc une communauté ouverte aux influences extérieures, riche, cultivée et favorisant l'imprimerie. Ceci interdit de penser, comme va nous le confirmer l'évocation de la vie de Barthélemy Buyer qui en est le premier imprimeur, que le mouvement typographique lyonnais ne se crée que selon des raisons purement extérieures ou tout à fait spontanées. Pourtant, si l'on considère les 750 impressions lyonnaises parues entre ces deux dates, on constate que l'humanisme y a peu de part. Plus du tiers des éditions, ce qui est exceptionnel, est en langue vulgaire, et la production se partage entre ouvrages de piété simple ou de sermons, souvent illustrés mais qui reproduisent des succès d'outre Rhin, de même qu'en matière littéraire romans de chevalerie et littérature de la cour de Bourgogne, là encore somptueusement illustrés, sont adaptés et traduits pour le public lyonnais. A l'exemple de Venise Barthélemy Buyer publie en grand *folio* des compilations de droit canon pour lesquelles il peut solliciter le milieu juridique de la cité, et la médecine, avec la traduction par Nicolas Paris de la *Chirurgie* de Guy de Chauliac apparaît dès cette période comme une

[38] *Cf* Beyssac, J. : *Les chanoines de l'Eglise de Lyon*, Lyon, 1914

spécialité lyonnaise. Mais cette mobilisation des énergies bourgeoises, qui n'est pas relayée par un milieu véritablement humaniste, ne donne pas lieu à une édition de belles lettres. Josse Bade, de retour d'Italie en 1492 et professeur de latin et de grec, peut certes travailler dans l'atelier de Trechsel à quelques éditions de classiques, mais, l'expérience tournant court après la mort de celui-ci (1498), il doit aller à Paris (1501) pour devenir l'imprimeur humaniste que l'on sait. Ce n'est en fait que dans les années 1530-1560 que l'humanisme existera bel et bien à Lyon, et pour le comprendre il faut analyser encore l'émergence du milieu qui le portera.

C'est en fait par la conjonction du cosmopolitisme de la ville, résultat de son activité marchande, et de son rôle politique - la cour de France y séjourne plus de vingt fois entre 1494 et 1540 - que prendront corps à Lyon les mouvements intellectuels renaissants. De façon beaucoup plus prononcée qu'en 1446 habitent en effet à Lyon, à demeure ou temporairement, des personnes étrangères et particulièrement d'origine italienne. Leur influence sur la pensée et sur les modes de vie dépasse leur importance numérique : si l'on peut difficilement donner une statistique évaluant ce nombre, on sait que les propriétaires d'immeubles étaient plus d'une centaine en 1515, soit au commencement de quarante années de progrès continus auquel ils n'allaient pas peu contribuer. Organisées politiquement en *nations*, contrôlées ou tout au moins devant justifier leur activité à leurs gouvernements respectifs, ces communautés sont dirigées par des magistrats (un "consul" assisté de quatre "conseillers-procureurs" pour la *nation* florentine) qui débattent des questions intéressant l'ensemble des membres du groupe et tout particulièrement des privilèges commerciaux et juridiques constituant le droit des foires. La communauté italienne de Lyon, composée des *nations* florentines, lucquoise, lombarde et génoise, qui surpasse à présent en nombre celles de Londres et de Bruges, est composée des dirigeants des banques et des comptoirs, regroupés souvent en société de finances, et ses membres sont en relations constantes pour le commerce d'importation avec les institutions de la péninsule. Assimilés pour les plus riches d'entre eux à la haute société lyonnaise, représentant de plus en plus souvent le recours au financement des expéditions royales, leur comportement rejoint celui de cette bourgeoisie en voie d'aristocratie décrite plus haut, à laquelle ils apportent un goût culturel jusqu'alors négligé. Autour d'eux, réalisant par exemple une activité commerciale ou bien encore l'industrie de luxe, d'autres italiens moins fortunés, une population flottante, marchant de foire en foire, vit de façon plus temporaire dans la ville tout en participant à sa richesse ; c'est parmi elle que nous trouverons les imprimeurs qui nous intéressent.

Autre *nation* que le trafic des foires et la prospérité naissante attire à Lyon, celle des "allemands" (parmi lesquels il faut entendre aussi quelques suisses), qui vinrent notamment pratiquer à Lyon, comme ils l'avaient répandu partout en Europe, l'art artificiel du livre. Sur les cinquante-trois imprimeurs connus exerçant au XVème siècle, vingt ou vingt-deux d'entre sont d'origine germanique en effet, et l'on relève parmi eux les noms de Martin Husz, Marc Reinhart et Jean Neumeister et de Trechsel. L'essor de la ville, et les privilèges faits à

l'industrie comme au commerce, ont permis d'attirer à Lyon toute sorte d'"ouvriers" ici non astreints à la communauté jurée ni au chef-d'oeuvre. L'accès à la maîtrise est permis à quiconque possède un capital, régime institué par lettre patentes de Louis XI (17 avril 1476), et c'est donc un milieu extrêmement cosmopolite, dans lequel les lyonnais d'origine peuvent avoir le sentiment de se trouver débordés, qui vit et travaille à la richesse de la ville.

L'imprimerie figure au premier rang des industries nourricières de cette population bigarrée. La liste établie par Baudrier des imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres vivant à Lyon au XVIème siècle ne comporte pas moins de trois mille noms, et quatre-vingts ateliers fonctionnaient au début du siècle. Dans ses cinquante premiers années, cette population est composée en parts à peu près égales de français et d'étrangers, pour la plupart allemands et italiens, qui peuvent s'installer à demeure ou bien repartir après quelques années d'activité, et dont l'activité peut être encouragée, paradoxalement, par l'absence d'Université et de faculté de théologie. Une certaine liberté en résulte en effet, dont l'influence est aussi sensible sur la vie intellectuelle de la cité, tant l'institution pouvait paralyser souvent le renouvellement des enseignements et sacraliser des méthodes périmées.

Au carrefour de l'Italie et de l'Allemagne et en relations permanentes avec elles, les idées nouvelles purent éclore et donner lieu à une culture raffinée encore par le séjour de 18 mois de la Régente de France lors de la captivité de François Ier (1524). D'un humanisme quelque peu conformiste jusque là, la vie de l'esprit acquiert une originalité certaine et Lyon fait figure de centre intellectuel qu'illustrent les noms de Rabelais, Marot, Scève, Alciat. La Réforme venue d'Allemagne, dès le début très forte dans la ville et encouragée par la protection de la municipalité défendant ses prérogatives contre le pouvoir royal et religieux, y est tempérée, prenant plutôt l'aspect de cette restauration prônée par un Lefèvre d'Etaple que celui de la discipline étroite de Calvin. Les pratiques humanistes ne sont plus seulement imitées, mais exercées par des imprimeurs comme Etienne Dolet un moment, Sébastien Gryphe et Jean de Tournes surtout, qui comme Alde l'avait fait sauront susciter autour de l'atelier typographique ces cercles lettrés essentiels à la propagation de la culture. Très significativement, l'un des frères de Gryphe, Jean, s'établira à Venise de 1540 à 1557 environ, inversant le mouvement selon lequel Lyon n'avait été jusque là que la destination des idées nouvelles sans jamais être leur foyer.

Cette période de richesse et d'éclat ne durera pourtant que quelques décennies, avant que le retrait des investissements italiens et l'affaiblissement du royaume de France dans les convulsions religieuses ne privent la ville des sources de sa prospérité. Mais il importait d'analyser les causes de cette renaissance lyonnaise et de mettre en évidence la diffusion des idées et des pratiques humanistes dans un milieu à l'origine indifférent. Cette transformation où commerce et culture se mêlent, où l'absence d'autorité trop formelle encourage la liberté de penser et d'imprimer, où les échanges sont incessants a produit une culture qui, malgré son échec historique très tôt accompli, devait servir de modèle à toutes les époques suivantes.

Comment l'humanisme, ferment de cette renaissance, avait accompli cette tâche, cette "sortie" du Moyen Age, c'est en nous situant au plan des idées maintenant que nous allons analyser les conditions de possibilité d'un tel avènement.

DEUXIEME PARTIE
INVENTION ET DIFFUSION DE L'HUMANISME

Nous avons vu comment apparaissaient et se répandaient, dans ces années de transition entre 1500-1520, non seulement les éléments de la forme du livre mais encore l'investissement intellectuel dont il était chargé, qui tout deux constitueraient les manifestations peut-être les plus durables de la Renaissance. A la lumière de cette rencontre du livre imprimé et de l'humanisme, nous voudrions poser comme un problème le rapport qui existe entre humanisme et Renaissance, tenter de comprendre s'il est juste de parler pour cette période de révolution culturelle, et analyser dans ce qui pourrait alors constituer une mutation de la pensée la part de l'humanisme. Nouveauté absolue ou bien continuation, adaptation de directions anciennes, telles sont les questions auxquelles une définition de l'humanisme, eu égard à ses conditions de réception, engage.

Avant toute tentative de définition, il convient d'examiner les conditions de possibilité d'une qualification attribuée à une période chronologique. Cette opération est particulièrement décisive en ce qui concerne l'époque qui nous intéresse, tant le Moyen Age et la "sortie" de celui-ci se trouvent, au delà de l'historiographie, au croisement de sentiments multiples et de considérations intéressées, au premier chef celle des humanistes eux-mêmes, qui rendent la définition de la période plus obscure encore qu'elle ne l'est naturellement. Nous ne devons pourtant renoncer à ce qui n'est pas un artifice, un placage qui non sans vanité déterminerait *a posteriori* le moment, l'heure à laquelle changerait le monde et sa vision ; il existe des mutations de la pensée, de la représentation, de la conception du monde et de la place de l'homme dans celui-ci qui si elles ne s'effectuent pas de manière univoque, dans un même lieu et au même moment, n'en produisent pas moins des effets affirmés et qui peuvent être intelligibles, à les dégager de la gangue qui les recouvre. Définir alors consiste à repérer ces mutations, replacées dans le contexte qui, lui-même évoluant, les ordonne, et demeure la condition indispensable à toute affirmation et examen de ce qu'une expression peut recouvrir.

1. Bref tableau historique de l'Europe entre 1400 et 1520

Pour comprendre l'importance des mutations vécues par les hommes de ce temps, peut-être faut-il partir des bouleversements les plus sensibles, ceux qui affecte l'ordre symbolique et ses incarnations temporelles. Des institutions telles qu'Eglise et Empire étaient comprises, dans le monde religieux médiéval, comme des nécessités en quelque sorte naturelles, consubstantielles, bien plus que comme des organisations sociales au sens moderne du terme, c'est-à-dire pratiquement dépouillées de tout appareil transcendant. Entre 1400 et 1450 cependant, ces structures allaient connaître d'incroyables atteintes - on ne vit pas moins de trois papes et de trois empereurs, et ce simultanément, en ces premières décennies -, l'Europe entière une anarchie intérieure généralisée - la guerre entre royaumes de France et d'Angleterre, guerres féodales et nationales en pays d'Allemagne, guerres civiles partout - et un péril extérieur à l'impact inouï, qui allait bientôt pourtant pouvoir être relativisé, car la chute de Constantinople, qui achevait un processus bi-séculaire, préluderait en fait à l'intégration des Turcs comme partenaires "normaux" dans le jeu des puissances chrétiennes.

Or, et contre toute attente, non seulement l'Europe saurait réagir à cette usure et cet épuisement des cadres de telle façon qu'en 1500 elle pourrait apparaître à l'un des plus hauts points de sa splendeur, mais encore cette réaction ne se ferait pas par un sursaut d'énergie - il n'y eut ni révolution ni croisade - mais bien selon un processus, lent mais complet, de refonte et de régénérescence de ces institutions qui avaient paru si dévoyées, qui viendraient bien plus des hommes, des "princes"[39] et de ceux dont ils sauraient s'entourer, que de ces organes eux-mêmes. Ce phénomène, avec lequel l'époque passait du Moyen Age à la Renaissance, se déroulait donc selon des lignes de force parmi lesquelles il fallait compter, de manière très nouvelle, celle de l'idéologie, *i.e.* l'affirmation consciente de la puissance de l'idée et l'utilisation de celle-ci à des fins politiques, mais aussi et de façon concomitante l'apparition, à coté des pouvoirs spirituels et temporels, d'un "troisième règne", celui de la culture, auquel les premiers ne pourraient plus ne pas se référer. De 1450 à 1500, l'Europe, sous l'impulsion d'hommes d'état d'une vigueur et d'une intelligence appuyées, changeait d'échelle : à la fragmentation, aux particularismes, aux querelles, se substituaient de vastes unités à l'autorité affirmée. La Papauté, tandis que Byzance agonisait, avait su abattre le Concile de Bâle (1448) en se servant de l'Empereur Frédéric II et en lui offrant le couronnement à Rome, alliance de l'Empire et de l'Urbs appelée malgré le scepticisme d'alors à un grand avenir. Le Royaume de France, vainqueur des Anglais, allait pouvoir avec l'"Universelle Aragne" étrangler la Bourgogne, paix, cohésion et sécurité intérieures assurées et affermies depuis les Ordonnances de Charles VII de 1445. L'Angleterre et l'Espagne, qui achevait à Grenade la *Reconquiesta*, connaissaient enfin l'unité dynastique. L'Italie elle-même, qui n'était certes pas un état, prenait peu à peu conscience de son unité et de son originalité culturelle, ce qui, sans mettre un terme aux querelles des principautés, en modifiait néanmoins la portée et en assouplissait les règles ;

[39] C'est bien à un individu, prince en charge de l'Etat, que Machiavel adresse ses conseils et enjoint de renforcer une institution encore très loin de vivre par elle-même.

la Paix de Lodi, en 1454, instaurait entre les cinq puissances régionales un équilibre qui ne prendrait fin qu'avec les invasions françaises à partir de 1494. L'Empire apparaissait comme le maillon faible de ce mouvement général : pourtant quand par une succession extraordinaire d'héritages Charles-Quint, en 1519, se trouverait à la tête d'un territoire démesuré il pourrait en peu d'années imposer sa terrible puissance, aux Espagnols révoltés (1521), aux Français à Pavie (1525) et au Pape, pour lequel le Sac de Rome (1527), ne devrait rien signifier autre que l'affirmation de l'idée messianique de l'Empire, laquelle pourrait être défendue avec autant de vigueur face à l'infidèle que proclamée à la face de la Chrétienté. Le césaropapisme constituait d'ailleurs l'idéal dominant des sphères politiques, et il n'était plus de prince ou de roi qui ne s'intitula "Sauveur de l'Eglise" : Charles-Quint donc, salué comme "Messie du monde opprimé, ou du moins instrument ou image du Messie"[40] par le Cardinal Gilles de Viterbe, l'un des chefs spirituels du Concile de Latran, succédait dans ce rôle à Charles VIII, considéré par Savonarole lors de son Entrée à Florence comme rien moins que le "nouveau Cyrus", restaurateur de la Chrétienté enfermée par les Borgia comme à Babylone, et précédait aussi bien Ivan le Terrible, qui durant son règne (1533-1584), ferait quant à lui de Moscou la "Troisième Rome".

Cette résurrection de l'idée impériale, sous une forme qui alliait au temporel le spirituel, cette dimension nouvelle de la pensée et de l'action politique, et plus généralement l'ensemble du mouvement d'adaptation aux règles nouvelles que devaient, sous peine de déclin, réaliser toutes les institutions de moindres dimensions - on observait plus haut les effets de la remarquable politique de la "Commune" de Lyon face au pouvoir royal renaissant, et l'on peut aussi évoquer l'exemple de la ville d'Anvers qui, créant dès 1460 la première bourse internationale de commerce, déclasse très rapidement Bruges sa rivale - ne peuvent se comprendre que selon ce renouvellement de la conception de l'autorité à laquelle est désormais adjointe, condition *sine qua non*, le prestige du règne de la culture. L'Etat comme l'Eglise et leurs hommes ne peuvent plus s'imposer s'ils ignorent le langage et les idées nouvelles, qui sont ceux de l'humanisme.

Comment en était-on arrivé à cette interpénétration de milieux traditionnellement séparés, les uns voués à la *vita comtemplativa* des monastères et des universités, les autres aux prises avec la *vita activa* des affaires et du politique ? Une des idées les plus neuves de la Renaissance, qui donne lieu à ses plus heureux symboles - l'alliance d'Aristote et de Platon, peinte par Raphaël à la Chambre de la Signature - est bien celle de la solidarité de ces deux "vies". Mais pour que les pédagogues s'imposent, un temps, dans la vie publique, lui confèrent le langage et les valeurs qui leur sont propres, et fondent une éthique de la *praxis* dont l'oeuvre de Machiavel, par delà sa réputation, constitue la plus éclatante démonstration, une longue gestation fut nécessaire et jamais ne prit l'apparence d'un progrès continu.

---

[40] *Cf.* Egidio da Viterbo, *Scechina*, éd. par Fr. Secret, Roma, 1959, (Edizioni nazionali dei classici del pensiero italiano, II, 10-11) ; *cf.* T. II, p. 281.

2. La "révolution industrielle" du Moyen Age

Afin de mettre encore en perspective la "Renaissance" et ses découvertes, à présent matérielles, et de restituer celle-ci, sinon vraiment dans une longue durée que l'histoire du XIVème siècle ne peut permettre d'établir, mais bien dans des ruptures, qui ne sont pas toujours celles qu'elle avoue, et des continuités que trop souvent elle et nous occultons, nous pouvons considérer l'histoire des techniques et des matériaux nécessaires à la production de l'objet-livre et qui, avant que d'être rassemblés dans l'atelier d'imprimerie, n'existent pas moins comme éléments d'industries diverses dont le degré de développement peut nous étonner, si nous nous référons par exemple à Jean Gimpel, qui n'hésite pas à qualifier de "révolution industrielle" du Moyen-Age le renouvellement des sources d'énergie, l'invention technologique et la culture scientifique auxquels on assiste dès les plus hautes périodes.

Les arts mécaniques en effet, bien qu'aujourd'hui assignés à une place seconde par notre culture qui sépare et cloisonne connaissance expérimentale et connaissance théorique, ont connu dès le Moyen Age un développement certain - l'imprimerie n'étant d'ailleurs pas étrangère dans l'oubli, voire l'occultation, de ce fait - et c'est aussi chez les ingénieurs médiévaux, qui surent découvrir et théoriser qu'il faut rechercher l'une des raisons de la prépondérance scientifique occidentale. Pour nous en tenir, dans notre domaine, à cet exemple particulièrement significatif, il est de fait que les caractères mobiles d'imprimerie étaient connus en Chine et en Corée dès le XIème siècle, et ce n'est pourtant qu'en Occident qu'un environnement technique et culturel lentement constitué allait permettre une diffusion industrielle et donc la constitution d'une littérature, au sens le plus large du terme, dont l'emprise s'étendrait aux dimensions du monde.

Aussi n'est-il pas inutile de remarquer qu'étaient inventés depuis longtemps déjà tous les éléments dont la conjonction rendrait possible la presse d'imprimerie. La force de l'eau, transformée en énergie dans les moulins à eau qui couvrent l'Europe dès le haut Moyen Age - en 845 après J.-C. par exemple, il n'existait pas moins de 59 moulins sur les modestes terres de l'abbaye de Saint-Germain des Prés - autour desquels s'organisent les abbayes cisterciennes dont le rôle sera déterminant durant toute cette période, servait aussi bien à écraser le grain, tamiser la farine, fouler le drap que tanner les peaux. Au Xème siècle l'invention de l'arbre à cames, soit la possibilité d'un mouvement alternatif, et non plus rotatif, qui permet le foulage , serait la condition déterminante, trois siècles plus tard, d'une production de papier mécanisée et non pas manuelle comme elle l'était restée en Chine depuis plus d'un millier d'années et en pays arabe tout au long de sa transmission. La sidérurgie et la métallurgie permettaient des productions véritablement industrielles : en 1189, Richard Ier Coeur de Lion peut commander, en prévision de la troisième croisade, 50 000 fers à cheval aux forges de la forêt de Dean, et le fer, qui remplace le bronze des Romains, outre qu'il entrait pour une part

croissante dans l'équipement des guerriers, était ce qui allait permettre à l'agriculture les défrichements qui modèleraient l'Europe entière. C'est avec là encore l'emploi de l'énergie hydraulique, actionnant des soufflets permettant dans des fours la fusion du fer, que la fonte put être découverte : on admet que le premier véritable haut fourneau date de 1380, technique très rapidement diffusée par les ouvriers spécialisés qui se déplacent et sont appelés à travers l'Europe, selon un phénomène capillaire dont nous pouvons commencer de relever la constance. Les moines cisterciens[41], aussi savants en technologie qu'en agriculture, dont chacun des monastères possédait une usine - elles existent encore à Fontenay et à Royaumont - acceptèrent toujours avec enthousiasme les gisements de fer qu'on leur proposait, et achetèrent et exploitèrent par forêts entières le bois nécessaire à sa transformation. La découverte des métaux précieux, or, argent, mais aussi cuivre et plomb, se fit dès le Xème siècle dans les pays danubiens sur le mode d'une véritable ruée de colons allemands, encouragée par les autorités locales, et allait donner lieu à une orfèvrerie dont les prototypographes seraient les héritiers. Quant au papier enfin, matière première qui seule allait pouvoir recevoir l'impression et qui a déterminé la naissance de l'imprimerie, il apparaît au XIIème siècle en Italie parmi les marchandises en provenance des pays arabes, et connaît, après et malgré une certaine période d'interdits, un développement fulgurant : fabriqué dans un premier temps à Fabriano, en moins d'un siècle les centres papetiers se multiplient en Europe, autour des cours d'eau nécessaires à sa fabrication comme au transport de quantités industrielles. Vers 1350 son emploi est courant et à partir de 1400 on peut dire qu'il a gagné la partie contre le parchemin, qui n'est plus utilisé que pour les productions de luxe.

Ainsi, au point de vue matériel, l'invention de l'imprimerie ne constitue pas une révolution, en ce sens qu'elle apporterait quelque chose de résolument nouveau ; conjonction d'éléments déjà connus et perfectionnés, se répandant par des circuits éprouvés, le livre qu'elle produit dans les premiers temps de son existence ne diffère que très peu de ce qui demeure le modèle, le manuscrit. Pour comprendre comment cette continuité se rompt, comment s'inventent et non plus se répètent les formes anciennes, il nous faut considérer la rencontre de cette découverte technique et du monde intellectuel qui en produit le contenu.

C'est en effet sur le terrain de la culture que avons pu repérer les raisons des nouveautés introduites dans le livre par un groupe d'hommes, les humanistes, dont l'imprimerie avait servi les desseins et multiplié les effets de leur entreprise. Mais comment cette rencontre et cette action ont-elles pu advenir et produire de tels conséquences ? Pour l'analyser, il apparaît nécessaire de considérer, avant qu'elles ne se généralisent, les premières affirmations de l'idée humaniste, ce en se référant à ces premières "Renaissances" éphémères, circonscrites, transitoires et qui n'eurent que l'éclat d'une aube italienne. Il est commun de dire, avec Burckhardt par exemple, que c'est dans le *Trecento* italien, dans le *Quattrocento*

[41] Sur l'oeuvre technique des Cisterciens, cf. *Les origines de la civilisation technique*, sous la dir. de Maurice Daumas, Paris, Presses universitaires de France, 1962, (t. I, pp.584-587)

avignonnais encore, que grâce à des hommes comme Dante Alighieri (1265-1321), puis Pétrarque (1304-1374) et Boccace (1313-1375) naît une *Weltannschaung* dont l'originalité tient peut-être, si elle peut être dite d'un mot, à cette reconquête de soi par soi que l'homme entame avec eux.

3. Les origines et l'oeuvre dantesque

Reconquête en effet, qui se donne la forme d'un rétablissement de la continuité avec une Antiquité comprise comme l'emblème de cette présence de l'homme à lui-même que les temps obscurs de la barbarie, un certain formalisme scolastique, la subordination de la philosophie à la théologie, avaient longtemps occulté. L'héritage stoïcien, placé sous les figures tutélaires de Cicéron et de Boèce, est revendiqué pour tout ce qui concerne la morale, aussi bien collective que, et c'est là une rupture profonde, individuelle. Une proximité nouvelle avec la nature, dont sans que l'on puisse encore parler d'appropriation témoignent les réalisations techniques que nous examinerons plus avant, trouve dans la flexion apportée à la philosophie aristotélicienne par saint Thomas d'Aquin (1225-1274) et par le "grand commentateur" saint Bonaventure, son expression théorique la plus déterminante. Le véritable coup de force par lequel ils christianisent, voire divinisent le "premier moteur" dont procède toute la métaphysique du Stagyrite, constitue le point de départ d'une philosophie autonome qui ouvre la voie à la spéculation gratuite et à la connaissance scientifique. Les vérités de fait ne peuvent dès lors être étudiées et exploitées que dans un monde désenchanté[42], et c'est à hausser la majesté divine au plus haut d'une empyrée que le monde naturel est libre pour l'action de l'homme ; il n'est pas indifférent que ce soit sous l'impulsion des bénédictins, bientôt dans une opposition significative contre les franciscains, dont la règle impose comme allant de concert travail de l'esprit et travail de la terre, que l'homme médiéval se taille et défriche, y compris au sens littéral, son domaine.

On peut voir de cet espace mental dans lequel n'entrait nulle conscience historique, nulle perspective - *i.e.* nul sentiment et nulle affirmation d'une rupture - encore, la vaste synthèse en même temps que la promesse d'un dépassement dans l'oeuvre de Dante, celle-la même qui sera considérée comme la prémisse de ce que le XVème siècle européen vivra fougueusement, celui-la même qui aura annoncé et rendu possible l'épanouissement conjugué d'un individualisme fier et d'une culture qui ne se veut reconnaître de fin. L'évolution de la forme et du style de l'expression dantesque est elle-même significative : le *dolce stil nuovo* allégorique de la *"Vita nuova"* (composée entre 1292 et 1295), premier roman autobiographique de la littérature italienne, et du *"Canzoniere"*, empreint de la courtoisie, de la *leggiadra* des troubadours provençaux et occitans, s'il constitue une première rupture avec

[42] *Cf.* Marcel Gauchet : *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion,* Paris, Gallimard, 1989

la rudesse et les figures archétypales des chansons de geste et permet à l'auteur, qui parle à la première personne du singulier, le récit d'une vie toute intérieure, se mue avec la maturité de Dante en *bello stile*, celui dont la *"Comédie"*, composée de 1307 à 1321, représente la magistrale expression et qui, création souveraine d'une langue, lui confère une grande part de son rayonnement et de sa postérité.

Avec cette épopée chrétienne en effet l'expérience subjective de l'auteur, à la fois personnage et narrateur, s'unit avec la portée objective, collective, du voyage poétique, dont l'étendue est l'histoire de l'humanité tout entière. La philosophie, que l'ombre accompagnatrice de Virgile représente, n'est plus, à l'opposé de toute la tradition, l'*ancilla theologiae* mais bien la fin propre de l'homme, le gage d'une "félicité presque complète" à laquelle se propose d'amener le récit allégorique et l'ascension de la *"Comédie"* ; dotée d'une valeur propre et promue à l'autonomie, ses limites ne sont plus que celles de la raison humaine elle-même et la sagesse, sa finalité, ne doit plus rien à une quelconque écholalie du discours religieux. Désormais considérée comme oeuvre suprême de la raison naturelle, capable d'atteindre une perfection qui lui est propre, indépendamment de la Révélation - et sans aller contre elle - Dante opère avec cette conception de la philosophie, renchérie logiquement par le primat donné à la morale sur la métaphysique, un déplacement majeur et capital dans l'histoire de la pensée occidentale qui fait de lui le créateur, l'augure et le premier des humanistes, quand l'affirmation de l'humanisme en tant que tel, qui tient pour une part essentielle à la définition d'une position de l'homme entre transcendance et humanité, devra attendre encore plus d'un siècle pour pouvoir s'avancer.

Un autre aspect par lequel l'oeuvre de Dante est préfiguratrice et non moins essentielle, sans parler ici du traité politique, le *"De Monarchia"* qui, en tendant l'*humanitas* vers la *romanitas* irriguera tous les césarismes des XVème et XVIème siècles, est celui que les traités philosophiques *"Il convivio"*, première prose scientifique écrite en langue vernaculaire, et le *"De vulgari eloquentia"*, écrits tous deux entre 1306 et 1308, apporte. Dans ces oeuvres inachevées, Dante pose le problème du langage et ses questions, à rebours de toute la dogmatique théologale, sont celles de la formation des langues et de la possibilité de leur sens. Sans jamais dépouiller la divinité de la création de la langue originelle - l'hébreu - Dante attribue néanmoins à l'homme le pouvoir de créer du langage, compris comme synthèse du concept et du signe sensible, faculté dont il voit la preuve dans la mutabilité et la diversité des langues. Cette approche "matérialiste" ne se fait que dans ce mouvement qui vise à conférer au langage une valeur spirituelle, dont le fondement réside dans la communication qu'il met en oeuvre. La langue naturelle, par opposition à la langue artificielle et formelle des grammairiens, à la philologie compilatoire d'un Donat, se voit alors dotée de "noblesse", en ce sens qu'elle et elle seule est oeuvre vive de l'homme et de son désir insatiable de connaissance et de récit, seule à même de véhiculer le sens et par là de fonder la communauté. Et Dante de couronner cet hommage rendu à la langue, traduit concrètement par l'emploi du toscan, par

une promotion ontologique : elle est en effet pour lui la "cause de son être même", puisque c'est elle qui permit, en une allégorie d'une simplicité saisissante, le lien de ses parents.

La portée et les conséquences de cette vision filiale de la langue sont immenses : elle n'ouvre la voie à rien moins que la philologie d'une part, la personne de l'auteur (Dante faisant figure de premier écrivain européen) de l'autre. La langue en effet, dès lors qu'elle est considérée dans sa fonction sociale, dans sa dimension et son existence historique peut être étudiée dans toutes ses expressions, et bien sûr parmi celles-ci l'écrit ; le texte n'est plus cette matière que les gloses recouvrent et que la mémoire, prodigieuse, retient, mais bien une expression originale, le témoignage d'une pensée individuelle à l'oeuvre, d'un moment d'une évolution qui sont propres et non plus nécessairement référées au présent : il peut apparaître dès lors comme une nécessité de l'identifier, de l'établir précisément, dans le souci de sa pureté qui seule garantira son herméneutique. Attitude qui sera celle de l'humanisme philologique, au principe même de l'idée humaniste, dont le premier maître sera Pétrarque et dont nous verrons les oeuvres et les acteurs dans les ateliers d'imprimerie venant démultiplier cette nécessité. La figure de l'auteur, ainsi retrouvée derrière le palimpseste, commence ainsi à secouer la gangue d'une tradition dans laquelle citer, répéter, plagier est à la fois un hommage rendu à ceux qui précèdent et une nécessité pour la communication, pour commencer d'affirmer cette originalité qui, sans s'affirmer encore comme valeur absolue et preuve unique de l'authenticité, comme nous le faisons aujourd'hui, n'en constitue pas moins la possibilité d'une expression individuelle qui trouvera avec l'imprimerie le moyen décisif de se déclarer et de se déployer.

4. L'apparition de l'humanisme

Cette oeuvre est pourtant tout à fait singulière et échappe, de par sa hauteur, aux contraintes qui vont déterminer le visage de l'humanisme à venir. Le déploiement des prémisses qu'elle contient ne se fait pas en effet sans qu'elle subisse des déplacements, des fléchissements, voire des trahisons dont il faut ici prendre l'exacte mesure, tant ils conditionnent cette affirmation d'une rupture qui elle-même constitue la raison première des *umanisti*. A cet égard le rôle de Pétrarque et de Boccace, thuriféraires auto-proclamés, est à analyser en fonction de motivations qui n'apparaissent pas nécessairement de façon explicite dans les écrits qu'ils couvrent de leur génie. Avant ce qui se donne comme un postulat, le respect des textes des Anciens, et venant le justifier, la thèse du "retour à l'antique" constitue en effet un écart majeur par rapport à la pensée de Dante, pour qui cela eût été tout à fait indu : c'est introduire dans l'ordre des temps une rupture, qui seule rend possible l'idée d'un progrès et bientôt d'une renaissance. Or cette affirmation, portée par la verve polémiste et publiciste des deux poètes, n'est pas exempte d'arrières pensées politiques que leurs biographies révèlent : l'exaltation de Rome et de l'Antiquité et, venant comme son corollaire, le dénigrement des

temps présents et de ceux, qualifiés "de l'Eglise", qui y menèrent, la déploration de l'état d'abandon dans lequel se trouve Rome, l'assimilation d'Avignon, où résident les Papes, à une nouvelle Babylone, répond très exactement dans l'esprit de Pétrarque comme de Boccace ultérieurement au souci de glorifier et de consacrer la Cour angevine de Naples où le Roi Robert les couvre d'honneurs et de présents. Vivants dans cette ville et membres de sa cour, leurs positions viennent relayer la politique d'expansion royale et servir de base idéologique à une reconquête guelfe de l'*Urbs* appauvrie, vouée aux querelles des factions Orsini et Colonna, à laquelle le retour des Papes pourrait seul mettre un terme et restituer son éclat. De même l'affirmation de la supériorité indiscutable des peintres Simone Martini et Giotto sur ceux du temps comme eu égard à ceux qui les ont précédés, est utilisé comme argument, jamais encore employé, à une exaltation beaucoup plus politique qu'esthétique d'artistes eux-mêmes étroitement liés à la cour, clients des Angevins et familiers du Roi et dont les oeuvres doivent servir la renommée du Maître. Ce renversement des valeurs qui tend un voile d'obscurité sur le passé pour mieux faire ressortir l'éclat de l'aube à venir - Pétrarque se plaçant de lui-même à cette cime d'où, contemplant le passé il annonce l'avenir - n'est pas sans dépendre donc de motivations intéressées appelées à être à l'infini déclinées : étroitement liés aux milieux du pouvoir, on pourra appeler "humanistes" en effet des personnes qui ne renonceront jamais à mettre la culture au service de celui-ci, de la même façon que celui-ci n'hésitera plus à l'utiliser pour sa propre affirmation.

Pourtant s'il est nécessaire d'établir la façon dont le politique détermine en grande part la naissance "idéologique" d'une nouvelle pensée, il importe à partir de ce constat de remarquer combien la culture, puisque l'accent est mis d'emblée sur les manifestations de l'esprit, ne se tiendra jamais dans une subordination univoque et combien les liens entre ces deux domaines seront complexes et pluriels : l'interpénétration des deux domaines sera en effet constante et ne sera pas sans atteindre, parfois, un certain équilibre, voire même un élan dans lequel la "propagande", si l'on peut évoquer cette catégorie moderne, relève de l'accessoire. Pour comprendre cette dimension et ce dépassement, considérer à sa naissance le terme "*umanista*", observer dans sa réalité concrète l'activité des hommes qu'il recouvre et assister à la constitution progressive d'une pensée et bientôt d'un système s'impose.

5. Les *umanisti* et les *studia humanitatis*

C'est en effet à partir de la deuxième moitié du XIIIème siècle qu'une sorte de cercle littéraire commençait de se constituer, à Padoue, qui allait donner lieu, en s'agrandissant et en rencontrant l'intérêt et la fougue des hommes qui viennent d'être évoqués, à la pensée humaniste. Il convient de distinguer ce qui les sépare de la tradition philologique, en Italie toujours plus ou moins maintenue à travers les vicissitudes, et d'appréhender dans la nouveauté de leur attitude à l'égard des textes les raisons de l'extension à venir de

l'humanisme. Au départ professeurs d'un *trivium* dont la grammaire, latine, était élargie à l'étude des textes des Anciens, la dialectique devait être "persuasive" et remplacer la machine à penser que symbolisait, dans la polémique, le nominalisme de Guillaume d'Occam, et une rhétorique liée à la poésie, soit à l'oeuvre vive de la langue, *l'umanista* de l'argot des universités italiennes de la fin du XVème siècle désignait à présent cet homme enseignant les humanités, soient à l'époque la grammaire, la rhétorique, l'histoire, la poésie et la morale, comme le *iurista* et le *legista* professaient le droit et la loi. Ces hommes prirent peu à peu dans mais surtout autour de l'université la place des *dictatores*, qui, entre XIIème et XIIIème siècles, tenaient le haut du pavé dans l'Italie des mouvements communaux où l'enseignement du droit occupait une place prééminente et apprenaient à rédiger les lettres, discours et autres documents essentiels de la diplomatie et de l'administration, selon un esprit stéréotypé devant plus au manuel qu'à l'étude des auteurs anciens. Issus de ce modèle et formés dans ce milieu, les premiers "humanistes", gens de loi avant tout, en retinrent le souci du style et celui de la grammaire, ainsi que la maîtrise du latin qui s'imposait comme la clef de l'éloquence dans la vie de la cité, elle-même de plus en plus vivace. En effet l'éducation italienne, qui n'avait jamais cessé de maintenir une tradition laïque, parfois modeste face à la domination de l'Eglise et sa mainmise sur la diffusion du savoir, devenait de plus en plus séculière au fur et à mesure que se développaient les villes, la culture raffinée qui commençait d'y naître et le nombre des hommes qui avaient le loisir de s'y consacrer. C'est cette tradition, hissée au rang de fondement, qui allait constituer le ciment du groupe des premiers philologues : les *studia humanitatis* se voulurent en effet au principe laïques, séculières, et entendaient pour ce faire dégager de son rôle de servante de l'Eglise une littérature latine réduite au rang d'anecdote.

Dans l'Europe de cette fin du XIVème siècle, le besoin d'une instruction nouvelle se faisait vivement ressentir, y compris dans le monde religieux. Le mouvement dit des Frères de la Vie Commune, association de laïcs pieux qui de Hollande essaima dans les pays allemands et qui eût des élèves comme Nicolas de Cuse et Erasme, témoigne d'une prise de conscience générale des insuffisances des lieux d'enseignements traditionnels. Cette *Devotio moderna*, dont l'influence fut capitale, partage avec l'humanisme naissant le souci d'une pédagogie ouverte à d'autres milieux que ceux que la formation cléricale, universitaire ou scolastique ne faisait qu'effleurer. En effet les premiers maîtres humanistes comme Guarino à Venise, Ferrare et Vérone, Vittorino da Feltre à Mantoue, ouvrirent des maisons d'éducation, hors des institutions, où des pauvres pouvaient être inscrits gratuitement, et où l'enseignement, généraliste, visait à former rationnellement et moralement les élèves. Mais c'est par le système du préceptorat que la pédagogie humaniste allait donner le meilleur d'elle-même : attachés à des familles princières, patriciennes et quelquefois bourgeoises, les humanistes répandaient un enseignement individualisé qui allait servir de modèle lorsque cette éducation de privée deviendrait publique à partir du XVIème siècle. Ses principes serviraient de programme en effet aux universités qui, renonçant à la tradition, réformaient les études, comme la Sapienza à

Rome, réorganisée par Léon X en 1515, l'Université de Vienne sous l'impulsion de Celtis, protégé de Maximilien, ou bien encore aux collèges qui se créaient, tels le fameux Corpus Christi College d'Oxford en 1516.

Le changement qu'elles introduisirent dans l'éducation, réalisé au XVème siècle en Italie, au cours du siècle suivant dans le reste de l'Europe, n'est pas simplement le remplacement d'un procédé didactique par un autre, d'un manuel par un autre, mais bien celui d'une méthode et d'une conception du savoir. Entre les compilations d'auteurs antiques et bas-latins dont il fallait mémoriser les formules pour les appliquer mécaniquement, tels les fameux *auctores octo*, et la *Cornucopia* de Perotti ou les *Elegantiae* de Valla, encyclopédies allant directement aux sources et introduisant aux grammairiens, aux lexicographes et aux historiens antiques, que répandent les écoles humanistes, la différence est celle d'une pédagogie nouvelle, fondée sur le contact personnel, sur le dialogue et l'exemple vivant, qui vise la formation humaine, morale et politique et non plus strictement fonctionnelle. Quand le programme d'études des universités est modifié et par exemple comprend un point de règlement selon lequel les cours sur la poésie doivent se faire sans manuel, au gré des professeurs, la voie est ouverte pour que ceux-ci, sous prétexte de fournir des exemples, s'annexent la philosophie morale. Entre la classification scolaire des sciences, où la poésie figure parmi les applications de la logique, et la conception humaniste qui considère le langage du poète comme celui de la civilisation, porteur des plus hautes vérités, école de l'âme, l'instruction change de visée et se donne comme propédeutique d'une vie personnelle, comprise comme condition d'un accomplissement social.

Aussi l'éthique et la politique, placées sous l'autorité de Cicéron et de Platon, figurent à la première place des *studia humanitatis* selon une méthode, le dialogue, qui tend à reproduire l'action dans la cité des maîtres. Souvent diplomates, épistoliers ou négociateurs professionnels liés au pouvoir, ceux-ci étudient avec prédilection les moyens de communication et son usage efficace : langue, règles de l'exposition, formes de la démonstration sont discutés dans des cercles et des cénacles qui, sans échapper toujours à la vanité humaine, n'en forment pas moins la première "république des lettres" du monde chrétien. Ces confréries, sises parfois dans l'université, s'expriment au plus haut dans des institutions intermédiaires telles que les *sodalitates*, académies réunissant des personnes aux intérêts culturels communs, cimentées par la révérence à un maître ou par une tâche commune : l'Académie de Florence, patronnée par les Médicis, autour de Marsile Ficin, l'Académie vitruvienne à Rome, chez Alde Manuce l'édition des lettres antiques qui rassemble un cercle de correspondants dont on connaît l'éminence.

Les *studia humanitatis* allaient donc de pair avec une conception précise de la culture et de l'homme. Partant de la philologie et de la critique qu'elle mettait en oeuvre, cette conception gagnerait durant la Renaissance les autres disciplines jusqu'à renouveler l'enseignement tout entier. Politique, droit, philosophie, sciences naturelles, art et moeurs

prenaient une texture humaniste, renforcée encore par le sentiment de l'unité organique des disciplines : comprise comme une harmonie, la connaissance prenait le nom d'encyclopédie. Porté par un optimisme quelque peu irrationnel, mais stimulant, on célébrait l'activité inépuisable de la pensée, *dignitas humanis,* et l'esprit de l'homme, modèle du cosmos, qui pouvaient tout embrasser : Vinci affirmait avec assurance qu'"il est facile de se faire universel", Pic de la Mirandole offrait de soutenir publiquement une disputation dont le titre était : *"De omni re scibili."* Les nouveaux maîtres du savoir formuleraient et diffuseraient les formidables inventions de l'époque, qui bouleverseraient l'économie de la culture, que ce soient la découverte d'un monde nouveau aux antipodes, celle des orbites célestes déterminées par Copernic ou celle du microcosme exploré par Vésale.

6. Philologie et transmission des textes

Dès avant Pétrarque et Boccace, pourtant reconnus comme les "fondateurs" de l'humanisme, certains hommes témoignaient à Padoue d'une connaissance intime de la poésie romaine qui ne se reverrait avant le XVème siècle. Lovato Lovati (1241-1309), juge padouan, son successeur spirituel, Albertino Mussato (1262-1329), connaissaient Lucrèce, Catulle, les *Odes* d'Horace, tout Tibulle, Properce, Martial, les *Silves* de Stace, Valerius Flaccus et des oeuvres aussi peu répandues que l'*Ibis* d'Ovide ; le premier, versificateur, utilisait et copiait des manuscrits du monastère de Pomposa, dans le delta du Pô, l'une des plus riches bibliothèques de l'Italie septentrionale, ainsi que de la bibliothèque capitulaire de Vérone, dont les textes réapparaîtraient par la suite en France, en Allemagne et en Suisse ; le second, plus porté sur l'histoire, fut le premier depuis l'Antiquité à écrire une tragédie en mètres classiques, l'*Ecerinis*, dont le propos était de mettre en garde les Padouans contre les ambitions du maître de Vérone, et qui fut un prodigieux succès littéraire et politique. Parmi les hommes qui travaillaient dans cette orbite, signalons encore la figure de Giovanni de Matociis (actif entre 1306 et 1320), sacristain de la cathédrale de Vérone, à qui l'on doit, outre une *Historia imperialis*, une *Brevis adnotatio de duobus Pliniis*, première critique littéraire du temps qui, en s'appuyant sur les manuscrits présents dans la bibliothèque capitulaire, restituait à chacun des Pline les oeuvres qui leur revenait et que le Moyen Age avaient confondu.

Mais c'est bien avec Pétrarque que ces prémisses allaient dépasser leur horizon provincial pour atteindre une dimension et un rayonnement européen. Cette dimension, dont nous avons vu les ressorts, se donnait avant tout comme culturelle : l'ambition affirmée de cet homme, digne successeur de Dante comme poète et comme intellectuel, est d'emblée de restituer dans une société chrétienne les idéaux de la Rome antique, compris selon un sens historique nouveau qui conduit à les recréer pour ne pas les voir encore à travers les prismes médiévaux. Pour mettre en oeuvre ceci, Pétrarque commence par joindre les deux branches de l'humanisme des débuts, lettres et philologie, en une recherche passionnée, minutieuse et qui

peut être enflammée. Quoi qu'il en ait dit, c'est bien à Avignon, située idéalement pour constituer le point de passage entre le Sud et le Nord de l'Europe et, comme cour pontificale, lieu de rassemblement de personnages venus de tous les horizons géographiques et intellectuels, que Pétrarque put rencontrer des hommes, surtout d'Eglise, se passionnant comme lui pour des textes qu'on ne lisait plus depuis des siècles, désireux de mieux connaître le monde qu'ils exprimaient, et étant à même de connaître et d'indiquer les richesses des bibliothèques monastiques et capitulaires de France et au-delà d'une grande partie de l'Europe. Dans cette atmosphère stimulante, Pétrarque, à peine âgé de vingt ans, put se livrer à une activité philologique majeure, rehaussée de cette vision historique qu'en toutes choses il plaçait, qu'un exemple peut remarquablement illustrer. C'est là en effet qu'il eût la possibilité de réunir les quatre décades de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, ajoutant à la troisième, qui en constituait l'élément, le noyau le plus connu, la première et la quatrième, extrêmement rares, qu'il avait su retrouver et copier de sa main dans la bibliothèque de la famille Colonna qui le protégeait. Découvrant des manuscrits dont allaient se servir plus tard Beatus Rhenanus et Gelenius pour l'édition Froben de 1535, aujourd'hui perdus, il put compléter, corriger, annoter et en un sens éditer intellectuellement le meilleur et le plus complet des Tite-Live existants alors - on ne retrouverait qu'au XVIème siècle, à Lorsch, les livres 41-45, seuls survivants de la cinquième décade - et établir donc un texte qui serait transmis après lui à Lorenzo Valla, et que l'on retrouverait auprès d'Alde Manuce, qui lui-même donneraient en marge de toujours célèbres émendations.

Pétrarque rassembla au cours de sa vie une bibliothèque prodigieuse, dont il se trouve heureusement que nous pouvons connaître, d'une manière intime, la composition mais aussi les goûts personnels qui ont présidé à sa constitution comme au travail qu'il y mena : il a en effet confié, sur la page de garde d'un manuscrit aujourd'hui conservé à Paris, une double liste des ouvrages qu'il y conservait dans l'ordre de ses prédilections, et il importe de voir combien ces choix préfigurent dans une analogie remarquable les futures options éditoriales des premiers imprimeurs humanistes. Premier des Anciens, Cicéron, qu'il considérait comme son égal, dont il rassembla, en écumant littéralement toute l'Europe (Liège, la bibliothèque capitulaire de Vérone, la bibliothèque de la Sorbonne à Paris), presque toutes les oeuvres philosophiques, la plus grande partie des traités de rhétorique et une remarquable série des discours. Vient ensuite Sénèque, dont les *Lettres* sont tenues en honneur, tandis que les *Tragédies* sont rejetés sur la seconde, et plus sélective, liste. Puis l'histoire, dont les représentants éminents sont Valère Maxime et Tite-Live déjà cité, les *exempla* d'un Macrobe et d'un Aulu-Gelle formant une catégorie spécifique de celle-ci et la poésie qui est représentée par Virgile, Lucain, Stace, Horace, Ovide et Juvénal. Divers traités techniques apparaissent ensuite : grammaire, dialectique et astrologie. Saint Augustin, qui fait l'objet d'une rubrique spéciale, est avec Boèce et la *Consolation de la philosophie* le seul représentant de la pensée chrétienne, la philosophie grecque étant elle-même réduite à la seule *Ethique*, en latin,

d'Aristote, qui disparaît même dans la liste sélective. Sur le droit que Pétrarque a appris à Bologne, il n'est rien, pas plus que n'apparaît un quelconque écrivain du Moyen Age, sans doute rendu superflu par le contact direct avec l'Antiquité.

Ce qu'il importe de voir, sans accorder un crédit absolu aux proclamations de l'homme, c'est combien avec Pétrarque une méthode et des pratiques, en corollaire d'une vision, s'instaurent et déterminent pour une grande part les intérêts et les choix qui sont ceux de l'humanisme et que d'autres "passeurs", dont nous devons au moins dire l'apport, achèveront de former. Boccace, qui abandonne dans son oeuvre l'italien pour le latin et la littérature par l'érudition par admiration pour Pétrarque, parvient à connaître et bientôt transmettre à ce cercle d'humanistes florentins qu'il constitue les textes en prose que seul le monastère du Mont-Cassin avait conservé, déverrouillant cette porte grâce à la connaissance du secrétaire de l'évêque qui en avait la juridiction, Zanobi da Strada. Avec cette nouvelle tradition, ce sont d'autres oeuvres majeures, les *Annales* et les *Histoires* de Tacite, l'*Ane d'or* d'Apulée, le *De lingua latina* de Varron, qui apparaissent et suscitent étude et enthousiasme. Soulignons encore que Boccace, sans être un érudit de premier plan, fut le premier à essayer, même si cela ne fut pas suivi d'effets immédiat, d'introduire l'enseignement du grec dans la ville de Florence qui allait en devenir le haut-lieu en Occident.

Autre passeur, dont le rôle le plus éminent serait celui de confirmer cette ouverture au monde grec esquissée plus avant, Coluccio Salutati (1331-1406). Chancelier de Florence pendant plus de trente ans, il scella définitivement l'alliance déjà nouée entre humanisme et politique, au service de laquelle il pouvait placer une érudition souvent déterminante dans les luttes avec les ennemis de la cité comme les détracteurs des classiques. Philologue averti, qu'un goût déconcertant pour l'exégèse allégorique rattachait encore au Moyen Age, c'est lui qui en invitant Chrysoloras à Florence en 1397 permettait l'inauguration de l'enseignement du grec en Europe occidentale, qui n'allait plus cesser. Sa bibliothèque, sans avoir la valeur intrinsèque de celle de Pétrarque, fut un grand outil culturel, de son vivant comme après qu'elle ait été dispersée, et contenait par exemple une copie des *Lettres familières* de Cicéron, son plus beau trésor découvert dans la bibliothèque capitulaire de Verceil, correspondance à laquelle les premiers humanistes conféraient une valeur toute particulière ; leur donnant l'impression d'entrer dans l'intimité de celui qu'ils tenaient pour le plus grand des Romains, l'image qui s'en dégageait pouvait susciter des réactions opposées : ainsi Pétrarque fut littéralement consterné de voir son héros abandonner la philosophie pour l'action, voire l'intrigue, tandis que Salutati et les hommes de la Renaissance admiraient au contraire ce mélange d'appétits intellectuels et d'ambitions politiques.

Avec le Pogge (1380-1459), l'humanisme étend encore son action, force la découverte des derniers grands textes antiques, et achève de définir un type d'homme, caractérisé par des intérêts multiples et une vigueur toute particulière pour les combler. Secrétaire pontifical, Poggio Bracciolini fut de ceux qui mirent à profit le Concile de Constance (1414-1417), réuni

pour mettre fin au Grand Schisme, et l'installation de la Cour pontificale en ces lieux confluents pour mener de véritables expéditions dans tous les lieux susceptibles de livrer des manuscrits d'oeuvres classiques. Le "butin", car il s'agit bien parfois de raids, fut à la mesure du champ de prospection : en 1415 au monastère de Cluny, il découvrit un manuscrit du VIIIème siècle contenant les discours de Cicéron, parmi lesquels le *Pro Roscio Amerino* et le *Pro Murena* inconnus jusque là ; de Saint-Gall l'année suivante, il ramena ou copia un Quintilien complet (quand on devait se contenter de *mutili*), le *Commentaire* d'Asconius sur cinq discours de Cicéron, un manuscrit contenant quatre livres des *Argonotiques* de Valérius Flaccus ; il y revint au début de l'année suivante, en même temps qu'il explora d'autres monastères de la région, rapportant notamment Lucrèce, Silius Italicus et Manilius : du premier le manuscrit engendra la famille entière des *Itali*, des copies du second les seules traces qui nous demeurent, et du troisième, copié de sa main et aujourd'hui encore conservé, un témoin précieux. L'été de cette même année 1417, Poggio se rendit en France et en Allemagne : à Langres et probablement à la cathédrale de Cologne, il découvrit huit discours inconnus de Cicéron, ainsi qu'un texte des plus rares, les *Silves* de Stace, dont nos témoins dérivent tous de la copie qu'il fit prendre. Le Concile terminé, il passa quelques années en Angleterre, d'où il rapporta ce qu'il appelle des *particula Petronii*, autrement dit les *excerpta vulgaria* dont tous les exemplaires du XVème siècle découlent, et sur le chemin du retour, en 1423, à Cologne de nouveau, un second témoin de Pétrone contenant la *Cena Trimalchionis*, dont la copie est notre unique source complète. Poggio continua durant sa vie entière ses recherches, et c'est en grande partie grâce au déploiement de son intense activité que l'on peut dire que l'époque héroïque de la découverte prend fin. A sa mort en effet l'essentiel de la littérature latine que nous connaissons a revu le jour, les quelques découvertes importantes étant celles de traités de rhétorique cicéroniens dont le *De oratore*, dans la cathédrale de Lodi (au sud-ouest de Milan), un manuscrit allemand de Plaute du XIème siècle contenant douze pièces inconnues, apporté à Rome par Nicolas de Cuse en 1429, l'unique manuscrit des *Opera minora* de Tacite dont le Pogge savait qu'il était détenu par Hersfeld et qui parvint à Rome en 1455. Par la suite, au début du XVIème siècle, c'est à partir de Bâle, où vivent Erasme et Beatus Rhenanus, et travaillent les imprimeurs Froben et Cratander, que sont recherchées les oeuvres enfouies, sans que de grandes découvertes puissent désormais avoir lieu.

Au seuil de l'imprimerie désormais, le corpus latin presque complet des oeuvres classiques, est découvert. Il importe de voir comment peut se constituer, à partir et en deçà des recherches matérielles, une étude textuelle et plus globalement historique que l'on trouvera au confluent de disciplines crées ou renouvelées, ainsi que cette ouverture au monde grec qu'un Alde saura bientôt mettre en forme. La curiosité pour la vie et la littérature des Anciens, éperonnée par des découvertes nouvelles, se donne les outils nécessaires à leur compréhension : archéologie, numismatique, épigraphie, études des institutions romaines prennent leur essor et le nom de Flavio Biondo (1392-1463) illustre cette première "scientificité" qui vient donner

à l'intérêt historique d'autres assises que l'exaltation, ou l'intimité, poétiques. Mais c'est surtout, pour nous en tenir au domaine du livre, la critique historique et textuelle, une philologie plus sûre que celle que pouvait opérer les découvreurs de textes, qui se mettent en place avec un singulier brio par l'oeuvre des humanistes, élite de leur époque et maîtres spirituels de Pic de la Mirandole et d'Erasme, Lorenzo Valla (1407-1457) et Ange Politien (1454-1494). Tranchant sur leur contemporains - car la correction et l'émendation des textes classiques, sortant du cadre reclus des bibliothèques monastiques, donnait aussi lieu sous la plume de médiocres à toutes sortes de pratiques au cours desquelles le texte "original" pouvait perdre au mieux beaucoup de sa justesse - ce sont eux qui mirent au point les principes critiques et posèrent le postulat de rigueur qui allait donner naissance à cette philologie humaniste justement réputée.

Lorenzo Valla, personnage flamboyant qui pouvait être venimeux dans les nombreuses polémiques qu'il entretint dans la communauté philologique et très largement au delà, vécut à Rome où il fut secrétaire pontifical grâce à la protection de Nicolas V et de son successeur, et à partir de 1450 titulaire de la chaire de rhétorique. Son activité philologique, et c'est là une constante dont il importe de souligner l'apparition, n'était pas détachée des enjeux politiques et religieux du temps, s'y inscrivant au contraire avec une vigueur que l'on a quelque peine à imaginer aujourd'hui. Le texte, et sa lettre, étaient constitutifs de structures et de pouvoir que des remises en cause, des révisions, pouvaient bouleverser. L'"affaire" de la *Donation de Constantin*, texte sur lequel reposait les revendications temporelles de la Papauté et dont Elle avait perpétuellement argué depuis le IXème siècle, selon lequel l'Empereur romain Lui aurait remis la ville de Rome et les provinces italiennes, dont Valla démontra par une critique historique et linguistique qu'il s'agissait d'un faux, intervenait au moment où Rome devait absolument s'affirmer, et fut pour cette raison proprement mis sous le boisseau. Dans le même ordre d'idée, il contesta à juste titre l'authenticité d'une correspondance entre Sénèque et Saint Paul, qui connaissait un succès immérité depuis l'époque de Jérôme, et travailla, plus avant, sur la Vulgate elle-même, fondant ses notes et ses corrections sur l'original grec et sur les textes patristiques de la première heure, travail qu'Erasme fit imprimer en 1505. Son oeuvre la plus renommée, les *Elegantiae*, traite du style, de l'usage et de la grammaire du latin ; faisant autorité durant le XVème et le XVIème siècle, elle fut imprimée pour la première fois en 1471, et ne comptait pas moins de 59 éditions en 1536. L'étude de la langue latine, l'érudition critique et l'indépendance d'esprit dont elle témoigne y porte la philologie à des hauteurs inconnues jusque là, dont les *Emendationes sex librorum Titi Livi*, écrits en 1446-1447, constitueront une traduction concrète remarquable ; chef d'oeuvre philologique, scintillant d'une causticité qui vise à discréditer deux autres érudits qui travaillaient avec lui à la cour d'Alphonse V, le Panormitain et Facio, elles démontrent cruellement combien l'émendation de Tite-Live ne pouvait s'accomplir qu'avec ce génie que lui-même était bien conscient de posséder, et des outils - dont le grand manuscrit constitué par Pétrarque - tout aussi

remarquables. Il eût encore le temps de traduire un nombre important d'ouvrages grecs, dont les éditions allaient faire autorité avec l'imprimerie.

Ange Politien incarne un autre type d'humaniste par l'intérêt qu'il accorde à l'histoire, tout en demeurant toujours présent dans le siècle et ses débats, ainsi que par le rôle qu'il tint dans la constitution des études grecques. Son talent précoce lui vaut d'être accueilli très tôt par Laurent de Médicis, qui en fait le précepteur de ses enfants et l'honorera toute sa vie de son amicale protection. Il est à trente ans un professeur si réputé que les érudits accourent à Florence de l'Europe entière pour suivre ses conférences sur la littérature grecque et latine, littérature qu'il sait montrer dans toute sa perspective, appuyée par une érudition sans faille. C'est aussi le poète, en italien et en latin, le plus remarquable de son temps, et un philologue qui, sans atteindre peut-être la puissance de Valla, domine de beaucoup ses contemporains.

Un des traits remarquables de cette époque de commencements est celui de pouvoir se créer une écriture à partir d'écrivains antiques au préalable élus : ainsi Politien, rejetant le cicéronianisme et le classicisme trop strictement adoptés par Valla, choisit un style éclectique empruntant à toute la latinité, logique qui le conduisit le premier à défendre et pour une part divulguer la prose et la poésie de l'époque impériale. Il donna toute sa mesure dans les *Miscellanea*, collections d'études plus ou moins longues s'apparentant par leur forme aux *Nuits attiques*, dont les sujets sont des plus variés : de l'origine des noms des jours de la semaine au sens primitif du mot "panique" en passant par la signification d'une pièce de monnaie frappée par Brutus qui le représente coiffé d'un bonnet et portant deux dagues.

En matière de philologie, il se fit un principe, qui ne serait pas systématisé cependant avant Lachmann, de recourir pour toute conjecture sur le stade de la tradition la plus ancienne qui se puisse atteindre : c'était comprendre les textes dans une généalogie, formalisée par la méthode des *stemma*, qui venait heureusement relativiser les manuscrits humanistes dont la qualité était très souvent douteuse, c'était aussi avancer la prééminence de l'auteur sur la tradition. Il aboutit en effet à d'incontestables résultats, aidé il est vrai en cela par l'essor général des études classiques que provoquait l'apparition de l'imprimerie : la plupart des classiques latins furent en effet mis sous presse entre 1465 et 1475, et l'on doit aussi considérer que les bibliothèques, privées et publiques, se multipliaient alors en Italie ; ainsi pouvait-il à sa mort avoir 35 manuscrits empruntés à la bibliothèque des Médicis. Sans pouvoir donner le détail des ouvrages et des manuscrits sur lesquels il travailla[43], on doit noter son vif intérêt pour les ouvrages techniques de l'Antiquité latine, tels les traités d'agriculture de Caton, de Varron, les *Scriptores rei rusticae* de Columelle dont il établit l'édition *princeps*, l'imposante édition qu'il fit de Pline l'Ancien, à partir de cinq manuscrits différents, Apicius,

[43] Pour une présentation générale de la vie et des activités multiples d'Ange Politien, *cf.* le catalogue d'une exposition organisée à la Bibliothèque Laurentienne en 1954 : Perosa, A., (dir.) : *Mostra del Poliziano, Catalogo,* Firenze, 1955 ; sur sa place dans l'histoire de la philologie et plus particulièrement sur le développement de la méthode stemmatique : Grafton, A. : *On the scholarship of Politian and his context*, Journal of the Warburg and Courtauld Institutes, 40, 1977, pp. 150-188.

de précieux ouvrages de médecine dont un Celse et un *Art vétérinaire* de Pélagonius sur lequel, à la souscription de la copie qu'il fit prendre, est porté ce discours de la méthode qui pour être typique n'en est pas moins significatif du respect avec lequel il abordait le témoignage des manuscrits :

"Ange Politien, protégé de la famille des Médicis et client de Laurent, a fait copier ce livre d'après un manuscrit extrêmement ancien ; ensuite il l'a lui-même collationné sur son modèle et corrigé en parfaite bonne foi, en prenant soin de ne s'écarter en rien, de celui-ci et de laisser intacts même les passages qu'il trouvait corrompus et il n'a jamais fait intervenir son jugement. Si nos prédécesseurs avaient respecté cette règle, nous aurions des manuscrits beaucoup moins fautifs. Lecteur, sois satisfait et porte-toi bien. Florence, décembre 1485."

7. Les études grecques en Occident jusqu'à la Renaissance

Alde Manuce et les membres de sa nouvelle Académie se posent souvent comme les inventeurs de la culture grecque, restaurée et retirée de la nuit des temps et de l'abandon des bibliothèques conventuelles. Cette affirmation, nous l'avons vu dans le détail, n'est pas inexacte ; il est cependant nécessaire de la référer à l'histoire des études grecques, de ses textes et des circuits de leur transmission, dont on sait qu'ils sont au moins doubles, les uns étant assurés par la tradition arabe, les autres étant demeurés dans l'orbe byzantine.

Si aux temps de l'Empire romain l'Italie était virtuellement bilingue, la connaissance du grec jusqu'aux premières renaissances italiennes fut de fait extrêmement rare : il n'est pas jusqu'aux relations diplomatiques entre Empire d'Orient et Occident qui pâtirent parfois du manque de traducteurs et d'interprètes qualifiés. Les textes, pour l'essentiel ceux des Pères de l'Eglise, étaient connus et avaient une large audience dans leurs traductions latines, mais aucun texte "classique" n'était jusqu'au XIIème siècle accessible (à l'exception des travaux d'Aristote sur la logique traduits par Boèce et du *Timée* dans la version du IVème siècle de Calcidius), et quant à l'enseignement, rien n'avait pu le faire entrer dans les moeurs. Au XIIème siècle, le domaine des traductions s'élargit sensiblement et se diffuse à partir de ce foyer que constitue la Sicile des rois normands. Sous l'égide d'Henri Aristippe, archidiacre de Catane (mort en 1162), qui aurait acheté certains des manuscrits offerts en présents par l'Empereur de Byzance au roi de Sicile, de lourdes traductions littéraires de Platon, Euclide, Ptolémée furent faites, lui-même traduisit le *Phédon* et le *Ménon*, quelques oeuvres d'Aristote et peut-être les *Pneumatica* de Héron, ouvrage aux résonances singulièrement modernes quand il traite des moteurs à vapeurs, de "machines à sous" et autres amusettes. C'est d'ailleurs ce souci scientifique qui semble guider les cercles siciliens, qui traduisent Euclide et Proclus, ainsi que l'*Optique* de Ptolémée traduite de l'arabe en latin par l'amiral Eugène. Cette filiation arabe, dont le foyer fut Tolède, valut à l'Occident de connaître les versions latines d'Avicenne et d'Averroès, une grande partie du corpus aristotélicien ; il faut noter aussi que de grands

érudits français, tel Abélard et Villehardouin, apprirent l'arabe pour traduire des textes dont les manuscrits grecs avaient été perdus ou étaient inaccessibles. Mais ces traductions, partielles et entachées d'erreurs, n'eurent pas l'importance qu'allait avoir la voie byzantine.

Il demeure que cette connaissance du grec et de sa culture devait rester, jusqu'à l'époque de Politien que nous allons retrouver, et malgré le vif intérêt de quelques uns, dans une position très modeste. En effet si des communautés héllénophones avaient vécu dans l'extrême sud de l'Italie et la Sicile, l'état d'isolement et de pauvreté de ces régions n'avait pas permis que se développe un quelconque enseignement ni même quelque mouvement culturel d'importance autre que locale. Certains hommes de valeur y vécurent tout de même, accueillis avec enthousiasme dans les cités du nord quand ils venaient à les traverser, chargés de missions diplomatiques, mais les contacts qu'ils nouèrent ne furent jamais suivis d'effets durables : le moine Barlaam, maître en théologie et en logique, fut le piètre pédagogue de Pétrarque qui le rencontra à la cour pontificale d'Avignon, son élève Leonzio Pilato, intercepté par Boccace à Florence où il donna quelques conférences, accepta en rechignant de lui traduire Homère et l'*Hécube* d'Euripide ainsi que quelques *Vies* de Plutarque pour Coluccio, mais ne sut ni peut-être ne voulut créer quelque école qui relaie l'intérêt naissant pour la langue et la civilisation grecque. Les contacts furent cependant plus fructueux avec Constantinople : l'Empire sur son déclin multipliait les contacts diplomatiques - biais par lequel nombre de manuscrits sont passés de l'Orient à l'Occident - et envoyait des hommes d'envergure dont certains n'hésitèrent pas à mener en parallèle activité d'enseignement et oeuvre de diplomatie ; c'est le cas de Manuel Chrysoloras, dont nous avons vu qu'il fut le premier à donner régulièrement des cours de grec en Italie, à Florence à partir de 1397, et dont il faut souligner aussi qu'il fut celui qui insista et permit l'abandon du mot à mot qui prévalait alors dans les traductions du grec au latin ; plusieurs oeuvres grecques furent grâce à lui connues en latin, et son traité de grammaire grecque, les *Eratomata*, extrêmement demandé, fut ensuite le premier du genre à être imprimé : Erasme et Reuchlin ne dédaignèrent pas de l'utiliser.

Grâce à ses passeurs, apprendre le grec au XVème siècle en Italie devenait chose relativement aisée, *a fortiori* après 1453 quand affluèrent dans la péninsule de nombreux réfugiés. Arrivant le plus souvent à Venise après être passés par la Crète, ils s'efforçaient de gagner leur vie en enseignant leur langue maternelle ou bien comme copistes, et trouvèrent bien souvent un accueil favorable de la part des puissants comme des milieux intellectuels de plus en plus férus de culture latine et donc de celle dont elle s'inspire ; à l'instigation notamment du Pape Nicolas V (1447-1455), ils reçurent commande de traductions latines des oeuvres grecques classiques et ce fut un véritable atelier qui se constitua à Rome, alimenté des découvertes que les humanistes collectionneurs pouvaient faire. L'expression de leur enthousiasme ne doit pas cependant laisser croire que la communauté érudite dans son ensemble connaissait le grec : les bons professeurs étaient rares et surtout les précis de

grammaire, non méthodiques, rebutaient les néophytes et n'aidaient guère les savants : Politien, comme d'autres italiens, dut apprendre le grec tout seul à partir des traductions latines de la Bible et de celles d'Aristote par Théodore Gaza.

La philologie, dans ces conditions, ne prit son véritable essor que corroborée par celui que connaissait les études latines. Si un très grand nombre d'humanistes éminents la constituèrent, c'est par l'évocation des deux érudits les plus représentatifs, Bessarion et Politien, que nous pouvons leur rendre grâce. Né vers 1400 à Trébizonde, Bessarion fit ses études à Constantinople, entra dans les ordres en 1423, pour passer ensuite cinq années (1431-1436) à Mistra dans le Péloponnèse, où il fréquenta le cercle du "libre penseur" Pléthon ; par lui présenté à l'Empereur, et bientôt nommé évêque de Nicée, il fait alors partie de la délégation chargée de négocier, au Concile de Florence et Ferrare en 1438, la réunion des Eglises grecques et romaines. Cet objectif, que rendait pressant la désintégration de l'Empire, déboucha après d'interminables négociations au cours desquelles Bessarion sut vaincre les farouches oppositions de ses propres coreligionnaires, sur une union qui devait cependant rester lettre morte, la population grecque et son clergé refusant d'y voir un juste compromis ; notons que la minorité qui l'accepta forma l'Eglise grecque uniate, qui doit donc à cet homme son existence. Remarqué par le Pape, celui-ci fut consacré cardinal et dès lors résida en permanence en Italie ; prenant toujours une part considérable aux affaires religieuses, il fût même plusieurs fois *papabile*.

Il fit alors de son palais romain un centre littéraire qui allait se révéler déterminant pour l'humanisme : grecs et latins s'y retrouvaient en bonne intelligence, tels pour les plus fameux Théodore Gaza et Georges de Trébizonde d'une part, le Pogge et Valla de l'autre, tous travaillant et se communiquant mutuellement textes et culture antiques. Avec de tels auxiliaires, Bessarion, qualifié par Valla de *Latinorum Graecissimus, Graecorum Latinissimus*, rassembla une bibliothèque exceptionnelle, dont environ cinq cents livres grecs, d'une portée étendue : collectionneur impénitent mais qui s'attachait à la valeur culturelle des textes bien plus qu'à leur apparat, et qui après 1453 conçut le projet de réunir un *corpus* aussi complet que possible de la littérature hellénique afin de la mettre à la disposition de ses compatriotes qui avaient réussi à gagner l'Italie - et c'est là l'une des raisons qui lui firent offrir, en 1468, à cette ville de Venise qui leur servait de point de ralliement, ses livres pour qu'ils constituent le noyau d'une bibliothèque publique - il mit toute son érudition au service de la théologie et de la philosophie, en même temps qu'il engageait la philologie, tout en en énonçant les principes, dans les débats de l'époque dont les exemples qui suivent doivent illustrer l'importance. Ainsi, lors du Concile de Florence et Ferrare, il tenta par l'étude des textes et la paléographie de trancher le très vif débat qui opposait Eglise romaine et grecque, celui de la procession du Saint-Esprit : était-il exactement de même nature que Dieu le Père ou bien de nature similaire, ce que soutenait les grecs ? Bessarion sut trouver dans le *Contre Eunome* de saint Basile, docteur dont l'autorité était incontestée dans l'Eglise grecque, un

passage qui correspondait précisément à la thèse de Rome et aurait donc pu servir de base à la réconciliation ; ses adversaires cependant, bien décidés à ne transiger avec Rome que dans la mesure où ils imposeraient toutes leurs vues, clamèrent que le passage était un faux, dû à un réformateur précédant voire à un Italien, et qu'ils ne figurait pas dans leurs propres manuscrits. Bessarion dut se rabattre sur des arguments moins convainquants, mais de retour à Constantinople se mit à étudier toutes les copies du texte qu'il put se procurer ; tout indiquait, sur le seul exemplaire parmi six excipé par les adversaires du Cardinal au moment du Concile, que le passage avait été falsifié, et c'est en découvrant dans les bibliothèques monastiques de la capitale deux copies anciennes, l'une sur papier datée du XIIème siècle, l'autre sur parchemin plus vieille encore, bien antérieures donc à l'époque où certains membres du clergé grec avaient été favorable à la réunification, dont la qualité de la langue était telle aussi qu'ils ne pouvaient être le fait d'italiens, que Bessarion put la prouver et bien montrer combien celle-ci n'apparaissait que sur les copies écrites pendant le Concile, dont il était alors facile de deviner les instigateurs. Un autre exemple, qui annonce tout autant que le premier Erasme, montre combien l'humanisme se fait dans la religion et non point contre elle : après une lecture de l'Evangile selon saint Jean, lors d'un service célébré dans sa demeure romaine, une discussion animée s'engagea sur le texte en 21-22 : la Vulgate donnait en effet *sic* au lieu de *si* (le grec dit εαν) et Bessarion soutint que cette erreur était simplement le fait d'un copiste. Son auditoire n'ayant pas été tout à fait convaincu, il exposa par écrits ses arguments, développant plusieurs des principes essentiels de la philologie et traitant les problèmes avec un bon sens qui nous paraît aujourd'hui naturel mais qui est bien le résultat lointain de son action et de celle de ses pairs ; il était des conservateurs bornés pour lesquels chaque mot de la traduction de saint Jérôme était sacré, et dont l'attachement à la littéralité n'avait d'égal que la cécité à l'égard du sens du texte. Fort de l'autorité de saint Augustin, Bessarion déclara que le texte grec de par son antériorité devait l'emporter sur le texte latin - ce qu'Erasme allait imposer comme principe -, signala aussi les citations de haute époque (Origène, Cyrille et Chrysostome) qui toutes donnent la même leçon, souligna enfin combien le contexte, dont en l'espèce il était incompréhensible que la version latine non amendée s'y insère, est absolument déterminant pour saisir et restituer le mot, l'expression, la phrase dont il contient le sens.

Mort en 1472, Bessarion n'a pas connu l'imprimerie, sinon ses tout premiers temps. Avec celle-ci, la philologie prendrait, plus qu'un nouvel essor, une dimension nouvelle. Alde Manuce, Erasme, Froben mettraient en pratique les leçons des maîtres humanistes, faisant paraître pour le premier les auteurs grecs majeurs, pour les seconds le texte grec du Nouveau Testament (1516) et les grands textes patristiques. Mais bientôt les controverses religieuses freineraient les progrès de la philologie textuelle, et la période des grandes découvertes était close. Celle-ci s'inscrirait désormais, par exemple dans le cas français, dans des institutions où parmi d'autres disciplines elle conforterait une érudition ouverte à tous les domaines. Nous conclurons ce trop rapide parcours en évoquant la figure de Guillaume Budé (1468-1540),

traducteur de Plutarque, fondateur de la science juridique qui retrouva le texte et l'esprit du droit romain en le débarrassant de cette gangue que constituaient les gloses et les commentaires médiévaux, lexicographe dont les *Commentarii linguae graecae* furent repris par Robert Estienne, responsable avec le *De Asse*, étude des poids et mesure de l'Antiquité d'un des chefs-d'oeuvre qui ont le plus contribué à établir les études classiques comme une discipline scientifique. Responsable enfin, pour en avoir convaincu François Ier, de la création du Collège des lecteurs royaux, ancêtre du Collège de France, il sut en faire un lieu indépendant, libéré des préjugés et des programmes encore traditionalistes de l'Université ; dans le droit fil des humanités, la philologie française se caractérisa alors par une étude des textes fondée sur une critique serrée des textes et une connaissance approfondie de tous les aspect de la vie antique.

Conclusion : L'humanisme comme nouvelle anthropologie

1. Philologie et conscience historique

L'importance de la philologie humaniste ne tient pas tant à sa rigueur scientifique, dont elle énonça les bases sans toujours les mettre en pratique, qu'à la rupture dont elle se rend responsable dans l'ordre des temps en introduisant la notion d'un sens de l'histoire : par là en effet elle se rend directement responsable de l'avènement de la Renaissance, dont la conscience historique est la condition de possibilité. Par le regard qu'elle pose sur son objet, les textes de la culture antique, elle rompt résolument avec la tradition philologique maintenue au Moyen Age en ce sens qu'il s'agit, derrière la vénération, d'une mise à distance, d'une position critique qui interdit de les confondre avec soi et permet de se définir par rapport à eux. Par rapport à la culture médiévale qui identifiait et soumettait les anciens à ses propres questions, l'humanisme philologique les restitue dans leur altérité, leur culture propre et les analyse en tant que tels. S'il peut alors y avoir exaltation des antiques, et critique de l'usage médiéval de ceux-ci, c'est bien parce que le lien est définitivement dénoué, la dimension unique, chrétienne, brisée, la continuité et la stabilité rompues : le monde est désormais conçu comme inscrit dans un devenir, dans une histoire, "livre des vivants" dans lequel la vérité devient fille du temps et de l'expérience des hommes. La condition humaine, comprise et inscrite dans cette dimension historique et temporelle, s'ouvre à une définition nouvelle de la liberté, car il est possible de modeler le monde et soi-même. Les anciens, dont on cherche les biographies, ne sont plus intégrés, assimilés dans les constructions nouvelles, mais deviennent exemplaires d'une vérité un moment atteinte comme elle peut donc l'être par soi-même. Leur magistère doit aider à être soi-même, dans son temps : Politien comme Erasme tranchent le débat sur l'imitation par l'insistance sur cette fonction maïeutique du texte antique et sur la coïncidence des *studia humanitatis* avec les *artes liberales*. Plus que "découvrir l'homme" en

fait, l'humanisme affirme et fait parvenir à la conscience sa puissance créatrice, propre et autonome, sa libre volonté.

2.Vérité critique et sciences expérimentales

Cette définition nouvelle de l'homme inscrit dans un rapport historique s'accompagne d'un renouvellement tout aussi radical du rapport de l'homme et de la nature. La polémique humaniste contre la philosophie scolastique ne s'est en effet nullement limitée au domaine rhétorique et littéraire, mais, révoquant le cloisonnement qu'elle instaurait entre lettres et sciences, est à l'origine du développement de la science moderne. La découverte et la vulgarisation du patrimoine scientifique par les philologues s'accompagne ainsi d'une réhabilitation des arts mécaniques, et figure au principe d'une attitude d'esprit dont les artistes-ingénieurs de la Renaissance sont les plus symboliques représentants. Les grandes découvertes du temps procèdent de cette confiance nouvelle en la raison et en l'expérience, dans une réalité conçue comme "nature" possédant de nécessaires raisons : le voyage de Christophe Colomb est surtout la tentative de vérifier par l'expérience une hypothèse hardie, la thèse héliocentrique de Copernic se présente comme une vérification de la mystique solaire chère à l'école de Ficin. Se dégageant de la pensée mythique, la problématique sujet-objet tend à un équilibre idéal où nécessité et légalité naturelle sont comprises comme la confirmation la plus sûre de la liberté et de l'autonomie de l'esprit .

3. Humanisme et dignité de l'homme

Point d'inflexion entre pensée médiévale et pensée moderne des rapports entre Dieu, le monde et l'homme, moment d'équilibre et d'ambiguïté où se correspondent l'humain et le divin, où se comprennent ensemble individu et cosmos, conscience de soi et conscience du monde, l'humanisme désigne donc en un double sens une culture, celle des *humanitas* opposées au formalisme impersonnel de la logique médiévale et à la rigueur de la dispute scolastique, et une éthique, cette *dignitas hominis* en qui il fait reposer l'essence de la nature humaine. La dignité de l'homme ne réside plus dans une faculté, référée à sa participation à une puissance supérieure, mais dans sa liberté, comprise comme sa capacité à se définir lui-même par rapport à la hiérarchie des essences. L'essence de l'homme est l'intellectualité, dont la perfectibilité est sans limite : dans cette vision anthropologique de la destination de l'homme figure le soubassement ontologique de toute la pensée de la Renaissance et la raison de toutes ses réalisations. Indissolublement liée à une pensée de l'éducation de l'homme dont elle est l'instrument, cette nouvelle anthropologie ne cesserait plus d'inspirer l'ensemble de nos représentations.

Conclusion générale : édition et diffusion de l'humanisme

"Révolution de la culture", explosion du savoir, changement de la vision de l'homme et de son action dans le monde. En peu d'années le monde changeait d'époque et de dimensions, de système d'éducation et de méthode scientifique. Quelle part le livre, imprimé, a-t-il tenu dans cette mutation ? Quel rôle l'humanisme, qui en a exprimé les principes, a-t-il joué, par delà la Renaissance, dans cette anthropologie nouvelle dont les effets perdurent jusqu'à nous ?

Le temps des incunables est celui de la reproduction, amplifiée, des oeuvres connues et appréciées au Moyen Age, qui demeurent dans les formes du manuscrit, destinées aux mêmes publics. Mais à partir de 1500, sous l'impulsion d'imprimeurs tout ensemble hommes de lettres et hommes d'affaires avisés, le livre acquiert ses formes propres, son autonomie en même temps qu'il répand les ferments d'une vision du monde nouvelle, dont l'effet le plus sensible se fera sur l'éducation des hommes, sur la lecture du monde. A la source de cette mutation figure l'humanisme, dont se revendiquent explicitement ces imprimeurs qui, saisissant le livre comme instrument de culture, faisant de leurs ateliers de nouveaux lieux de recherche, de "nouvelles académies", diffusent une pensée qui rompt avec les pratiques anciennes. Le livre, sans commentaires ni notes, qui tient dans la main, en représente le manifeste le plus extraordinaire. Avec le développement des pratiques commerciales et concurrentielles, le succès rencontré par ces livres nouveaux est reproduit et multiplié par une profession qui, sans qu'il soit besoin d'envergure intellectuelle, peut jouer un rôle de divulgation essentiel, solliciter et développer de nouveaux marchés. La multiplication de ces médiations, parmi lesquelles les contrefaçons et les imitations atteignent des publics qui n'étaient pas visés d'emblée, n'est pas sans provoquer et accompagner l'émergence d'un nouveau public et lui donner les moyens d'entrer à son tour dans le processus de création. L'exemple de Lyon, où à l'imitation servile succède une production originale, une vie culturelle intense, témoigne de la dissémination des pratiques humanistes.

Plus que toute autre chose peut-être, c'est par le bouleversement des modes de lectures que l'imprimerie a produit ses effets les plus déterminants. La multiplication des textes n'a pas

entraîné une alphabétisation générale - elle n'a touché d'abord que des catégories déjà sensibles au livre - ni une brusque modification de la production éditoriale, mais elle a modifié le rapport aux textes : l'étudiant, au lieu d'être tributaire d'une seule version d'un texte pouvait désormais soumettre différentes éditions à un regard critique ; l'érudit n'aurait plus à se déplacer pour étudier tel ou tel ouvrage, mais pourrait disposer dans sa bibliothèque, privée, d'une littérature plus riche et plus variée que celle qu'avait pu fournir les scribes ; le lettré pourrait emporter avec soi les classiques, maîtres de vie, et les consulter sans passer par le prisme de la glose et la gangue des commentaires. Cette accessibilité nouvelle, dans des conditions de production qui pouvaient servir de modèle, allait favoriser comme jamais il ne l'avait été l'échange culturel et, peu à peu, le tri des connaissances. Dans cela le rôle de l'humanisme serait fondamental, donnant aux outils éprouvés dans la philologie une extension épistémologique : ce n'était pas seulement la lettre du texte, mais aussi son contenu qui entrait dans le jeu de la confrontation ; il n'était plus besoin de reprendre et de ressasser quelque texte obscurci quand on pouvait se référer, et rapprocher, confronter, comparer les textes scientifiques. Certaines connaissances allaient perdre de leur mystère - l'astronomie par exemple se détacherait bientôt de l'astrologie - , de nouvelles disciplines naissaient ; la religiosité comme la laïcisation connaîtraient une intensification parallèle, et une plus claire délimitation de leurs domaines respectifs. Uniformisation et diversité, comme deux faces d'une même médaille, se répandraient dans le style matériel comme dans le style littéraire : la diffusion massive entraînerait un ton nouveau, individuel, singulier, par lequel l'auteur allait se mettre en scène pour un public dont il ignorait les existences particulières. Comme idéologie séculière, l'humanisme ne pourrait résister aux tensions qu'il avait lui-même contribué à provoquer : le développement de l'esprit critique susciterait en retour un renforcement de l'autorité et de la dogmatique, dont les controverses religieuses seraient un exemple tragique. Mais les valeurs qu'il avait affirmées, du savoir émancipateur à la dignité intellectuelle, ne cesseraient plus de parcourir la pensée humaine et d'apparaître comme les seules garantes de l'humanité de l'homme.

BIBLIOGRAPHIE

Sur la méthode d'une histoire du livre :

- McLUHAN, Marshall, *La Galaxie Gutenberg : la genèse de l'homme typographique,* Paris, Gallimard, 1977.

- McLUHAN, Marshall, *Pour comprendre les média : les prolongements technologiques de l'homme*, Paris, Mame, Seuil, 1977.

- CHARTIER, Roger, *L'ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIVème et XVIIIème siècles,* Aix-en-Provence, Alinéa, 1992 .

Sur les "contrefaçons"et l'édition lyonnaise :

- RENOUARD, Antoine - Augustin, *Annales de l'imprimerie des Alde,* Paris, J. Renouard, 1834.

- BAUDRIER, Henry, *Bibliographie lyonnaise : recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres à Lyon au XVIème siècle, publiées et continuées par Jean Baudrier,* Lyon puis Paris, 1895-1921.

- *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au seizième siècle :* GÜLTLINGEN, Sybille von, *Bibliographie des livres imprimés à Lyon au seizième siècle,* t. I et II, Baden-Baden ; Bouxwiller, éd. Valentin Koerner, 1992 et 1993 (Bibliotheca bibliographica Aureliana, 135 et 141)

Sur les autres "contrefacteurs" des éditions aldines :

- RENOUARD, Philippe, *Bibliographie des éditions de Simon de Colines, 1520-1546,* Paris, Paul, Huard et Guillemin, 1894.

- *Short-title catalogue of books printed in Italy and of Italian books printed in other countries from 1465 to 1600 now in the British Museum*, London, Trustees of the British Museum, 1958.

- *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale.*

- BRUNET, Jacques - Charles, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, [5ème éd.], Paris, Firmin Didot frères, 1860-1865.

- ADAMS, H.-M., *Catalogue of books printed on the continent of Europe, 1501-1600, in Cambridge libraries,* Cambridge, Cambridge University press, 1967.

Sur Alde Manuce :

- LOWRY, Martin, *Le monde d'Alde Manuce : imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance,* Paris, Promodis, Ed. du Cercle de la librairie, 1989.

- ORLANDI, Giovanni, (éd. et trad.), *Aldo Manuzio editore,* Milano, Il Polifilo, 1975, (Documenti sulle arti del libro, 11).

- SHAW, David J., *The Lyons conterfeit of Aldus's italic type : a new chronology* in *The Italian book : 1465-1800,* ed. by Denis V. REIDY, London, the British Library, 1993 (The British Library studies in the history of the book).

- BARKER, Nicolas, *Aldus Manutius and the development of Greek script and types in the Fifteenth century,* New York, Fordham University press, 1992.

- DAVIES, Martin, *Aldus Manutius, printer and publisher of Renaissance Venice,* London, British Library, 1995.

- SCAPECCHI, Piero, *Aldo Manuzio, i suoi libri, i suoi amici tra XV e XVI secolo : libri, biblioteche e guerre in Casentino,* Firenze, Octavo, 1994.

Pour l'indexation des éditions aldines :

- *Cadre de classement systématique du catalogue des livres anciens imprimés (1450-1815),* éd. revue par Elizabeth COULOUMA, d'après la *Table Brunet-Parguez* [...], Toulouse, Bibliothèque, 1985.

Sur l'histoire du livre pendant la Renaissance :

- EISENSTEIN, Elizabeth, *La révolution de l'imprimé à l'aube de l'Europe moderne,* Paris, La Découverte, 1991. (Textes à l'appui. Série Anthropologie des sciences et des techniques).

- FEBVRE, Lucien et MARTIN, Henri-Jean, *L'apparition du livre,* Paris, Albin Michel, 1971, (L'évolution de l'humanité).

- MARTIN, Henri-Jean et CHARTIER, Roger (dir.), *Histoire de l'édition française, t. I, Le livre conquérant : du Moyen Age au milieu du XVIIème siècle,* Paris, Promodis, 1982-1986.

- VEYRIN-FORRER, Jeanne, *La lettre et le texte : trente années de recherches sur l'histoire du livre*, Paris, Ecole normale supérieure de jeunes filles, 1987, (Collection de l'Ecole normale supérieure de jeunes filles, 34).

- SANTURO, Marco, *Storia del libro italiano, libro e società in Italia dal Quattrocento al Novecento,* Milano, Editrice bibliografiaca, 1994, (Bibliografia e biblioteconomia, 47).

- AQUILON, Pierre et MARTIN, Henri-Jean, (dir.), *Le livre dans l'Europe de la Renaissance,* actes du XXVIIIème colloque international d'études humanistes de Tours, Paris, Promodis, Ed. du Cercle de la librairie, 1988.

- GOLDSCHMIT, E. P., *The printed book of the Renaissance : three lectures on type, illustration, ornament*, Amsterdam, Gérard Th. van Heusden, 1966.

Sur la typographie :

- ASCARELLI, Fernanda, MENATO, Marco, *La tipografia del'500 in Italia,* Firenze, Olschki, 1989 (Biblioteca di bibliografia italiana, 116).

- TINTO, Alberto, *Il corsivo nella tipografia del Cinquecinto : dai caratteri italiani ai modelli germanici e francesi,* Milano, Il Polifilio, 1972 (Documenti sulle arti del libro, 8).

- MORTET, Charles, *Observations sur les influences qui ont diversifié les caractères employés par les imprimeurs au XVème siècle*, in *Gutenberg-Festschrift, 1925* (p. 322-323).

- AUDIN, Marius, *L'imprimerie par l'image, t. II : la lettre d'imprimerie,* Paris, Henri Jonquières, 1929.

- UPDIKE, Daniel Berkeley, *Printing types : their history, forms and use, a study in survival,* Cambridge (Mass.), Belknap press, 1962.

Sur les frontispices :

- BARBERI, Francesco, *Il frontespizio nel libro italiano del Quattrocento e del Cinquecento,* Milano, Il Polifilio, 1969 (Documenti sulle arti del libro, 7).

- FAVA, Domenico, *Manuale degli incunabuli,* Milano, Görlich ed., 1953.

Sur l'histoire de Lyon :

- KLEINCLAUSZ, Arthur, (dir.), *Histoire de Lyon : T. I : des origines à 1595,* Lyon, Librairie Pierre Masson, 1934, [Marseille, Laffitte reprints, 1978].

- ROMIER, L., *Lyon et le cosmopolitisme au début de la Renaissance française,* in *Bibliothèque d'humanisme et renaissance,* XI, 1949, pp. 28-42.

- DENIAU, Jean, *Les Nommées des habitants de Lyon en 1446,* Lyon, 1930.

- FEDOU, René, *Les hommes de loi lyonnais à la fin du Moyen Age : étude sur les origines de la classe de robe,* Paris, Les Belles Lettres, 1964, (Annales de l'Université de Lyon ; 3ème série, Lettres ; 37).

- FAGNIEZ, Gustave, *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France : T. II : XIVe et XVe siècles,* Paris, A. Picard et fils, 1898-1900.

- FEDOU, René, *Imprimerie et culture : la vie intellectuelle à Lyon avant l'apparition du livre,* in *Cinq études lyonnaises,* Genève, Paris, Droz, 1966, (Histoire et civilisation du livre).

- CHARPIN-FOUGEROLLES, comte de, *Les Florentins à Lyon,* Lyon, Association typographique , 1889.

- GASCON, Richard, *Lyon et ses marchands : environs de 1520 - environs de 1580,* Paris, La Haye, Mouton, 1971 (E.P.H.E., 6ème section, Sciences économiques et sociales, Centre de recherches historiques, Civilisations et sociétés ; 22).

Sur l'histoire de l'imprimerie à Lyon :

- AUDIN, Maurice, HOURS, Henri, MARTIN, Henri-Jean, TOULET, Jean, *Le siècle d'or de l'imprimerie lyonnaise,* Paris, Ed. du Chêne, 1977.

- MARTIN, Henri-Jean, *Le rôle de l'imprimerie lyonnaise dans le premier humanisme français,* in *L'humanisme français au début de la Renaissance,* 14ème colloque international de Tours, Paris, Vrin, 1973.

- CLAUDIN, Anatole, *Histoire de l'imprimerie en France au XVe et XVIe siècle, t. IV,* Paris, Imprimerie nationale, 1914.

- PERRAT, Charles, *Barthélémy Buyer et les débuts de l'imprimerie à Lyon,* tiré à part de *Humanisme et Renaissance,* 1935.

- PERICAUD, Antoine, *Bibliographie lyonnaise du XVème siècle*, Lyon, impr. de Louis Perrin, 1851.

- ROZZO, Ugo, *La cultura italiana nelle edizioni lionesi di Sébastien Gryphe (1531-1541)*, in *La Bibliofilia,* vol. XC, 1988, dispensa II, maggio-agosto.

Sur l'humanisme et la Renaissance :

- CHASTEL, André et KLEIN, Robert, *L'Europe de la Renaissance : l'âge de l'humanisme,* Paris, Editions des Deux-mondes, 1963.

- *L'idée de Renaissance dans l'Occident moderne,* XIVème colloque de l'Institut de recherches sur les civilisations de l'Occident moderne, 1er mars 1986, Université de la Sorbonne, Paris, Presses de la Sorbonne, 1987 (Civilisations, 14).

- *L'humanisme français au début de la Renaissance,* colloque international de Tours, Paris, Vrin, 1973 (De Pétrarque à Descartes, 29).

- GARIN, Eugenio, *Moyen Age et Renaissance,* Paris, Gallimard, 1989, (Collection Tel, 154)

- GARIN, Eugenio, *L'homme de la Renaissance,* Paris, Seuil, 1990, (L'univers historique).

- HUIZINGA, Johan, *L'automne du Moyen Age,* Paris, Payot, 1975.

- BURKHARDT, Jacob, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, Paris, Librairie générale française, 1986, (Livre de poche : Biblio : Essais, 4055-4057).

- BRAUDEL, Fernand, *Le modèle italien,* Paris, Flammarion, 1994, (Champs ; 612).

- PANOFSKY, Erwin, *Essais d'iconologie : les thèmes humanistes dans l'art de la Renaissance,* Paris, Gallimard, 1987, (Bibliothèque des sciences humaines).

- GAUCHET, Marcel, *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion,* Paris, Gallimard, 1985, (Bibliothèque des sciences humaines).

- GIMPEL, Jean, *La révolution industrielle du Moyen Age,* Paris, Seuil, 1975, (Points : Histoire).

- RENOUARD, Yves, *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Age,* nouvelle éd. établie d'après les notes de l'auteur par Bernard GUILLEMAIN, Paris, A. Colin, 1968, (Collection U : Série Histoire médiévale).

Sur la philologie et la philosophie humaniste :

- REYNOLDS, L. D., WILSON, N.G., *D'Homère à Erasme : la transmission des classiques grecs et latins,* Paris : C.N.R.S., 1984.

- GARIN, Eugenio, *L'éducation de l'homme moderne, la pédagogie de la Renaissance (1400-1600),* Paris, Fayard, 1968 (L'histoire sans frontières).

- GUSDORF, Georges, *Les sciences humaines et la pensée occidentale : I : de l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée* et *II : les origines des sciences humaines (Antiquité, Moyen Age, Renaissance),* Paris, Payot, 1967, (Bibliothèque scientifique).

CASSIRER, Ernst, *Individu et cosmos dans la philosophie de la renaissance,* Paris, Editions de Minuit, 1983, (Le sens commun).

- LE GOFF, Jacques, *Les intellectuels au Moyen Age,* Paris, Seuil, 1985, (Points : Histoire, 78).

- RENAUDET, Augustin, *Dante humaniste,* Paris, Les Belles Lettres, 1952, (Les Classiques de l'humanisme).

- PIC de la MIRANDOLE, Jean, *Oeuvres philosophiques,* Paris, Presses universitaires de France, 1993 (Epiméthée, essais philosophiques)

Table des illustrations

Giorgio Charini, *Libro de mercatantie & usanze de paesi,* Firenze, a petitione di Ser Piero da Pescia, s.d.

I. Martial, *Martialis*, [Lyon, Barthélemy Trot, 1512] (*in-octavo*)

II. Valère Maxime, *Valerius Maximus [...],* Lyon, Jacques Mareschal, 1513 (*in-octavo*)

III. Alde Manuce, *Grammatica Aldi [...],* Lyon, Simon Vincent, [1515] (*in-octavo*)

unique contrefaçon de la marque typographique d'Alde Manuce

1. Silius Italicus, *Silii Italici Opus de Bello Punico,* Lyon, Barthélemy Trot, 1514 (*in-octavo*)

2. Horace, *Q. Horatij Flacci poemata [...],* Lyon, Barthélemy Trot, 1518 (*in-octavo*)

3. Martial, *Marci Valerij Martialis Epigram. lib. xiiij [...],* Lyon, Jacques Myt pour Barthélemy Trot, 1522 (*in-octavo*)

4. Lucain, *Annei Lucani Poema [...],* Lyon, Guillaume Huyon [pour Luxembourg de Gabiano], 1521 (*in-octavo*)

5. Pline le Jeune, *C. Plinii Secundi Novocensis, Epistolarum libri X [...],* Lyon, Antoine Blanchard pour Vincent de Portonariis, 1527 (*in-octavo*)

6. Lucien, *[...] Luciani opera [...], Venise, Alde Manuce, 1503* (*in-folio*)

7. Ovide, *Ovidii Metamorphoseon libri XV,* Venise, Alde Manuce, 1502 (*in-octavo*)

&

Démosthène, *[...] Demosthenis orationes duae et sexaginta [...],* Venise, Alde Manuce, 1504 (*in-folio* moyen)

8. Homère, *[...] Ulyssea. Batrachomyomachia. Hymni XXXII,* Venise, Alde Manuce, 1504 (*in-octavo)*

9. Quintus, *[...] Quinti calabri Derelictorum ab Homero libri quatuordecim,* Venise, Alde Manuce, [1514] (*in-octavo*)

10. *Pomponius Mela. Julius Solinus. Itinerarium Antoni Aug. Vibius Sequester. P. Victor de regionibus urbis Romae. Dionysius Afer de Situ orbis Prisciano Interprete,* Venise, héritiers d'Alde Manuce et François d'Asola, 1518 (*in-octavo*)

11. Première apparition de l'italique : *Epistole devotissime de Sancta Catharina da Siena* , Venise, Alde Manuce, 1500

12. Fontes romaines employées par l'imprimerie d'Alde Manuce : 1) Lascaris, *Grammatica graeca,* 1495 ; 2) Aristote, *Logique,* 1495 ; 3) Gaza, *Introductiae grâmatices,* 1495 ; 4) Bembo, *De Aetna,* 1496 ; 5) Leoniceno, *Morbo gallico,* 1497 ; 6) Colonna, *Hypneotomachia Poliphili*, 1499

13. Italique aldine : Virgile, *Vergilius,* 1501

14. Italique aldine : Dante, 1502

15. Italique aldine et lyonnaise : Juvénal. Perse : *Juvenalis. Persius,* Venise, Alde Manuce, 1501 & Lyon, Balthazar de Gabiano, [1502]

16. Italique de Balthazar de Gabiano : Pétrarque, [1502]

17. Italique de Girolamo Soncino

18. Italique de Philippe Giunti

19. Italique d'Alessandro Paganino

20. Premier essai de l'imprimerie d'Alde Manuce : *Galeomyomachia,* [1494]

21. Fontes grecques employées par l'imprimerie d'Alde Manuce : 1) premier et second caractères grecs : Aristophane, *Comodiae novem,* 1498 ; 2) troisième caractère grec : Dioscoride, *De materia medica,* 1499 ; 3) quatrième caractère grec : Sophocle, *Tragaediae,* 1502

22. Aristote, (vol. I), *Analytiques,* Alde Manuce, 1495

23. Aristote, (vol. V), *Politique,* Alde Manuce, 1498

24. Grec de Philippe Giunti : Zénobe, *Epitome Proverbiorum,* 1497 (première page et colophon)

25. Ecriture d'Alde Manuce

Table des matières

Introduction, p. 4

Première partie : Les contrefaçons lyonnaises des éditions d'Alde Manuce : bibliographie matérielle, p. 7
1.0. Introduction à la recherche : le *Monitum in Lugdunenses Typographos* d'Alde Manuce, p. 7
1.1. Présentation des instruments de la recherche, p. 8
1.2. Présentation de la recherche, p. 10
1.3. Protocoles de lecture, p.11
2.1. Tableau des contrefaçons d'une édition aldine par des "auteurs" non avoués, p. 12
2.2. Tableau des contrefaçons d'une édition aldine, à l'auteur avoué, p. 14
2.3. Tableau des imitations des caractéristiques des éditions aldines, aux "auteurs" non avoués, p. 15
2.4. Tableau des imitations des caractéristiques extérieures des éditions aldines par des "auteurs" avoués, p. 17
3.1. Commentaires de la bibliographie matérielle, p. 18
3.2. Tableaux de la production de Balthazar et de Luxembourg de Gabiano, p. 24
3.3. Tableau de la production de Barthélemy Trot, p. 27
3.4. Les autres contrefacteurs des éditions aldines, p. 31
3.5. Tableau des éditions d'Alde Manuce, p. 36
4. Définition de la contrefaçon, p. 45
4.1. Le format, p. 46
4.2. Le caractère italique, p. 49
4.3. Frontispice, titre et marque d'imprimeur, p. 56
4.4. Tirages, prix, publics, p. 60
4.5. Propriété littéraire, contrefaçon et privilège, p. 64

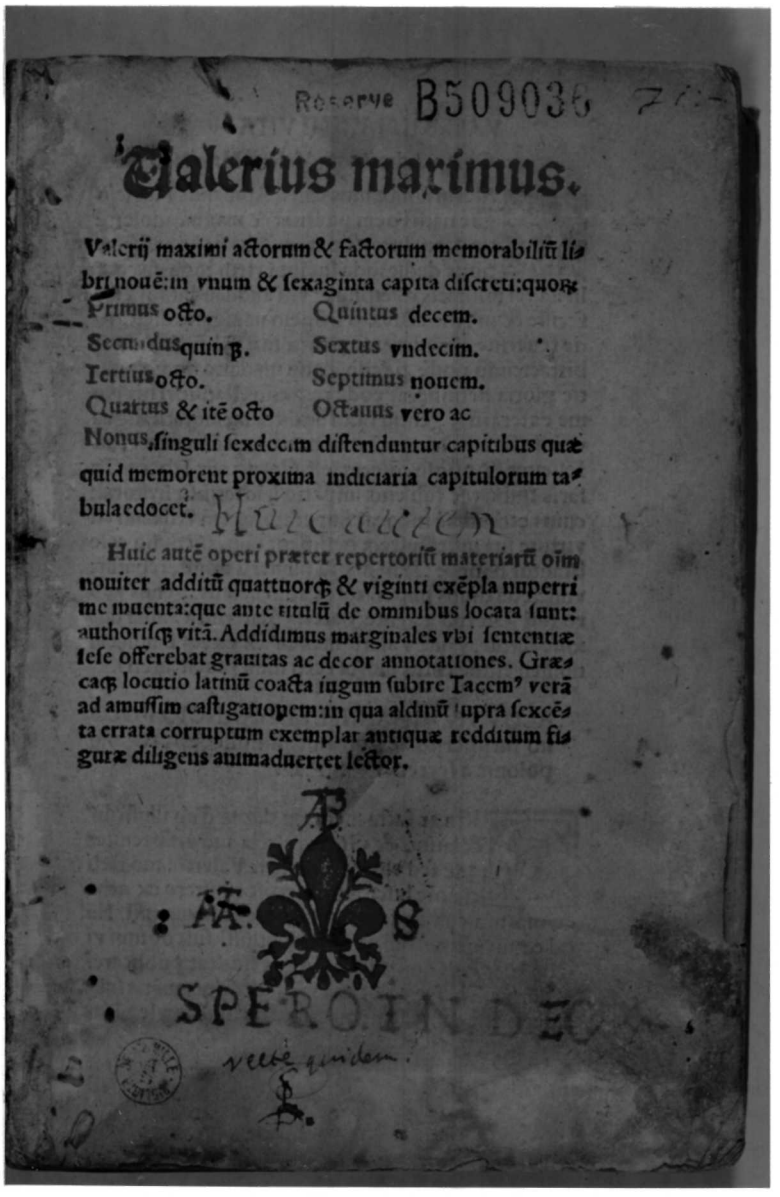
5. Le développement de l'imprimerie à Lyon, p. 65

Deuxième partie : Invention et diffusion de l'humanisme, p. 75
1. Bref tableau historique de l'Europe entre 1400 et 1520, p. 75
2. La "révolution industrielle" du Moyen Age, p. 77
3. Les origines et l'oeuvre dantesque, p. 79
4. L'apparition de l'humanisme, p. 82
5. Les *umanisti* et les *studia humanitatis*, p. 83
6. Philologie et transmission des textes, p. 86
7. Les études grecques en Occident, p. 92
Conclusion : L'humanisme comme nouvelle anthropologie, p. 96

Conclusion générale : édition et diffusion de l'humanisme, p. 98

Bibliographie, p. 100
Table des illustrations, p. 105
Table des matières, p. 107
Illustrations

ILLUSTRATIONS


Réserve B509036

Valerius maximus.

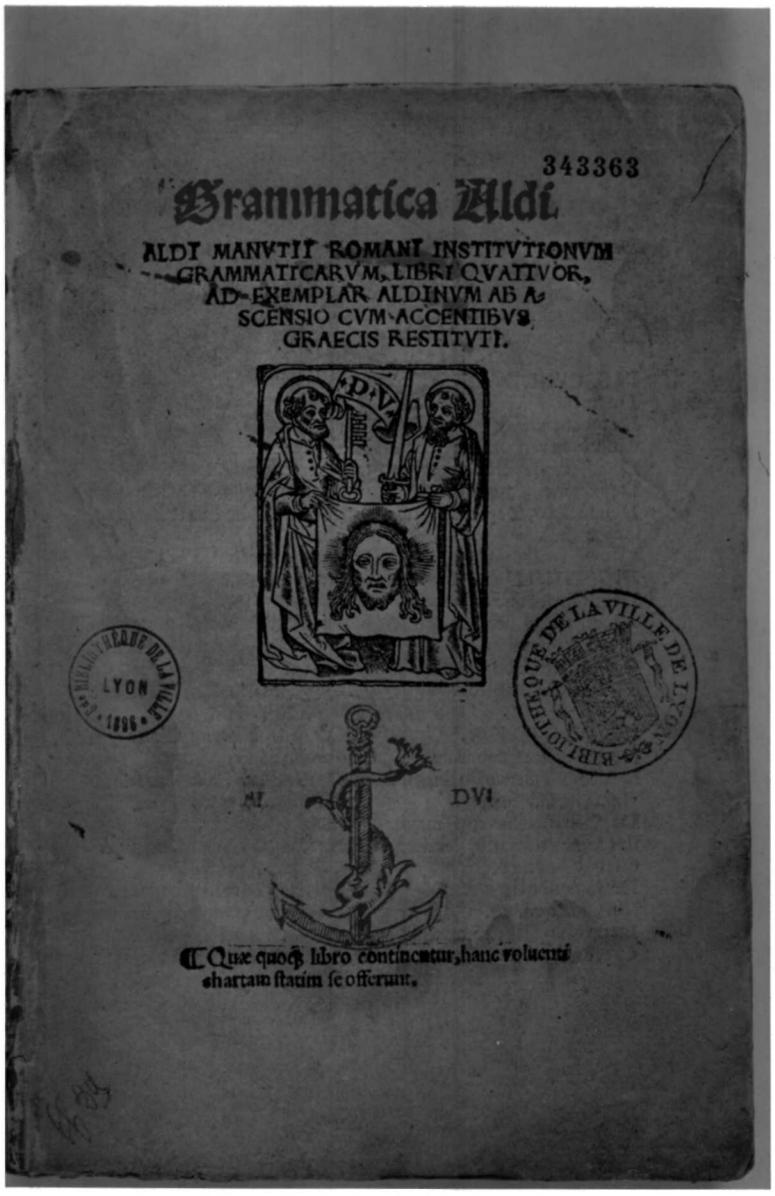
Valerij maximi actorum & factorum memorabiliū libri nouē: in vnum & sexaginta capita discreti: quoꝝ

Primus octo.
Secundus quinꝫ.
Tertius octo.
Quartus & itē octo
Quintus decem.
Sextus vndecim.
Septimus nouem.
Octauus vero ac Nonus, singuli sexdecim distenduntur capitibus quæ quid memorent proxima indiciaria capitulorum tabula edocet.

Huic autē operi præter repertoriū materiarū oīm nouiter additū quattuorꝫ & viginti exēpla nuperrime inuenta: quæ ante titulū de omnibus locata sunt: authoriscꝫ vitā. Addidimus marginales vbi sententiæ sese offerebat gratitas ac decor annotationes. Græcaꝫ locutio latinū coacta iugum subire Iacem? verā ad amussim castigationem: in qua aldinū supra sexcēta errata corruptum exemplar antiquæ redditum figuræ diligens animaduertet lector.

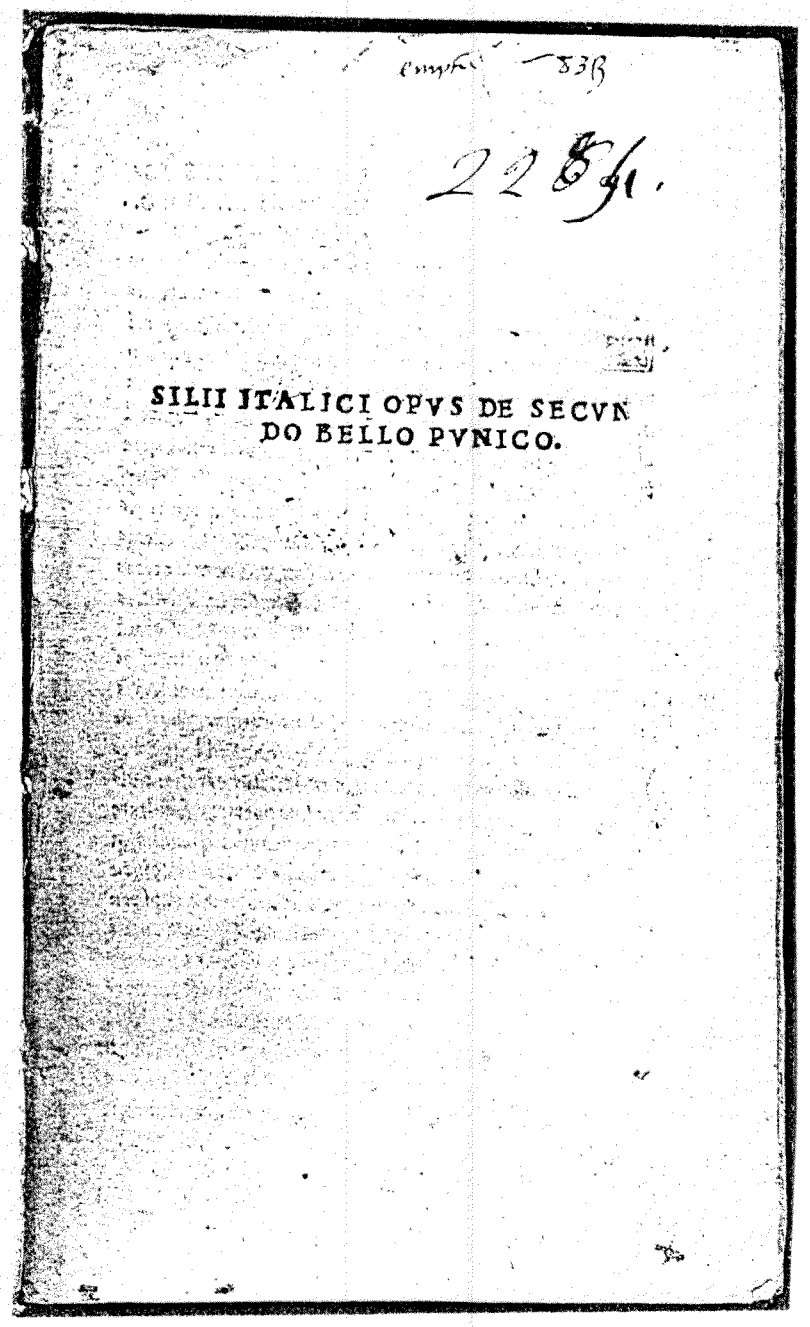
SPERO IN DEO

II, Valère Maxime, *Valerius Maximus* (...), Lyon, Jacques Mareschal, 1513, *in-octavo*

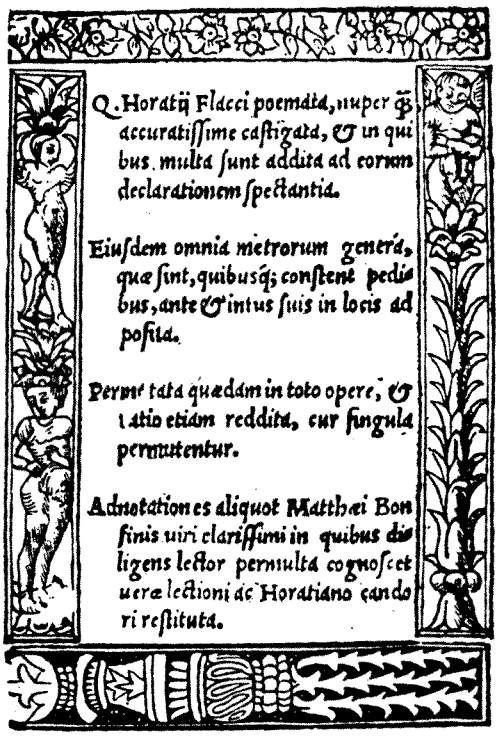


III, Alde Manuce, *Grammatica Aldi* (...), Lyon, Simon Vincent, (1515), *in-octavo*
unique contrefaçon de la marque typographique d'Alde Manuce

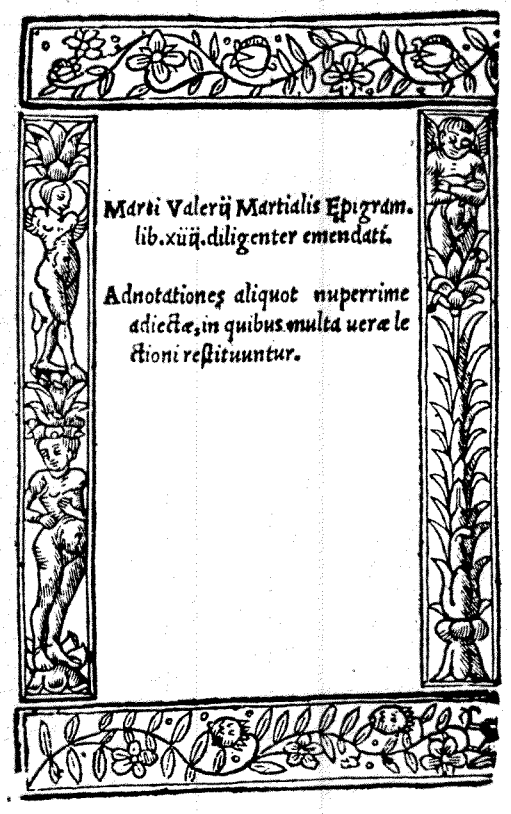
Giorgio Charini, Libro de mercatantie & usanze de paesi, Firenze, a petitione di Ser Piero da Pescia, s.d.



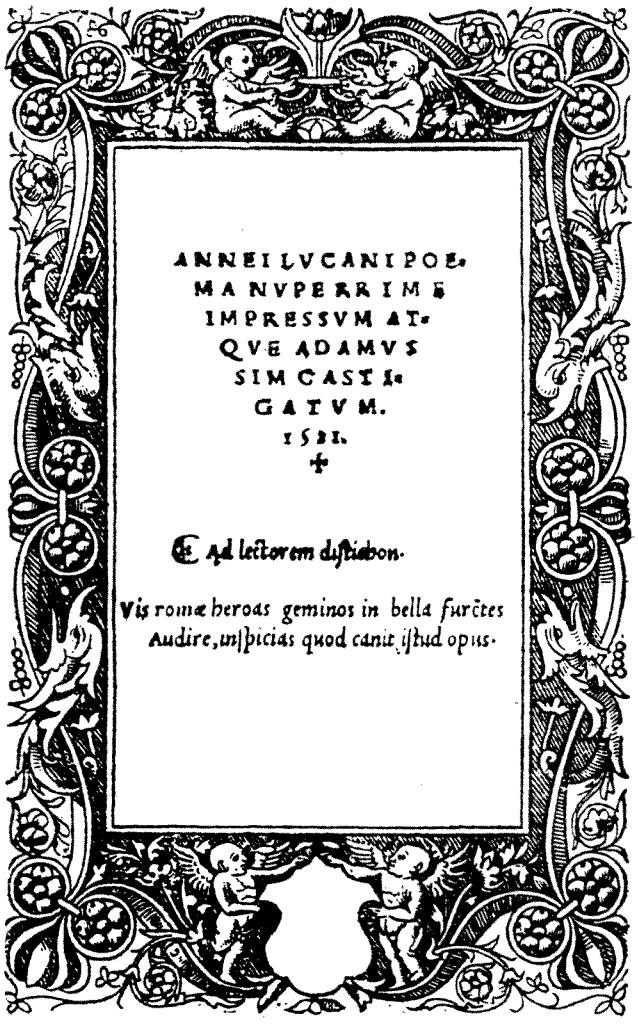
I, Silius Italicus, *Silii Italici Opus de Bello Punico*, Lyon, Barthélemy Trot, 1514, *in-octavo*



2, Horace, *Q. Horatij Flacci Poemata*, (...), Lyon, Barthélemy Trot, 1518, *in-octavo*



3, Martial, *Marci Valerij Martialis Epigram. lib. xiiij* (...), Lyon, Jacques Myt pour Barthélemy Trot, 1522, *in-octavo*



4, Lucain, *Annei Lucani poemata*, (...), Lyon, Guillaume Huyon (pour Luxembourg de Gabiano), 1521, *in-octavo*

C. PLINII SE

CVNDI NOVOCOMENSIS,

Epistolarum libri X.
Panegyricus Traiano principi dictus.
De viris illustribus in re militari, & in administranda Rep.

ITEM

Suetonij Tranquilli de Claris Grammaticis & Rhetoribus.
Iulij obsequentis Prodigiorum liber.
Indices duo, quorū altero noia referuntur eorū, ad quos Plinius scribit: altero quicqd memoratu dignū toto opere cōtinetur.
Latina interpretatio dictionū & sententiarum Græcarū, quibus Plinius utitur.

M. D. XXVII

Hæc ola ad exēplar Aldinū hac editiōe diligēter emēdata, ac multis i locis aliorū collatiōe exēplariū castigatior a reddita sit.

5, Pline le Jeune, *C. Plinii Secundi Novocensis, Epistolarum libri X* (...), Lyon, Antoine Blanchard pour Vincent de Portonariis, 1527, *in-octavo*

ΤΑΔΕ ΕΝΕΣΤΙΝ ΕΝ ΤΩΙΔΕ ΤΩΙ ΒΙΒΛΙΩΙ.

ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ.

Φιλοστράτου εἰκόνες.

Τοῦ αὐτοῦ ἡρωϊκά.

Τοῦ αὐτοῦ βίοι σοφιστῶν.

Φιλοστράτου νεωτέρου εἰκόνες.

Καλλιστράτου ἐκφράσεις.

QVÆ HOC VOLVMINE CONTINENTVR.

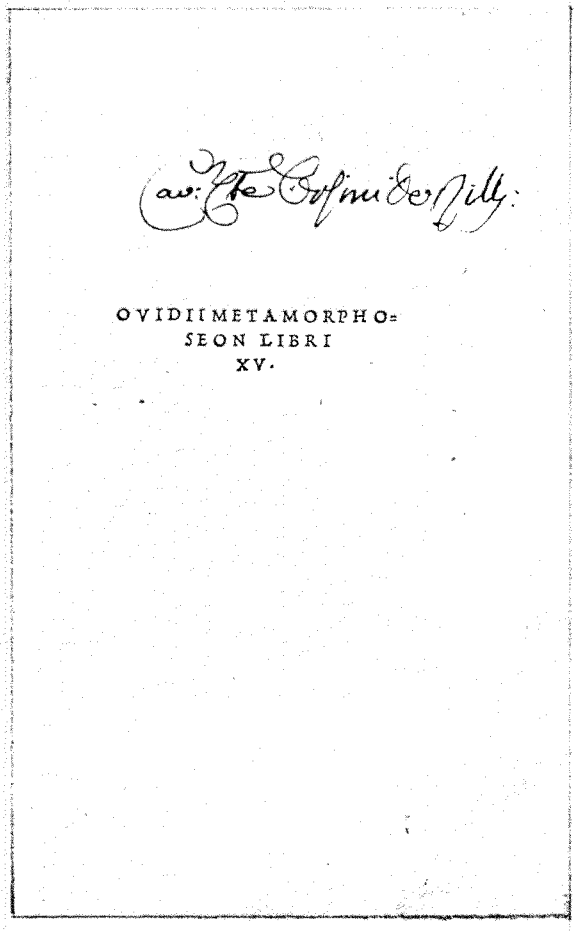
Luciani opera.
Icones Philostrati.
Eiusdem Heroica.
Eiusdem uitæ Sophistarum.
Icones Iunioris Philostrati.
Descriptiones Callistrati.

ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΑΥΤΟΥ ΒΙΒΛΟΝ.

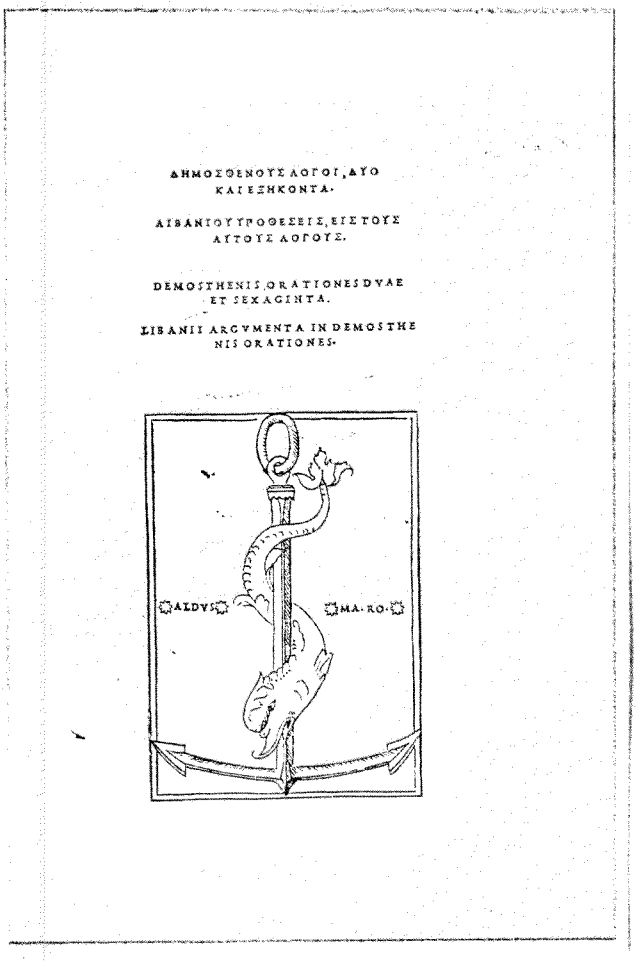
Λουκιανὸς τάδ᾽ ἔγραψα, παλαιά τε, μωρά τε εἰδώς·
μωρὰ γὰρ ἀνθρώποις καὶ τὰ δοκοῦντα σοφά.
οὐδὲν ἐν ἀνθρώποισι διακριδόν ἐστι νόημα,
ἀλλ᾽ ὃ σὺ θαυμάζεις, τοῦθ᾽ ἑτέροισι γέλως.

AL DVS

6, Lucien, *(...) Luciani opera (...)*, Venise, Alde Manuce, 1503, *in-folio*



OVIDII METAMORPHO=
SEON LIBRI
XV.



ΔΗΜΟΣΘΕΝΟΥΣ ΛΟΓΟΙ, ΔΥΟ
ΚΑΙ ΕΞΗΚΟΝΤΑ.

ΛΙΒΑΝΙΟΥ ΥΠΟΘΕΣΕΙΣ, ΕΙΣ ΤΟΥΣ
ΑΥΤΟΥΣ ΛΟΓΟΥΣ.

DEMOSTHENIS ORATIONES DVAE
ET SEXAGINTA.

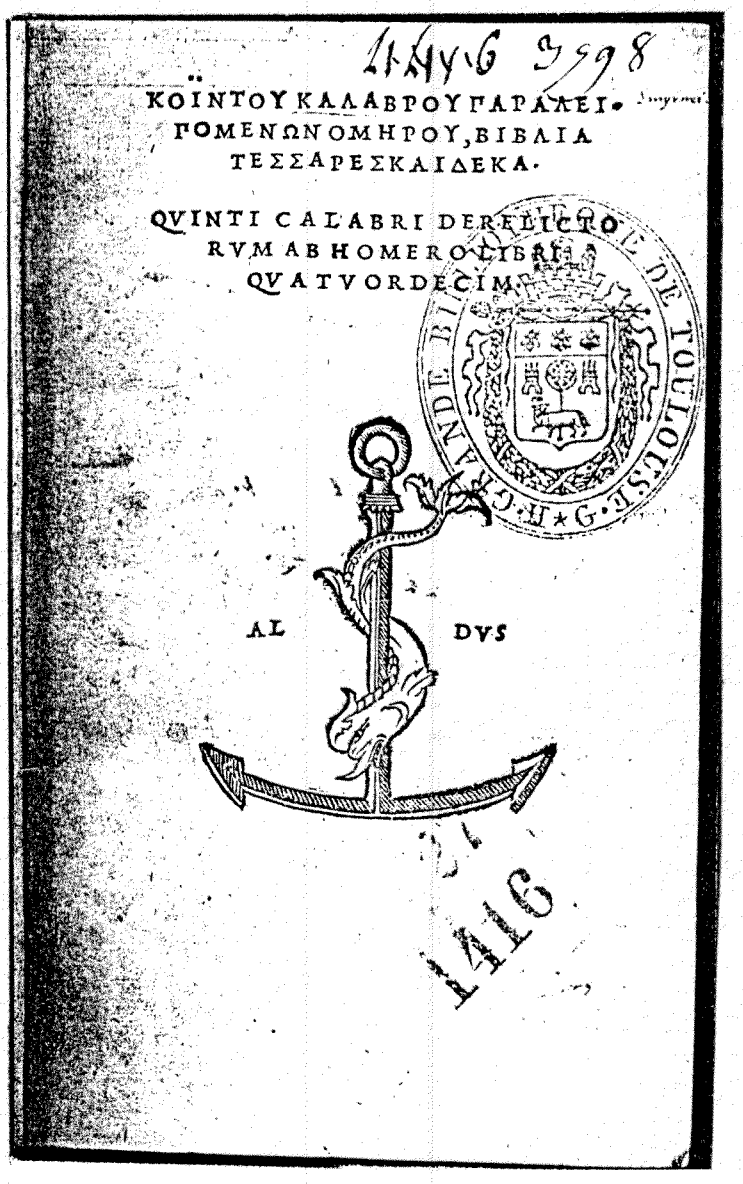
LIBANII ARGVMENTA IN DEMOSTHE
NIS ORATIONES.

7, Ovide, *Ovidii Metamorphoseon libri XV*, Venise, Alde Manuce, 1502 *in-octavo*
&
Démosthène, *(...) Demosthenis orationes duae et sexaginta (...)*, Venise, Alde Manuce, 1504 *in-folio* moyen

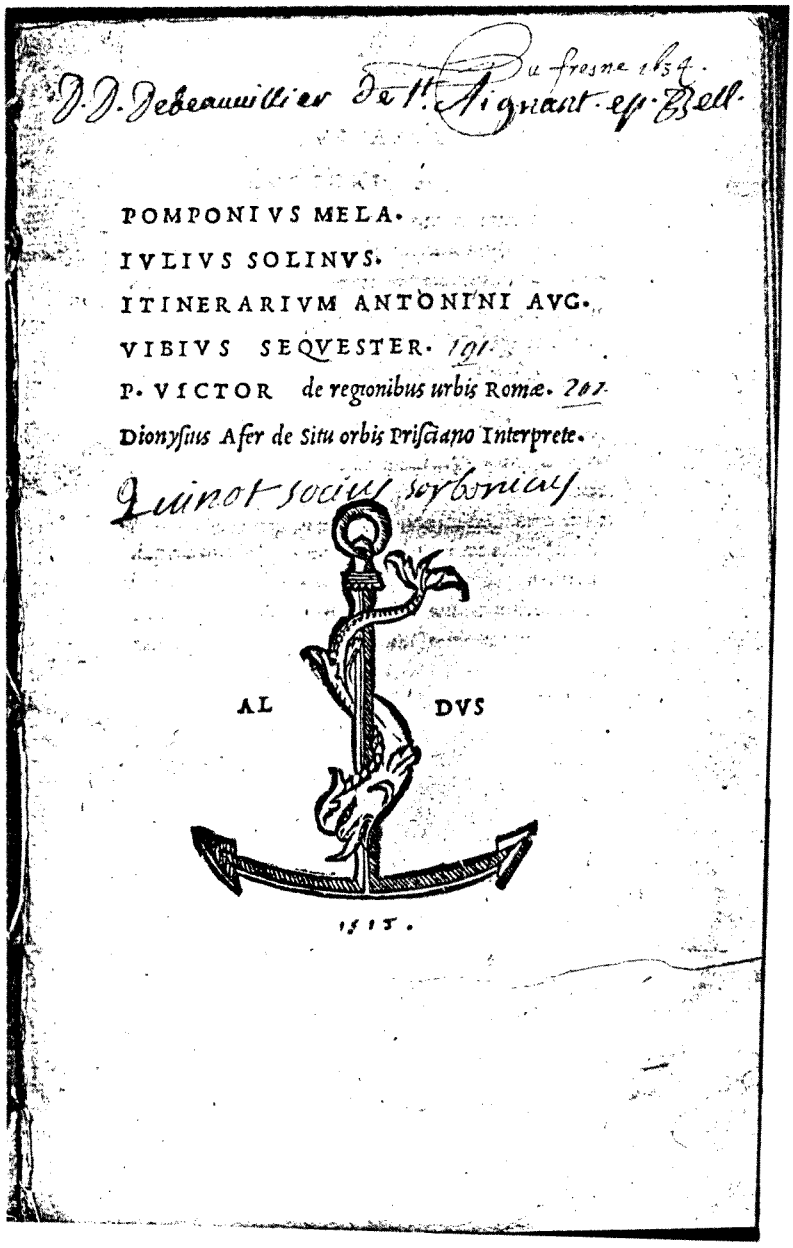
ΟΔΥΣΣΕΙΑ.
Βατραχομυομαχία.
Υμνοι.λβ.

VLYSSEA.
Batrachomyomachia.
Hymni.XXXII.

8, Homère, *Ulyssea. Batrachomyomachia. Hymni XXXII*, Venise, Alde Manuce, 1504, *in-octavo*



9, Quintus, *(...) Quinti Calabri Derelictorum ab Homero libri quatuordecim*, Venise, Alde Manuce, (1514), *in-octavo*



10, *Pomponius Mela. Julius Solinus. Itinerarium Antoni Aug. Vibuis Sequester. P. Victor de regionibus urbis Romae. Dionysius Afer de Situ orbis Prisciano interprete,* Venise, héritiers d'Alde Manuce et François d'Asola, 1518, *in-octavo*

27

11, Première apparition de l'italique : *Epistole devotissime de Santa Catharina da Siena*, Venise, Alde Manuce, 1500

Aldus Manutius Romanus ſtudioſis. S.D.
Conſtantini Laſcaris uiri doctiſſimi inſtitutiones gramma
ticas introducendis in litteras græcas adoleſcentulis q̃ utiliſ
ſimas: quoddam quaſi præludium eſſe ſummis noſtris labo
ribus: & impendiis: tantoq; apparatui: ad imprimenda græ

1)

ALDVS Manucius Romanus Alberto Pio principi Carpenſi. S.P.D.

Neceſſariam eſſe græcarũ lr̃arꝫ cognitionẽ hominibus nr̃is ita iam oẽs exiſtimãt: ut nõ mõ adoleſcẽtuli: quoꝝ iã maxim⁹ nũerus: ueꝝ & ſenes ætate nr̃a græce cõdiſcãt.
Olim apud Romanos Catonẽ unũ accepim⁹ didiciſſe græcas lr̃as in ſenectute. qd tanq̃ memorãdũ & ſcitu dignũ cũ plurimi doctiſſimi uiri lr̃is ꝓdiderũt: tũ i Catõe. M. Tullius his uerbis: Qui ſi eruditius uidebitur diſputare: q̃ cõſueuit ipſe in ſuis libris:

2)

In hoc uolumine haec inſunt.
Theodori Introductiuæ grãmatices libri quatuor.
Eiuſdem de Menſibus opuſculum ſanequãpulchtũ.
Apollonii grãmatici de conſtructione libri quatuor.
Herodianus de numeris.

3)

PETRI BEMBI DE AETNA
ANGELVM CHABRIELEM
LIBER.

4)

De Epidemia, quam Itali morbum gallicũ, Galli uero Neapolitanum uocant, Nicolai Leoniceni Vincentini liber.

5)

HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI, VBI HV
MANA OMNIA NON NISI SOMNIVM
ESSE DOCET. ATQVE OBITER
PLVRIMA SCITV SANE
QVAM DIGNA COM
MEMORAT.

6)

12, Fontes romaines employées par l'imprimerie d'Alde Manuce : 1) Lascaris, *Grammatica graeca*, 1495 ; 2) Aristote, *Logique*, 1495 ; 3) Gaza, *Introductiae grâmatices*, 1495 ; 4) Bembo, *De Aetna*, 1496 ; 5) Leoniceno, *Morbo gallico*, 1497 ; 6) Colonna, *Hypnerotomachia Poliphili*, 1499

P.V.M. MANTVANI BV
COLICORVM
TITYRVS.

Melibœus. Tityrus.

Ityre tu patulæ recubãs ſub Me.
tegmine fagi
Silueſtrem tenui muſam meditaris
auena.
Nos patriæ fines, et dulcia linqui
mus arua,
Nos patriam fugimus, tu Tityre lentus in umbra
Formoſam reſonare doces Amaryllida ſyluas.
O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit. Ti.
Nanq; erit ille mihi ſemper deus, illius aram
Sæpe tener noſtris ab ouilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boues, ut cernis, et ipſum
Ludere, quæ uellem, calamo permiſit agreſti.
Non equidem inuideo, miror magis, undiq; totis Me.
Vſque adeo turbatur agris. en ipſe capellas
Protinus æger ago, hanc etiam uix Tityre duco.
Hic inter denſas corylos modo nanq; gemellos,
Spem gregis ah ſilice in nuda connixa reliquit.
Sæpe malum hoc nobis, ſi mens non læua fuiſſet,
De cœlo tactas memini prædicere quercus.
Sæpe ſiniſtra caua prædixit ab ilice cornix.
Sed tamen, iſte deus qui ſit, da Tityre nobis.
Vrbem, quam dicunt Romam, Melibœe putaui Ti.
Stulus ego huic noſtræ ſimilem, quo ſæpe ſolemus

13, Italique aldine : Virgile, *Vergilius,* 1501

LO'NFERNO E'L PVRGATORIO
E'L PARADISO
DI DANTE ALAGHIERI.

El mezzo del cammin di nostra uita
Mi ritrouai per una selua oscura;
Che la diritta uia era smarrita:
Et quanto a dir qual era, è cosa dura
Esta selua seluaggia et aspra et forte;
Che nel pensier rinnuoua la paura.
Tant'è amara; che poco è piu morte.
Ma per trattar del ben, ch'i ui trouai;
Diro de l'altre cose, ch'i u'ho scorte.
Non so ben ridir, com'i u'entrai;
Tant'era pien di sonno in su quel punto,
Che la uerace uia abbandonai.
Ma po ch'i fui al pie d'un colle giunto
La, one terminaua quella ualle,
Che m'hauea di paura il cor compunto;
Guarda'in alto; et uidi le sue spalle
Vestite gia d'e raggi del pianeta,
Che mena dritt'altrui per ogni calle.
Allhor fu la paura un poco queta;
Che nel lago del cor m'era durata
La notte, ch'i passai con tanta pieta.
Et come quei; che con lena affannata
Vscito fuor del pelago alla riua
Si uolge a l'acqua perigliosa, et guata;
Cosi l'animo mio, ch'anchor fuggina,
Si uols'a retro a rimirar lo passo;
Che non lascio giammai persona uiua.
Po c'hei posat'un poco'l corpo lasso;
Ripresi uia per la piaggia diserta,
Si ch'l pie fermo sempr'era'l piu basso.

14, Italique aldine, Dante, 1502

AVLI FLACCI PERSII IN SATYRAS PROLOGVS.

EC FONTE *labra prolui caballino,*
Nec in bicipiti ſomniaſſe parnaſo
Memini, ut repẽte ſic poeta prodirem.
Heliconiadas, pallidamq; pyrenen
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Ederæ ſequaces. ipſe ſempaganus
Ad ſacra uatum carmen affero noſtrum.
Quis expediuit pſittaco ſuum χαῖρε,
Picasq; docuit noſtra uerba conari?
Magiſter artis, ingeniq; largitor
Venter, negatas artifex ſequi uoces,
Quod ſi doloſi ſpes refulſerit nummi,
Coruos poetas, et poetridas picas
Cantare credas pegaſeium melos.

SATYRA PRIMA.

Curas hoĩum, o quantũ eſt in rebus inane.
Quis leget hæc? min tu iſtud ais? nemo Hercule, nemo?
Vel duo, uel, nemo. turpe & miſerabile, quare?
Næ mihi Pulydamas, & troiades Labeonem
Prætulerint nugæ, non ſi quid turbida Roma
Elenet, accedas, examẽ ue improbum in illa
Caſtiges trutina, nec te quæſieris extra.
Nam Romæ quis non? ah ſi fas dicere. ſed fas.
Tunc, cum ad cæniciem, et noſtrum iſtud uiuere triſte
Aſpexi, & nucibus facimus quæcunque relictis,

AVLI FLACCI PERSII IN SATYRAS PROLOGVS.

EC FONTE *labra prolui caballino,*
Nec in bicipiti ſomniaſſe parnaſo
Memini, ut repente ſic poeta prodirem.
Heliconiadas, pallidamq; pyrenen
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Ederæ ſequaces. ipſe ſempaganus
Ad ſacra uatum carmen affero noſtrum.
Quis expediuit pſittaco ſuum χαῖρε,
Picasq; docuit noſtra uerba conari?
Magiſter artis, ingeniq; largitor
Venter, negatas artifex ſequi uoces,
Quod ſi doloſi ſpes refulſerit nummi,
Coruos poetas, & poetridas picas
Cantare credas pegaſicum melos.

SATYRA PRIMA.

Curas hominũ, o quãtũ eſt in rebus inane.
Quis leget hæc? min tu iſtud ais? nemo Hercule, nemo?
Vel duo, uel, nemo. turpe & miſerabile, quare?
Næ mihi Pulydamas, & troiades Labeonem
Prætulerint nugæ, non ſi quid turbida Roma
Elcuet, accedas, examẽ ue improbum in illa
Caſtiges trutina, necte quæſieris extra.
Nam Romæ quis non? ah ſi fas dicere. ſed fas.
Tunc, cum ad cæniciem, & noſtrum iſtud uiuere triſte
Aſpexi, & nucibus facimus quæcunque relictis,

15, Italiques aldine et lyonnaise : Juvénal. Perse : *Juvenalis. Persius,* Venise, Alde Manuce, 1501 & Lyon, Balthazar de Gabiano,(1502)

O i;ch'aſcoltate in rime ſparſe il ſuono
u D i quei ſoſpiri,ond'io nudriua il core
I n ſul mio primo giouenile errore,
Q uand'era in parte altr'huom da quel,ch'i ſono;
D el uario ſtile,in ch'io piango et ragiono
F ra le uane ſperanᷤe e'l uan dolore;
O ue ſia,chi per proua intenda amore:
S pero trouar pieta:non che perdono.
M a ben ueggi'hor,ſi come al popol tutto
F auola fui gran tenᷤpo:onde ſouente
D i me medeſmo meco mi uergogno:
E t del mio uaneggiar uergogna e'l frutto.
E'l pentirſi,e'l conoſcer chiaramente
C he quanto piace al mondo è breue ſogno.

P er far una leggiadra ſua uendetta,
E t punir in un di ben mille offeſe,
C elatamente amor l'arco ripreſe,
C om'huom,ch'a nocer luogo et tempo aſpetta.
E ra la mia uirtute al cor riſtretta;
P er far iui et ne gliocchi ſue difeſe,
Q uando'l colpo mortal là giu diſceſe,
O ue ſolea ſpuntarſi ogni ſaetta.
P ero turbata nel primiero aſſalto
N on hebbe tanto ne uigor ne ſpatio,
C he poteſſe al biſogno prender larme;
O uero al poggio faticoſo et alto
R itrarmi accortamente da lo ſtratio;
D el qual hoggi uorrebbe,et non po aitarme.

16, Italique de Balthazar de Gabiano : Pétrarque, (1502)

E' il tempo diſſar tutto, & coſi preſto;
Et morte in ſua ragion cotanto auara;
Morti ſaranno inſeme & quella, & queſto:
Et quei, che fama meritaron chiara,
Che il tempo ſpenſe; e i bei viſi leggiadri
Ch'impallidir fe il tempo & morte amara;
L'obliuion, gli aſpetti oſcuri & adri
Piu che mai bei tornando laſceranno
A morte impetuoſa, e i giorni ladri.
Ne l'eta piu fiorita & verde haranno
Con immortal bellezza eterna fama.
Ma inanzi a tutti, ch'a rifarſi vanno,
E' quella, che piangendo il mondo chiama
Con la mia lingua, & con la ſtanca penna:
Ma il ciel pur di vederla in terra brama.
Ariua vn fiume, che naſce in Gebenna,
Amor mi die per lei ſi lunga guerra;
Che la memoria anchora il core accenna.
Felice ſaſſo, ch'il bel viſo ſerra:
Che poi c'haura ripreſo il ſuo bel velo;
Sè fu beato, chi la vide in terra;
Hor che fia dunque a riueder la in cielo?

PRAETEREA *ſine ſeptis fines prædij, ſationis, notis arborum tutiores fiunt, ne familiæ rixentur cum uicinis, ac limites ex litibus iudicem quærant. Serunt alij arcum pinos, ut habet uxor in Sabinis. Alij cupreſſos, ut ego habeo in Veſuuio. Alij ulmos, ut multi habẽt in Cruſtuminio, quod ibi pullulat maxime. Et ubi eſt campus nulla potior arbor ſeritur, qd maxime fructuoſa, quod & ſuſtineat ſepem, ac colit aliquot corbulas uuarum, et frondem iucundiſſimam miniſtrat ouibus, ac bubus, ac uirgas ſubet ſepibus, & foco, ac fumo. Scroſa. Igitur primum hæc, quæ dixi, quatuor uidẽda agricolæ, de fundi forma, terræ natura, de modo agri, de finibus tuendis.*

18, Italique de Philippe Giunti

quoq; in huius operis initio seruat. Nam e breuissime ea de quibus est scripturus proponit, et Deos vt sibi adesse velint, rogat et narrationem ab ipso mundi primordio ordit. In nova. Est inqt mihi animus describendi mutationes corporum in novas figuras.

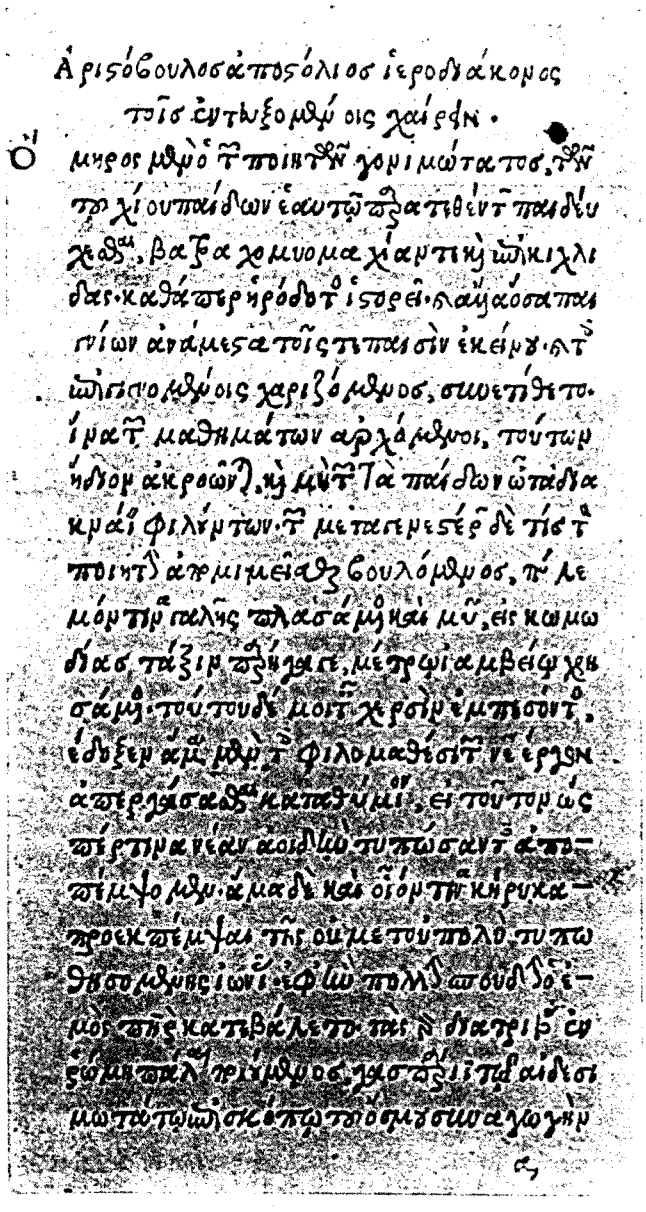
P. OVIDII Naso. Metamorphoseos Lib. I.

IN nova fert animus mutatas
dicere formas
Corpora, Dii ceptis (nam vos
mutastis & illas)
Aspirate meis, primaq; ab ori-
gine mundi
Ad mea ppetuum deducite tempora carmen

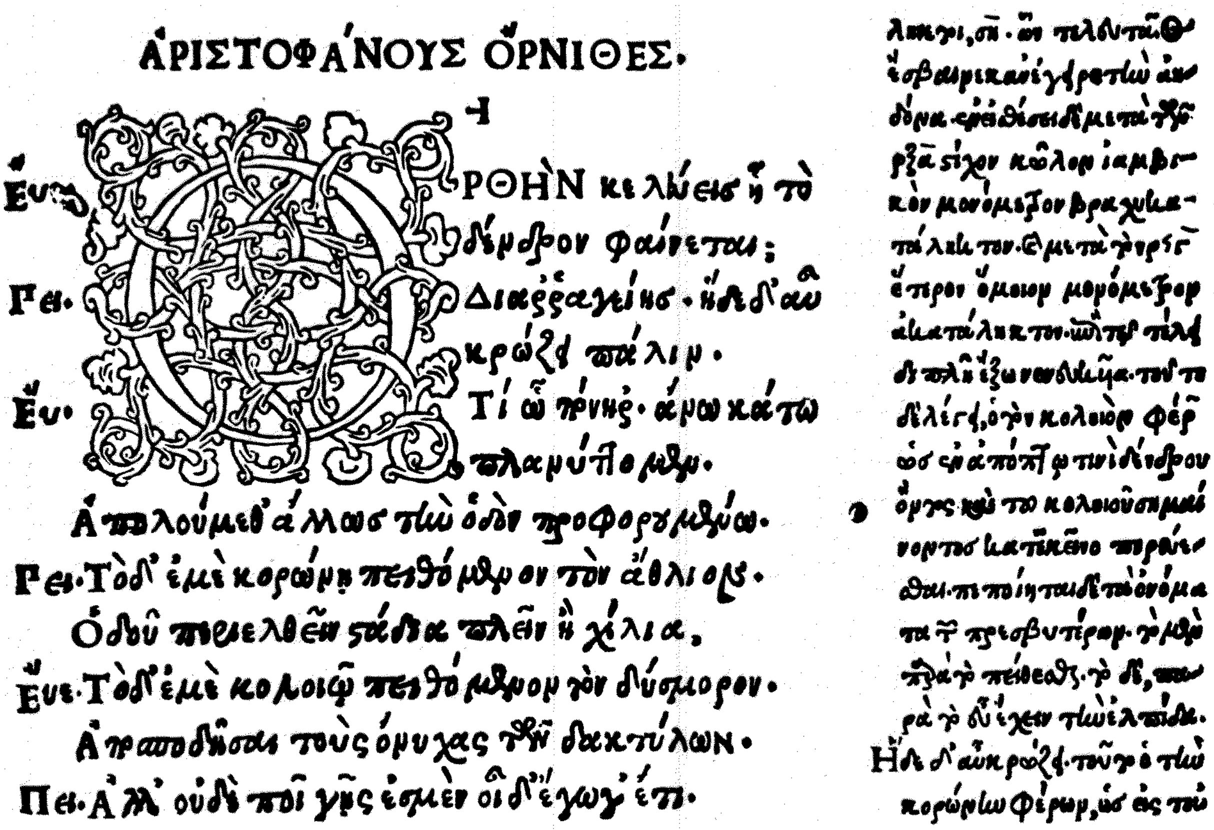
[illegible] expri[illegible] Empla
manet. Minime vero sis
vero imperitorum quo-
rundam expositio est
admittenda, putan-
tium Deos in varias
figuras esse mutatos
a poeta significari,
eoq; sic esse ordinan-
dum. Nam vos mu-
tastis vos et illas, quo
qdem mo sensus ex

Quorum
dam error

19, Italique d'Alessandro Paganino



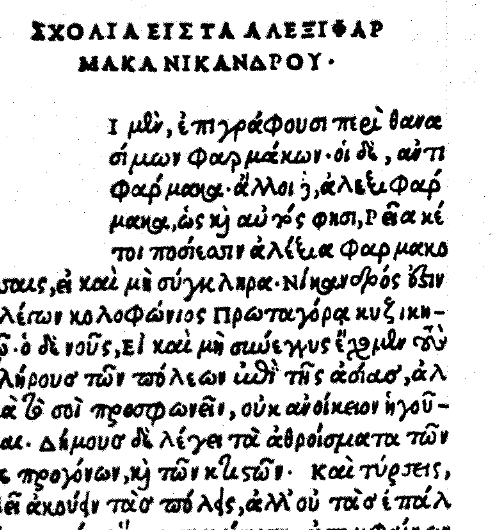
20, Premier essai de l'imprimerie d'Alde Manuce : *Galeomyomachia,* (1494)



ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ ΟΡΝΙΘΕΣ.

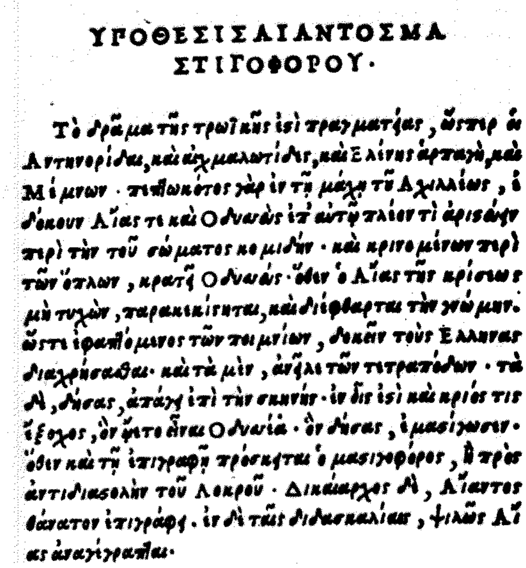
Ευ. Ὀρθὴν κελεύεις, ᾗ τὸ δένδρον φαίνεται;
Πει. Διαρραγείης· ἥδε δ' αὖ κρώζει πάλιν.
Ευ. Τί ὦ πόνηρ' ἄνω κάτω πλανύττομεν.
Ἀπολούμεθ' ἄλλως τὴν ὁδὸν προφορουμένω.
Πει. Τὸ δ' ἐμὲ κορώνῃ πειθόμενον τὸν ἄθλιον.
Ὁδοῦ περιελθεῖν στάδια πλεῖν ἢ χίλια.
Ευ. Τὸ δ' ἐμὲ κολοιῷ πειθόμενον τὸν δύσμορον.
Ἀποσποδῆσαι τοὺς ὄνυχας τῶν δακτύλων.
Πει. Ἀλλ' οὐδ' ὅποι γῆς ἐσμὲν οἶδ' ἔγωγ' ἔτι.

1)



ΣΧΟΛΙΑ ΕΙΣ ΤΑ ΑΛΕΞΙΦΑΡΜΑΚΑ ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ.

2)



ΥΠΟΘΕΣΙΣ ΑΙΑΝΤΟΣ ΜΑΣΤΙΓΟΦΟΡΟΥ.

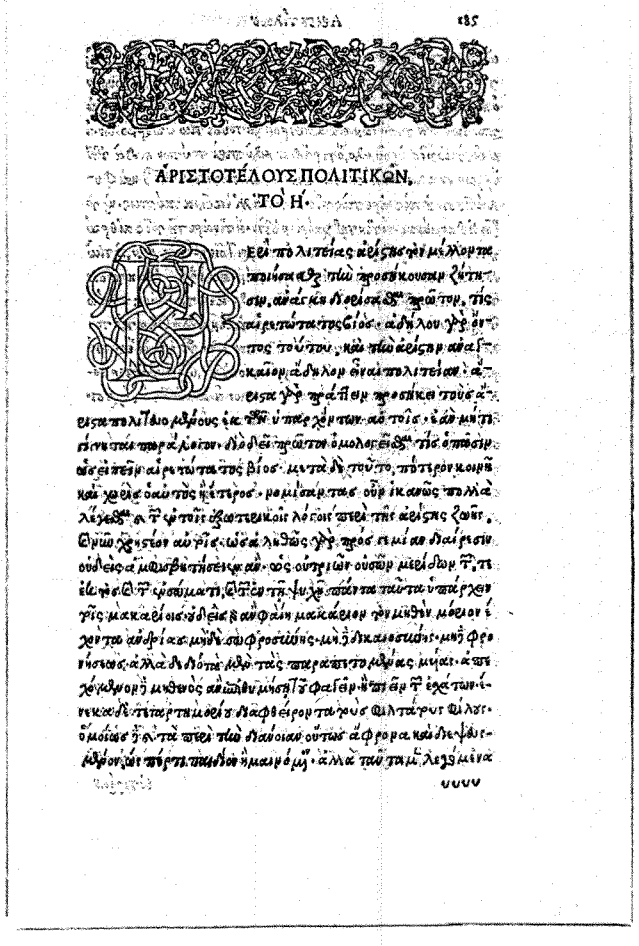
3)

21, Fontes grecques employées par l'imprimerie d'Alde Manuce : 1) premier et second caractères grecs : Aristophane, *Comodiae novem,* 1498 ; 2) troisième caractère grec : Dioscoride, *De materia medica,* 1499 ; 3) quatrième caractère grec : Sophocle, Tragaediae, 1502

ἈΡΙΣΤΟΤΈΛΟΥΣ ἈΝΑΛΥΤΙΚΩ͂Ν ὙΣΤΈΡΩΝ ΔΕΎΤΕΡΟΝ

ΤᾺ ΖΗΤΟΎμενά ἐστιν ἴσα τὸν ἀριθμὸν, ὅσαπερ ἐπιστάμεθα. Ζητοῦμεν δὲ τέτταρα· τὸ ὅτι· τὸ διότι· εἰ ἔστι· τί ἐστιν. ὅταν μὲν γὰρ πότερον τόδε ἢ τόδε ζητῶμεν εἰς ἀριθμὸν θέντες, οἷον πότερον ἐκλείπει ὁ ἥλιος ἢ οὔ, τὸ ὅτι ζητοῦμεν. σημεῖον δὲ τούτου· εὑρόντες γὰρ ὅτι ἐκλείπει, πεπαύμεθα· καὶ ἐὰν ἐξ ἀρχῆς εἰδῶμεν ὅτι ἐκλείπει, οὐ ζητοῦμεν πότερον. ὅταν δὲ εἰδῶμεν τὸ ὅτι, τὸ διότι ζητοῦμεν· οἷον εἰδότες

22, Aristote, (vol. I), *Analytiques,* Venise, Alde Manuce, 1495



23, Aristote, (vol. V) : *Politique,* Venise, Alde Manuce, 1498

ΖΗΝΟΒΙΟΥ ΕΠΙΤΟΜΗ ΤΩΝ ΤΑΡΡΑΙΟΥ ΚΑΙ ΔΙΔΥΜΟΥ ΠΑΡΟΙΜΙΩΝ ΣΥΝΤΕΘΕΙΣΩΝ ΚΑΤΑ ΣΤΟΙΧΕΙΟΝ.

Ἀβυδηνὸν ἐπιφόρημα· ἐπὶ τῶν ἀηδῶν τάττεται ἡ παροιμία. μέμνηται δ' αὐτῆς Εὔδοξος ἐν Ὑποβολιμαίῳ. φασὶ δὲ ὅτι τοῖς Ἀβυδηνοῖς ἔθος ἦν μετὰ τὸ δεῖπνον καὶ τὰς σπονδὰς προσάγειν τοὺς παῖδας μετὰ τῶν τιτθῶν τοῖς εὐωχουμένοις. κεκραγότων δὲ τῶν παίδων καὶ θορύβου γινομένου διὰ τὰς τίτθας ἀηδίαν ἅμα πολλὴν τοῖς δαιτυμόσιν. εἴρηται δὲ ἡ παροιμία καὶ ἀπὸ τοῦ ὑπὸ τῶν συκοφαντεῖσθαι τοὺς ξένους. ἔνθεν Ἀριστοφάνης τὸν συκοφάντην Ἀβυδηνοκόμην φησίν.

Ἀγαθώνιος αὔλησις· ἡ μαλακὴ καὶ μήτε πικρὰ μήτε χαλαρὰ ἀλλ' εὔκρατος καὶ ἡδίστη. εἴρηται δὲ ἀπὸ Ἀγάθωνος αὐλητοῦ, ὃς ἐπὶ μαλακίᾳ ἐκωμῳδεῖτο.

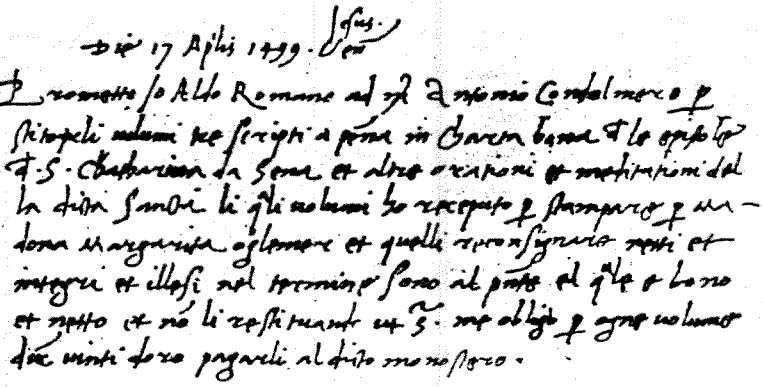
Ἀγαθὰ Κιλίκων· λέγεται τὸ ἔχειν· προδότης γὰρ γέγονεν οὗτος ὁ Κιλικίων, Μιλήσιος τὸ γένος, ὃς προδοὺς Μίλητον εὐπόρησεν.

Ἅβρωνος βίος· ἐπὶ τῶν πολυτελῶν εἴρηται ἡ παροιμία. Ἅβρων γάρ τις ἐγένετο πλούσιος καὶ ἁβροδίαιτος. δύναται δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ ἁβροῦ τὸ ὄνομα γεγονέναι.

αι

Impressum Florentie: Impẽsis ac Cura Phylippi de Zunta Florentini. Anno domini. m. cccc. lxxxxvii.

24, Grec de Philippe de Giunti : Zénobe, *Epitome Proverbiorum,* 1497
(première page et colophon)



25, Ecriture d'Alde Manuce

BIBLIOTHEQUE DE L'ENSSIB
8022492